CHAM
SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

FÉLIX RIBEYRE

LETTRE-PRÉFACE D'ALEXANDRE DUMAS FILS
de l'Académie française

EAU-FORTE DE LE RAT, D'APRÈS YVON
HÉLIOGRAVURE D'APRÈS GUSTAVE DORÉ
FAC-SIMILE D'AQUARELLES ET DE DESSINS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1884



National Gallery of Art

CHAM

SA VIE ET SON ŒUVRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Biographie des Députés au Corps législatif. 1866. . . 1 vol.

Biographie des Représentants à l'Assemblée nationale. 1871. . . . . 1 vol.

Biographie des Sénateurs et des Députés. 1877. . . . . . 1 vol.

Les Grands Journaux de France (avec M. J. Brisson). 1863. . . . . 1 vol.

Histoire de la Guerre du Mexique. 1863. . . . . 1 vol.

Histoire des Petites-Sœurs des Pauvres. 1869. . . . . . 1 vol.

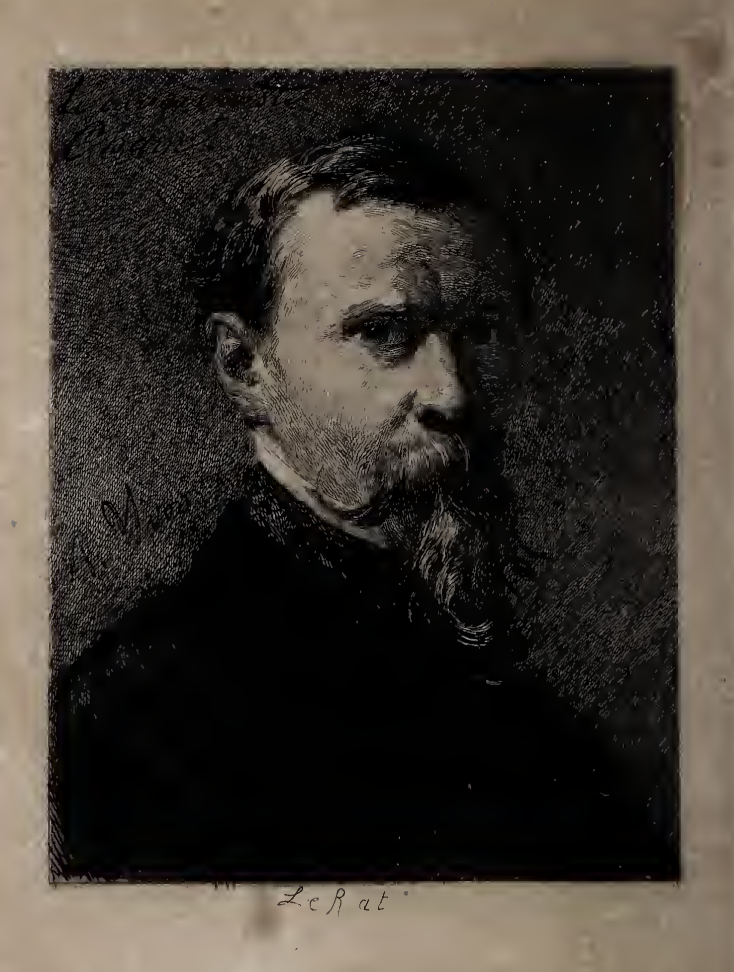
Histoire de la 2e Expédition française à Rome 1868. 1 vol.

Les Annales de l'Exposition maritime du Havre. 1869. . . . . 1 vol.

La Vie d'un poëte normand, Léon Buquet. 1868. . . . . 1 vol.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





Plon, Nourrit & Cie Edrs Imp Eudes

CHAM

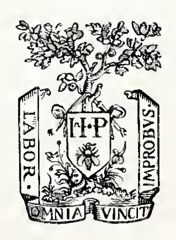
SA VIE ET SON ŒUVRE

PAR

FÉLIX RIBEYRE

PRÉFACE PAR ALEXANDRE DUMAS FILS
de l'Académie française

EAU-FORTE DE LE RAT, D'APRÈS YVON
HÉLIOGRAVURE D'APRÈS GUSTAVE DORÉ
FAC-SIMILE D'AQUARELLES ET DE DESSINS



PARIS

LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1884

Schlenoff p
11-29-83

A

MONSIEUR CHARLES DESMAZE

Ancien Conseiller à la Cour de Paris
Officier de la Légion d'honneur

Mon cher Président,

En vous dédiant ce livre, je le dédie à l'amitié : à l'amitié que vous aviez pour Cham, à l'amitié que j'ai pour vous.

Cordialement,

Félix RIBEYRE.

Après avoir lu nos Études sur Cham, *sa* Vie et son Œuvre, *publiées par le* Figaro, *M. Alexandre Dumas nous a fait le très-grand honneur de nous adresser une lettre remarquable, comme tout ce qui sort de la plume de l'éminent écrivain. Nous avons demandé à M. Alexandre Dumas la permission de reproduire cette lettre en tête de notre volume, et il a bien voulu, de la façon la plus obligeante, nous accorder cette autorisation, dont nous le remercions profondément. C'est ainsi que notre travail, modeste, mais consciencieux, a la bonne fortune inespérée de se présenter sous le patronage d'un maître illustre, après avoir eu la chance d'être accueilli d'abord par le journal le plus important de France et certainement le plus répandu dans le monde lettré et intelligent de l'Europe entière.*

F. R.

LETTRE-PRÉFACE

DE M. ALEXANDRE DUMAS FILS

Monsieur,

Vous me demandez ce que je pense de l'étude que vous avez consacrée à Cham dans les suppléments du *Figaro*. Je la trouve excellente, et je l'ai lue avec le plus grand intérêt et le plus grand plaisir. L'artiste, et l'homme, méritait tout ce que vous avez dit de lui. Qui ne connaissait Cham que par son talent et son esprit pourra le connaître maintenant comme vous et moi l'avons connu, par son cœur, et si je puis encore me servir du mot dans les temps où nous sommes, par sa gentilhommerie. Il y avait là un grand seigneur d'un affinement

extraordinaire, et je ne vois ni ce qu'on pourrait ajouter à votre jugement, ni ce qu'on devrait en retrancher. Cependant, est-ce volontairement que vous avez passé sous silence, ou plutôt que vous vous êtes contenté de consigner en passant, sans la moindre observation, un fait qui a eu une grande importance dans sa vie et dans sa famille : son mariage? Vous dites seulement : « Le jour de son mariage et avant de quitter la salle de la mairie, l'impitoyable railleur trouva moyen d'égayer l'assistance par une plaisanterie. On sait que le modeste hôtel de ville de Puteaux s'élève sur les bords de la Seine, que l'on aperçoit des fenêtres de la mairie. Cham s'approche du secrétaire, et désignant la Seine :

« — Pardon, monsieur, combien y a-t-il « de pieds d'eau?

« L'employé, un peu surpris de la question : « Il y a au moins douze à vingt « pieds. »

« Cham, avec un grand calme : « Je vous « remercie, cela me suffit »; et il acheva sa pensée en faisant le geste d'aller piquer une tête dans l'eau. »

Croyez-vous que Cham ne se livrât là qu'à une simple plaisanterie qu'il se fût peut-être permise tout de même s'il eût épousé une jeune fille au lieu d'épouser Jeanne Leroy, fille majeure de Claude Leroy et de Josèphe Mutin, son épouse? Il était bien, en effet, dans le genre d'esprit de ce satirique, en se voyant, pour une raison ou pour une autre, pris aux liens dont il s'était raillé tant de fois, le crayon à la main, il était bien dans son esprit d'exprimer par un geste qu'il ne lui restait plus qu'à se jeter à l'eau. Mais, dans la

circonstance actuelle, le geste avait, pour les autres gens d'esprit qui se trouvaient là, et c'étaient tous ceux qui s'y trouvaient, le geste avait un sens bien plus significatif qu'une simple plaisanterie sur le mariage en général. Quelle était donc cette fille majeure de Claude Leroy et de Josèphe Mutin, dont vous ne nous dites pas autre chose, et que nous avons tous connue, vivant maritalement avec Cham, sous le nom de madame Manuel? Qui était-elle? D'où venait-elle? Très-certainement, et c'est même pour cela que vous n'insistez pas, vous le savez et croyez ne pas devoir le dire. Cependant, du moment que vous consacriez à Cham une étude aussi détaillée, aussi affectueuse, aussi juste, vous auriez dû, il me semble, éclairer ce point, le plus intéressant peut-être de sa vie privée, donner les raisons de ce fait si incompa-

tible, à première vue, avec les origines, l'éducation, le caractère, les délicatesses, du fils de l'ancien pair de France. Si jamais natures de femme et d'homme ont été contradictoires en apparence, c'est bien celle de mademoiselle Jeanne Leroy et du comte Amédée de Noé. Comment ces deux êtres si différents l'un de l'autre avaient-ils pu non-seulement s'accointer, mais se plaire et se comprendre, mais vivre continuellement ensemble, mais s'unir enfin par le mariage? Que Jeanne Leroy ait voulu devenir la femme de Cham, c'est-à-dire comtesse de Noé, cela se comprend de reste, et moins la chose paraissait possible, moins elle a besoin d'être expliquée; mais que Cham ait donné son nom, le nom de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, dont l'une était dame de l'ordre royal Thérèse de Bavière; qu'il ait donné ce nom à Jeanne

Leroy, voilà ce qui demande une explication que vous ne nous donnez pas. C'était l'occasion, soit de fournir un document humain, comme disent ceux qui prétendent trouver des formules nouvelles, soit de désapprouver quelque chose dans la vie de votre héros, au milieu de tant de louanges méritées, soit de présenter Jeanne Leroy, madame Manuel, la comtesse de Noé, sous un aspect qu'on ne lui avait pas connu. — « A propos, me disait-elle tout à coup dans la conversation, en 1867, après que j'étais resté assez longtemps sans venir chez Cham, à propos, depuis que nous ne vous avons vu, nous nous sommes mariés, Cham et moi. — Recevez tous mes compliments, madame, lui dis-je, et je vous les aurais adressés plus tôt si j'avais reçu une lettre de faire part. — On n'a reçu que des lettres anonymes, dit Cham,

avec son rire nasillard, entre cuir et chair, pour ainsi dire, étoilé de ce regard fin qui soulignait si bien ce qu'il disait. » Ce mot ne vous semble-t-il pas le pendant du geste après le mariage? Cham savait donc bien qu'en épousant Jeanne Leroy il avait fait quelque chose d'énorme, qu'il n'eût certainement pas fait du vivant de son père et de sa mère, et dont il n'avait pas plus informé ses parents survivants qu'il ne m'en avait informé moi-même. Il ne se cachait pas de ce qu'il avait fait; il ne le disait pas, voilà tout. On l'apprenait. Cela peinait tout le monde, cela n'étonnait personne. Quand un homme de l'élégance intellectuelle et de la condition sociale d'Amédée de Noé a pu vivre pendant huit jours sous le même toit que madame Manuel, il en a évidemment pour toute sa vie. Si intime que l'on fût avec Cham, quelque habitude que l'on

eût de cet intérieur étrange, on ne revoyait jamais sans quelque embarras cette grosse femme, d'apparence commune, ignorante, mal élevée, honteusement avare et sans aucun esprit, à côté de ce galant homme, de ce gentleman, à l'esprit si délicat, à l'âme si tendre, à la main si généreuse. Vous avez indiqué çà et là, à propos des dîners qui réunirent toutes les semaines, pendant vingt ans, les amis de Cham autour de la table de la rue du Bac, de la rue Vintimille et de la rue Nollet, vous avez indiqué très-discrètement et très-finement à quel jeûne, quelquefois suivi d'un rhume, la ladrerie de madame Manuel exposait les convives assis à une maigre table dans une chambre sans feu. La première fois que j'allai chez Cham, rue du Bac, à une soirée dansante qu'il donnait, il y a trente ans, au moment où, tout en causant avec lui,

j'allongeais le bras pour prendre un verre de punch sur le plateau que me présentait la bonne, il m'arrêta et me dit : « Ne prenez jamais chez moi de la première tournée de punch. C'est toujours le reste de la dernière fois. » Puis, comme j'avais valsé avec une grosse femme qui était venue m'inviter et que je ne connaissais pas, il me dit en me la montrant de l'œil pendant qu'elle s'éloignait de nous : « Vous venez de valser avec cette grosse dame ? — Oui. — Elle valse mal, n'est-ce pas ? — Assez mal. — Et elle souffle en valsant ? — Assez. — Et sa poitrine fait brrrrou, brrrrou. — Exactement. — C'est ma maîtresse. » Et il faut avoir connu Cham, comme vous et moi, pour se mettre dans l'oreille le ton particulier dont il disait ces choses-là. Et ce mot, vingt-cinq ans avant le geste à la mairie de Puteaux ! Il ne s'est donc pas démenti une

minute dans les jugements qu'il portait sur sa compagne au moral et au physique. C'est cependant cette femme dont il s'était moqué devant tous ses amis, et qui, pour ses amis, semblait le mériter à tous égards; c'est cependant cette femme qu'il a épousée, et vous ne nous dites pas pourquoi. Eh bien, il faut le dire. Cham a épousé cette grosse femme, venant on ne sait d'où, commune, ignorante, ladre, tout bonnement parce qu'elle l'aimait d'une affection sans égale et comme il fallait l'aimer du moment que l'on vivait toujours auprès de lui, comme un enfant. Autant elle était vulgaire, autant elle détonnait au milieu de tous les gens d'esprit qui se trouvaient avec elle, parce que c'était le seul moyen de se trouver avec lui, autant elle était intelligente, prévenante, adroite dans l'intimité, dans le tête-à-tête, pour tout ce qui pouvait contri-

buer au repos, à la santé, au travail, au bonheur de cet homme qui était tout pour elle. Elle le soignait, elle le dorlotait, elle ne le sortait de la flanelle que pour le mettre dans la ouate; elle lui facilitait la vie matérielle par tous les moyens possibles; elle ne lui laissait pas une préoccupation, pas un souci, pas un détail qui pût le distraire une seconde de ce qu'il aimait à faire. Jamais gros chien crotté n'a léché plus amoureusement les pieds de son maître, ne l'a regardé avec des yeux plus reconnaissants, ne s'est couché à ses pieds ou en travers de sa porte, plus protecteur, plus humble et plus fidèle. Cette créature, qui avait été mise au monde pour être la femelle et la compagne d'un ouvrier, qui avait connu la misère poignante, et qui n'avait vu dans les premières corruptions de sa vie que le moyen d'en sortir, elle ne

voulait pas que celui qui l'avait retirée de ces corruptions connût jamais cette misère qui avait pesé si diversement sur elle, et qui, si elle fait faire de vilaines choses aux femmes, en fait faire quelquefois de plus vilaines encore aux hommes. Elle économisait et plaçait sou par sou, mais pour lui, tout l'argent qu'il gagnait, et que, sans elle, il eût gaspillé à tort et à travers. Les plats que l'on mangeait chez lui étaient un peu courts, le vin était un peu vert, la salle à manger était un peu froide, mais au moins elle était sûre que Cham ne manquerait jamais de rien, et ses amis venaient tout de même, parce qu'il était de ceux que leurs amis aiment. Elle aurait volé, elle aurait tué, elle aurait vendu sa chemise ou son pays pour éviter un chagrin, un besoin à celui qu'elle considérait comme un Christ, parce que, grâce à lui, on ne la considérait

plus comme une fille. Cham savait cela, et, dans le fond de son cœur, il aimait et il estimait cet être qu'il avait recueilli par hasard, un soir sans doute, et qui n'avait plus voulu quitter son foyer. Pendant vingt-cinq ans, tous les jours, toutes les minutes, il avait vu cette femme s'ingénier à le rendre heureux, et après vingt-cinq ans de preuves, le gentilhomme avait jugé que cette fille du peuple avait mérité de porter régulièrement son nom, il lui avait accordé cette grande récompense, ce grand honneur, cette grande joie. Quelques-uns ont pu croire qu'il y avait dans cet acte l'affaissement d'un homme du monde entamé peu à peu par les mœurs de la bohème. Non. Pour ceux qui le connaissaient bien, Cham, en se mariant, n'avait pas fait un acte de faiblesse, mais de conscience; l'homme n'était pas descendu d'où il était; seulement la femme y avait monté.

Et l'attache entre ces deux êtres, créés l'un pour l'autre, si loin l'un de l'autre, l'attache était si profonde, si fatale, si légitime, que lorsque l'homme a été mort, rien des choses de ce monde n'a plus eu de valeur pour la femme. Où était le calcul dont on pouvait l'accuser? Où était la gloriole de s'appeler comtesse? Où était la consolation par la fortune péniblement amassée? Tout cela, titre, renommée, fortune, elle le considérait comme à lui et pour lui, non à elle et pour elle. Alors sa pensée s'est mise à chercher de par le monde celui qui n'était plus, en tournant autour de sa tombe, en élargissant toujours le cercle, jusqu'à ce qu'elle fût prise par le vertige du vide dans lequel elle s'est élancée, au milieu de la nuit, par la première fenêtre ouverte. On a entendu le bruit sourd d'un corps qui s'écrasait sur le pavé. C'était cette veuve qui se pré-

cipitait la tête en avant dans cette terre qui lui avait pris son ami, son époux, son enfant, son dieu. Pour reprendre sa place à côté de lui, elle brisait de son front la pierre qui le séparait d'elle. Quand on ouvrit son testament, on vit quel usage elle avait fait des dernières lueurs de sa raison. Tout ce que lui avait légué son compagnon bien-aimé, tout ce qu'elle avait économisé jadis sur les dîners joyeux, tout ce qui lui appartenait maintenant, elle le donnait à la famille dans laquelle elle était entrée sans que celle-ci s'ouvrît pour elle. La famille avait eu raison. Sous cette enveloppe roturière, derrière ce passé ténébreux, elle ne pouvait imaginer ni découvrir le trésor de tendresse et de dévouement qui faisait à l'un des siens, au plus illustre, une existence si tranquille, et qui devait lui faire la mort aussi éloignée et aussi

douce que possible. L'œil perçant de l'observateur et l'âme haute et reconnaissante de l'homme de bien ne s'y étaient pas trompés. Il avait donc affronté tous les étonnements, tous les blâmes, pour s'unir définitivement à celle qu'il sentait capable d'affronter un jour la plus horrible mort pour se réunir éternellement à lui.

Voilà, je crois, ce que vous auriez pu dire encore pour achever le portrait que vous avez si spirituellement et si pieusement tracé de cet homme de talent, d'esprit et de cœur.

Veuillez agréer, cher Monsieur, avec tous mes compliments bien sincères, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A. DUMAS FILS.

CHAM
SA VIE ET SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE CHAM.

Naissance de Cham. — La maison de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Acte de naissance de Cham. — Ancienneté de la famille de Noé. — Le château de l'Isle de Noé. — La philosophie d'un évêque. — Le vicomte de Noé, maire de Bordeaux, et le maréchal de Richelieu. — La canne de Toussaint-Louverture. — Le comte de Noé, père de Cham, prend du service dans l'armée de l'Inde. — Son mariage avec miss Halliday. — Les frères et sœurs de Cham. — Le marquis Frank de Noé, chef actuel de la famille. — La sœur Madeleine. — La comtesse Marie-Anne de Noé, dame de l'Ordre royal Thérèse de Bavière. — Les parents de Cham s'installent rue de l'Université. — Les excentricités du nègre Tombey. — L'enfance de Cham. — Sa gouvernante anglaise. — Sa passion précoce pour le dessin. — Cham à la pension Cros. — Il est envoyé à Boulogne-sur-Mer. — Son premier professeur de dessin. — Cham chez le médecin. — La pension de Reusse. — Cham prépare son examen à l'École polytechnique. — Un examinateur caricaturé. — Cham au ministère des finances. — Un secrétaire général qui n'aime pas les plaisanteries. — Cham renonce à la carrière bureaucratique. — Il veut être artiste.

Parmi les biographes qui ont consacré des études à Cham, principalement à l'occa-

sion de sa mort, les uns le font naître en Angleterre, les autres au château de l'Isle de Noé, près de Mirande (Gers), quelques-uns même à Colombo, capitale de l'île de Ceylan. C'est une triple erreur. Cham est Parisien par la naissance comme par le talent. Il est né, à deux pas du boulevard et de la rue Royale, dans la maison portant le nº 19 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, presque à l'angle de la rue Boissy-d'Anglas.

Cette maison, devant laquelle ont passé bien souvent les amis de Cham sans se douter que là était né le célèbre caricaturiste, est bien connue du monde élégant, car le rez-de-chaussée est occupé par M. Houbigant-Chardin, parfumeur.

D'après la décoration et l'ornementation des magasins, réunis par un vestibule qui occupe l'entrée de l'immeuble, on pourrait supposer que la maison est de construction très-moderne; mais il suffit d'examiner la façade avec ses hautes fenêtres, garnies de balcons ouvragés, avec son style architec-

tural, pour reconnaître que c'est là un hôtel du dix-huitième siècle, comme les financiers et les fermiers généraux de la Régence aimaient à s'en faire construire dans les environs de ce fameux hôtel d'Évreux, aujourd'hui le palais de l'Élysée, qui fut habité par la marquise de Pompadour et vendu plus tard au célèbre financier Beaujon.

C'est aussi un financier qui fit construire l'hôtel où devait naître Cham, le célèbre Écossais Law, le grand agioteur de la rue Quincampoix. Plus tard, le premier étage fut loué par l'archichancelier Cambacérès pour y installer sa bibliothèque.

En 1817, l'hôtel devint la propriété de M. Chardin, parfumeur, et appartient encore à ses héritiers.

Les parents de Cham, en revenant de l'émigration, s'installèrent provisoirement au premier étage de l'ancien hôtel de Law, et c'est là que, le 26 janvier 1818, à quatre heures du soir, la comtesse de Noé mit au

monde un enfant qui fut déclaré à la mairie du premier arrondissement de Paris sous le nom de Amédée-Charles-Henri de Noé. Voici, du reste, la copie exacte de son acte de naissance, que nous avons pris soin de faire relever au bureau de l'état civil du département de la Seine :

« Ce aujourd'hui, vingt-sept janvier mil huit « cent dix-huit, à onze heures du matin, par-de- « vant nous Frédéric-Pierre Lecordier, maire du « premier arrondissement de Paris, écuyer, officier « de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, est com- « paru M. le comte Louis Pantaléon, Judes-Amédée « de Noé, pair de France, âgé de quarante-quatre « ans, demeurant Faubourg-Saint-Honoré, n° 19, « lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin « qu'il nous a déclaré être né de lui et de madame « Françoise-Caroline Halliday, son épouse, au do- « micile susdit, le jour d'hier, à quatre heures du « soir, auquel enfant il a été donné les prénoms de « Amédée-Charles-Henri ; ladite déclaration faite « en présence de Louis-Charles-Pierre Labay, « comte de Viella, lieutenant général des armées « du Roi, chevalier des Ordres de Saint-Louis et de « Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, âgé de « soixante-dix ans, demeurant rue Cassette, n° 35, « et de M. Louis-Henry de Labay, chevalier de « Viella, capitaine des vaisseaux du Roi, chevalier

« des mêmes Ordres que ci-dessus, âgé de cinquante-
« quatre ans, demeurant hôtel des Colonies, rue
« Saint-Dominique, et madame Élisabeth-Hen-
« riette-Marie de Noé-Cazenave, demeurant rue
« du Faubourg-Saint-Honoré, n° 19, tante pater-
« nelle de l'enfant, et ont le père dudit enfant et les
« témoins signé avec nous, après lecture faite.
« (*Signé :*) Le comte de Noé, pair de France; comte
« de Viella, lieutenant général; chevalier de Viella,
« Noé-Cazenave et Lecordier. »

Ce document fixe d'une manière authentique non-seulement le lieu, mais encore la date de la naissance de Cham, que la plupart des biographes font naître en 1819, au lieu de 1818.

Le baptême du nouveau-né eut lieu, le lendemain de sa naissance, à l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré, d'où dépendait la paroisse du faubourg Saint-Honoré avant la construction de l'église de la Madeleine. Le parrain fut Louis-Charles-Pierre de Labay, comte de Viella, lieutenant général des armées du Roi, et la marraine, madame Élisabeth-Marie de Noé-Cazenave, qui avaient déjà signé comme

témoins la déclaration de naissance à la mairie [1].

*
* *

Abandonnons pour quelques instants le fils du comte de Noé aux caresses de ses parents et aux soins de sa gouvernante anglaise, l'excellente Maria Scutton, pour nous occuper de son origine et des principaux membres de sa famille.

La terre de Noé se trouve en plein pays

[1] Voici l'acte de baptême relevé sur les registres de l'église de l'Assomption, actuellement déposés à l'église de la Madeleine : « L'an mil huit cent dix-huit, le mardi vingt-sept « janvier, a été baptisé Amédée-Charles-Henri, né d'hier, fils « de M. le comte Louis-Pantaléon-Judes-Amédée de Noé, pair « de France, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-« Louis, et dame Françoise-Caroline Halliday, son épouse, « demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, nº 19. Le par-« rain a été M. Louis-Charles-Pierre de Labay, comte de « Viella, lieutenant général des armées du Roi, demeurant « rue Cassette, nº 35 ; la marraine, dame Élisabeth-Hen-« riette-Marie de Noé-Cazenave, demeurant faubourg Saint-« Honoré, nº 19. Ont signé avec nous prêtre : Noé-Cazenave, « le comte de Viella, lieutenant général ; le comte de Noé, « pair de France ; Batigier, prêtre. »

du soleil, aux portes de Toulouse. La famille qui en a pris le nom, et qui est issue des comtes de Toulouse, en était en possession dès le onzième siècle.

Au commencement du seizième siècle, la terre de Noé a passé dans une autre famille du pays, par suite de ce fait que le chef de la famille de Noé n'a laissé qu'une fille pour héritière, tandis que le frère puîné s'établissait à l'île de Noé actuelle, près de Mirande (Gers), dont il était devenu propriétaire par sa femme. Cette terre s'appelait alors l'Isle d'Arbeissan[1], et changea son nom en celui de l'Isle de Noé, au moment même où son seigneur devenait chef de la famille de Noé, par suite de l'extinction de la branche aînée. Quant au château, il fut réédifié en 1756, sous Louis XV, par le comte Pantaléon de Noé, l'arrière-grand-père de Cham, qui avait épousé sa nièce, mademoiselle de Noé. C'est pour cela que sur le château actuel, l'écusson losangé qui constitue les

[1] Dans le pays, on prononce d'*Arbéchan*.

armes des Noé se trouve en double. Ajoutons que la terre de Noé était une des quatre baronnies de l'Armagnac.

Ce château, construit sur les plans de l'architecte Racine, occupe une partie de l'ancien château élevé sur la Baïse. Cette rivière se divisait en deux branches et formait autrefois une île d'où venait le nom du village. Aujourd'hui, par suite de nouveaux travaux, c'est une presqu'île, et les deux Baïse, la grande et la petite, vont se jeter dans la Garonne à Nérac.

Le château est placé à l'entrée du bourg, et sa façade s'étend sur une vaste prairie bordée d'un bout à l'autre par la rivière.

Le marquis Jacques-Roger de Noé, qui le fit construire, mourut le 1er janvier 1800. Pendant la Révolution, il dut s'éloigner, et le château fut habité par la comtesse de Noé, sa belle-fille, à laquelle il en avait fait don en la mariant. La Révolution ne put s'emparer du château appartenant à la comtesse, qui n'avait pas suivi son mari dans



Héliog. Petit. Imp. Eudes.

CHÂTEAU DE L'ISLE DE NOÉ (GERS)

D'après un dessin de Gustave Doré

l'exil. Néanmoins, il fut pillé en partie. C'est là que naquit, en 1777, le père de Cham, et c'est là qu'étaient nés aussi ses deux oncles, officiers supérieurs, qui périrent sur le champ de bataille, l'un en Espagne, l'autre à Leipzig.

Comme le grand-père de Cham était connu sous le nom de comte de Noé, à la mort de son frère, qui était en même temps son beau-père, il s'abstint de prendre le titre de marquis, auquel il avait droit, et fut imité en cela par son fils, le père de Cham, qui, héritant de la pairie créée sous le nom de comte de Noé, garda aussi ce titre jusqu'à sa mort, mais fit reprendre à son fils aîné, le frère de Cham, le titre de marquis, qu'il porte encore aujourd'hui, titre créé par Henri IV en faveur de Roger de Noé, qui avait été un de ses plus fidèles partisans.

L'arrière-grand-père de Cham était le fils de mademoiselle de Colbert Saint-Marc, dont un magnifique portrait peint par Vanloo se trouve dans le grand salon du

château de l'Isle de Noé. Cet ancêtre de Cham servait dans les armées du Roi et épousa mademoiselle de la Jonquière, fille du gouverneur du Canada.

Son frère entra dans les Ordres et devint évêque de Lescar. C'était un très-savant helléniste et un hébraïsant distingué. Il protégeait les lettres et avait surtout une grande amitié pour l'abbé Delille, dont il favorisa l'entrée à l'Académie. C'est lui qui, faisant allusion à son protégé, le traducteur poétique des *Géorgiques*, auquel on reprochait d'être trop jeune pour être admis au nombre des quarante, répondait : « Comment, trop jeune! Mais il est du siècle d'Auguste. » Mgr de Noé faisait d'Homère et des classiques sa lecture préférée, et un jour qu'il lisait Sénèque, quelqu'un lui ayant fait remarquer que ce n'est pas ainsi qu'il arriverait à un archevêché :

— Si l'on ne me nomme pas, répondit-il, en montrant le livre du grand philosophe, il m'en consolera.

Mgr de Noé ne devint point archevêque, mais il fut nommé cardinal; malheureusement il était à son lit de mort au moment où le chapeau lui fut apporté.

Un autre frère fut maire de Bordeaux, et son nom est inscrit au frontispice du Grand-Théâtre de Bordeaux, qui fut construit sous son administration. C'est lui qui eut un procès célèbre avec le maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guienne; et c'est sur un ordre du Roi lui-même que le procès fut arrêté. Néanmoins, le vicomte de Noé avait cru prudent de se retirer en Espagne.

Un autre ancêtre de Cham, lieutenant de vaisseau, fut envoyé à Saint-Domingue. Il fut reçu chez le baron de Bréda, l'un des plus riches planteurs de Saint-Domingue, et épousa une de ses filles, Anna-Élisabeth. Sa sœur, Adrienne - Élisabeth Persina, épousa, vers le même temps, le comte d'Héricourt de Valincourt, aussi lieutenant du Roi à Saint-Domingue, mort capitaine de vaisseau à quarante-deux ans, qu'on nom-

mait avant son mariage le chevalier d'Héricourt, et qui était le neveu de Valincourt, à qui Boileau a adressé sa satire sur l'honneur[1].

Le fameux Toussaint-Louverture était employé comme nègre sur l'habitation Bréda, où il était né. Il eut beaucoup à se louer de M. de Noé, et dans la suite se montra très-reconnaissant. On conserve encore au château de l'Isle de Noé la canne de Toussaint-Louverture. Du reste, le comte de Noé passait, parmi les noirs, pour un maître si bienveillant et si humain, qu'ils disaient entre eux :

— Heureux comme un nègre à Bréda.



C'est à Saint-Domingue, sur cette habitation Bréda, plus tard appelée l'habitation

[1] Oui, l'honneur, Valincourt, est chéri dans le monde.
(Satire IIe.)

de Noé, et l'une des plus considérables de la colonie[1], que naquit, en 1731, le grand-père de Cham, le comte Pantaléon de Noé. Revenu en France, il entra dans l'armée et débuta par le grade de lieutenant dans le régiment de Dauphiné. Il fit avec honneur la guerre de Sept ans et devint maréchal de camp en 1780. Il émigra en 1792.

Le comte Pantaléon de Noé avait deux fils, dont l'un, Louis-Pantaléon-Judes-Amédée de Noé, né en 1777, au château de l'Isle de Noé, fut le père de Cham. Au moment où éclata la Révolution, il faisait ses classes au collége d'Harcourt, à Paris. Il voulait continuer ses études, et ce fut à contre-cœur qu'il quitta la France pour suivre un des amis de son père chargé de le conduire en Angleterre. Il avait alors quatorze ans.

Arrivé en Angleterre, il fut placé au col-

[1] Les deux autres grands propriétaires de Saint-Domingue, à cette époque, étaient M. de Laborde et M. le marquis de Galifet.

lége de Stoneyhurst, dirigé par les Jésuites, qui ne tardèrent pas à reconnaître dans le fils du comte de Noé une grande aptitude pour le dessin et l'étude des langues. Aussi le père de Cham fit des progrès rapides. Il parlait couramment le français, l'anglais, l'allemand et l'indoustani. Le moment venu de choisir une carrière, il prit du service dans l'armée de l'Inde et obtint une lieutenance dans le 10e régiment de ligne, commandé pour aller combattre Tippoo-Saïb.

En 1804, le comte de Noé revint à Londres pour se marier avec miss Françoise-Caroline Halliday, qui appartenait à l'une des grandes familles de l'Angleterre. Il retourna dans l'Inde avec sa jeune femme et eut un fils nommé Louis, qui ne vécut que quelques mois. La comtesse de Noé mit ensuite au monde deux jumeaux, Frank-Thomas, marquis de Noé, chef actuel de la famille, et William de Noé.

Le marquis Frank de Noé, le seul survivant des fils du comte de Noé, a hérité des

goûts artistiques de son père. Il habite le château de l'Isle de Noé, où il s'occupe d'art et de sciences. Il a été décoré de la Légion d'honneur pour d'importants travaux scientifiques. En 1831, il a épousé mademoiselle d'Hervey de Saint-Denys, sœur du marquis d'Hervey de Saint-Denys, le savant membre de l'Institut. Le marquis et la marquise de Noé avaient pour Cham une grande affection, et son souvenir se retrouve à chaque instant dans le vaste château de l'Isle de Noé, rempli de ses portraits et de ses dessins, dont plusieurs sont inédits.

Le frère aîné de Cham a eu sept fils, dont cinq sont morts. Parmi ceux dont il a eu à pleurer la perte se trouvait le comte Roger de Noé, secrétaire d'ambassade et chevalier de la Légion d'honneur, dont les qualités de cœur égalaient le mérite personnel, et le vicomte Samuel de Noé, jeune officier de marine de grand avenir, sorti de l'école à seize ans pour aller dans les tranchées de Sébastopol. Il acheva de s'initier au métier

de la mer, dans la première campagne de Chine, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly. A vingt-quatre ans, il était lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion d'honneur. Il voulut suivre le contre-amiral Fleuriot de l'Angle dans son commandement des côtes occidentales de l'Afrique, et mourut au Gabon. Les deux fils qui restent au marquis de Noé, le comte Francis de Noé et le vicomte Marc de Noé, ont tous les deux appartenu à l'armée.

L'autre fils du comte de Noé, né dans l'Inde, le comte William de Noé, après avoir été page du roi Charles X, entra dans l'armée et devint commandant du 1er régiment de hussards. Amateur distingué comme son père et son frère jumeau, il possédait un certain talent de dessinateur, qui, du reste, est très-répandu dans la famille Cham.

Plusieurs autres enfants naquirent du mariage du comte de Noé avec miss Halliday. Ce fut d'abord une fille, Louisa-Jeanne

de Noé, qui épousa, en 1834, le capitaine Russel Manners, de la marine anglaise, mort, en 1870, amiral. Elle-même est décédée en 1875, laissant trois enfants, dont l'un, Stepney Manners, est ingénieur à Londres.

Puis vint un fils, Louis-Robert-Jean de Noé, qui fut page de Charles X et servit avec une grande bravoure en Crimée et en Afrique. C'est lui qui eut, dans la campagne de Crimée, le commandement des terribles Bachi-Bouzoucks, dont il a écrit l'histoire d'une façon si pittoresque.

Il a donné, en outre, de nombreux articles militaires à la *Revue des Deux Mondes*, et a publié une histoire du siége de Gaëte. Il est mort en 1865, lieutenant-colonel du 4e hussards. Sa fille, la comtesse Héléna de Noé, portait à son oncle Cham la plus vive affection.

Signalons encore comme ayant précédé la naissance de Cham, celle de sa sœur Madeleine-Marie-Anne de Noé, qui avait

pour le futur artiste une tendresse presque maternelle, tendresse qui ne s'adressait pas à un ingrat. Cham, en effet, adorait sa sœur, et, pour ne citer qu'un détail, c'est en souvenir de Madeleine, qui avait eu deux chiens dont l'un s'appelait Bijou et l'autre Jocko, que Cham avait baptisé successivement de ces noms ses deux inséparables compagnons devenus historiques. On ne s'attendait certainement pas à retrouver ici les parrains de défunt Bijou et de Jocko, qui a survécu à son maître. Nous aurons, du reste, bien d'autres occasions de montrer quel rôle considérable le cœur a joué dans la vie du célèbre caricaturiste.

La sœur Madeleine était dame de l'Ordre royal Thérèse de Bavière, qui ne peut être conféré qu'aux filles nobles. Lorsqu'elle mourut des suites d'une fièvre, Cham fut tellement affecté de sa perte qu'il resta plusieurs semaines sans pouvoir travailler.

Si nous comptons un autre enfant du comte de Noé, mort à deux ans, nous arri-

vons au huitième, qui fut celui dont nous esquissons la vie. Un neuvième enfant naquit dans cette famille bénie du ciel. Ce fut une fille, Marie-Anne-Charlotte de Noé, qui a succédé à sa sœur Madeleine dans son titre de dame de l'Ordre royal Thérèse de Bavière. Avec le marquis Frank de Noé, ce sont les deux seuls survivants des enfants de l'ancien pair de France.

* * *

La famille de Cham ne tarda pas à quitter le faubourg Saint-Honoré pour s'installer au faubourg Saint-Germain, rue de l'Université, n° 5. Le comte de Noé se trouvait ainsi entre le palais du Luxembourg, où l'appelait son mandat de pair de France, et le palais des Tuileries, où il occupait le poste de gentilhomme de la chambre du Roi.

Nous avons dit qu'en revenant de l'Inde,

la comtesse de Noé avait ramené une femme de chambre anglaise qui est restée jusqu'à sa mort dans la famille et a élevé les nombreux enfants sans avoir jamais appris un seul mot de français et sans avoir modifié le costume original de sa jeunesse. La famille de Noé avait également ramené de l'Inde un nègre nommé Tombey, ce qui signifie en indoustani *père,* dont les allures excentriques, égales à son dévouement, amusaient beaucoup le jeune Amédée. Lorsque le comte de Noé fit l'acquisition de Tombey à Ceylan, celui-ci refusa toute nourriture pendant plusieurs jours. Il se figurait naïvement qu'on voulait l'engraisser pour le manger ensuite. Au retour de l'Inde, lorsqu'on fut arrivé au cap de Bonne-Espérance, la neige fit son apparition. Tombey, qui n'avait jamais vu de neige, croyait que c'était du sucre, et en recueillait le plus possible pour l'avaler. Ajoutons que le péché mignon de ce fidèle serviteur était la vanité. Il se croyait d'une beauté idéale, et il avait fait



PORTRAIT DU NÈGRE TOMBEY

DESSINÉ PAR CHAM.

placer au fond de sa coiffure une glace, dans laquelle il se mirait fréquemment.

On comprend que Cham avait là, sous les yeux, un modèle tout trouvé pour exercer sa verve enfantine, et dès qu'il put tenir un crayon, il s'amusa à esquisser le portrait de Tombey.

Cham, il faut bien le dire, n'était pas né robuste. Il était, au sortir des bras de sa nourrice, maigre et fluet, avec une tendance à grandir rapidement. Sa santé exigeait donc beaucoup de soins, et sa famille, qui l'adorait, ne se hâta pas de lui faire commencer ses études. On l'envoya passer une partie de l'année au château de l'Isle de Noé, dont l'immense parc lui offrait un terrain excellent pour ses courses enfantines. Mais la grande distraction de Cham était de crayonner des bonshommes et de se livrer à son goût pour le dessin. Un simple morceau de charbon lui suffisait pour couvrir les murs et les portes d'esquisses assurément fort incorrectes, mais dans lesquelles se ré-

vélaient déjà ses dispositions pour la caricature.

Une voisine du château de l'Isle de Noé, chez laquelle le fils du comte de Noé venait souvent, nous racontait qu'il passait des heures entières accroupi par terre, crayonnant et charbonnant avec une véritable passion. Et il avait à peine six ans! Dès qu'une personne entrait dans la maison, il la regardait et lui disait :

— Mettez-vous là, je vais vous faire votre portrait.

Ses parents, craignant qu'il ne se fatiguât, lui retiraient le crayon des mains. Il s'emparait d'un charbon. On le lui enlevait aussi. Alors, il allait dans le parc, dans un endroit où il avait découvert de la terre glaise, et s'amusait à pétrir des bonshommes. On voit que la vocation artistique s'affirmait de bonne heure chez le futur caricaturiste.

Enfin, le moment de lui faire commencer ses études arriva, et sa famille le plaça dans une pension tenue par M. Antoine Cros,

docteur ès lettres, et située rue Saint-Dominique-Saint-Germain, tout près de l'esplanade des Invalides, dans un vieil hôtel que le tracé du boulevard Latour-Maubourg a fait disparaître.

C'est là que le jeune Amédée de Noé reçut les premiers enseignements classiques. Il avait pour professeur le fils même du directeur de la pension, M. Henri Cros, docteur en droit, et qui se fit connaître plus tard par un ouvrage philosophique intitulé : *Théorie de l'homme intellectuel et moral*.

Soit que la méthode d'éducation de la pension Cros ou que la sollicitude dont on l'entourait répondissent à sa nature impressionnable, Cham montrait, à cette époque, beaucoup plus de zèle pour l'étude qu'il n'en déploya par la suite. Il passait pour un des bons élèves de la pension.

Il s'y trouvait lorsque survinrent les journées de juillet 1830. Au premier signal des émeutes, sa gouvernante anglaise, la vénérable Maria Scutton, ne fit qu'un saut de

l'hôtel du comte de Noé à la pension Cros, et s'empressa de ramener Cham, que la vue des barricades, des gardes nationaux courant au combat, des ouvriers en manches de chemise, armés de sabres et de fusils, amusait beaucoup. Pour un rien, il aurait prié sa gouvernante de lui laisser faire un croquis de ces scènes pittoresques.

L'émeute passée, Cham reprit ses études sous la direction de MM. Antoine et Henri Cros, dont il garda par la suite un affectueux souvenir. M. Henri Cros, dont nous parlons ici, était le père de M. le docteur Antoine Cros, de M. Henri Cros, le statuaire, élève d'Étex, qui a exposé au Salon plusieurs œuvres de mérite, et de M. Charles Cros, l'auteur des monologues si amusants *le Bilboquet* et *le Hareng saur*, et qui, non content d'être poëte, s'occupe de découvertes scientifiques.

*
* *

Cependant la santé de Cham restait toujours très-délicate, et l'on pensa avec raison que le voisinage de la mer pourrait le fortifier. Il fut donc envoyé à Boulogne-sur-Mer, et placé chez un pasteur, le docteur Bury, qui recevait chez lui quelques jeunes gens appartenant à de riches familles anglaises. Il trouvait dans ce milieu l'avantage d'apprendre à fond la langue anglaise.

Il y trouva une autre chose d'un prix inestimable pour lui, nous voulons parler d'un professeur de dessin. Ce fait peu connu nous a été révélé avec la plus grande obligeance par le très-compétent archiviste de Boulogne-sur-Mer, M. Ernest Deseilles, qui prépare un livre intéressant sur l'*Histoire littéraire du Boulonnais*. Voici les renseignements que M. Ernest Deseilles a bien voulu nous communiquer :

Lors de la paix avec l'Angleterre, il y eut dans le Boulonnais une nouvelle invasion, qui, cette fois, fut du goût des propriétaires et des commerçants. Une nombreuse colonie anglaise s'y établit, comme en pays conquis, ayant son temple et ses écoles spéciales.

Le premier pasteur (ou l'un des premiers) fut M. Bury : « bon, bienveillant, gentilhomme anglais, l'honnêteté incarnée », ainsi que le caractérisent tous ceux qui l'ont connu.

Par un singulier contraste, ce pasteur protestant, en même temps chef d'un pensionnat où il recevait de jeunes Anglais, établit sa maison d'éducation rue de Lille, dans une dépendance de l'ancien petit séminaire.

Le fils du comte de Noé, Amédée de Noé, devenu le pensionnaire du révérend M. Bury, se montrait assez turbulent; en revanche, il suivait avec un zèle remarquable le cours de dessin de la pension pro-

fessé par M. Étienne Le Petit, qui secondait de son mieux les heureuses dispositions du jeune élève.

M. Étienne Le Petit, fort habile dessinateur, avait été placé par M. Saint-Ouen, commandant la place de Boulogne, dans les bureaux de la marine, et c'est lui qui a rédigé et dessiné une partie des documents sur la flottille qui devait opérer en Angleterre.

Plus tard, il fournit à M. Thiers les plans qui lui ont servi à écrire dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* le chapitre relatif au camp de Boulogne.

M. Étienne Le Petit avait un véritable talent de dessinateur, et on lui doit deux magnifiques vues du port de Boulogne. Il pouvait donc mieux que tout autre former de bons élèves. Cham avait pour lui, ainsi que pour M. Bury, beaucoup d'affection. Aussi, plus tard, il est venu, pendant plusieurs années consécutives, passer quelques jours à Boulogne, et il ne manquait jamais

d'aller voir son ancien directeur de pension et son ancien professeur de dessin, qui vécut jusqu'en 1849[1].

*
* *

Cham resta chez M. Bury jusqu'en 1834. Il avait seize ans, et il nous a laissé une caricature fort amusante de l'allure de peuplier qu'il avait alors. On eût dit qu'il marchait sur des échasses; la tête est penchée en avant, et son pantalon, remonté au-dessus du mollet, emprisonne de véritables fuseaux. Sa tête est coiffée d'une casquette, et son cou d'oiseau est serré dans une longue cravate dénouée.

C'est à cette période que se rattache une anecdote que Cham racontait de la façon la plus amusante. Sa croissance rapide l'avait

[1] M. Étienne Le Petit, dont le fils habite Paris, était très-probablement allié à la famille de l'un des caricaturistes actuels du *Charivari*, M. Alfred Le Petit, car les deux familles sont originaires de la Normandie.



CHAM A L'AGE DE SEIZE ANS.

rendu assez maladif, et il avait des toux très-pénibles. Un matin, après une nuit où il avait toussé plus que d'habitude, son père l'engagea à consulter un médecin et lui donna une lettre pour un célèbre praticien. Cham se rendit chez le docteur. Celui-ci le fit déshabiller, l'ausculta, lui palpa la poitrine et fit entendre un sifflement qui signifiait que Cham n'avait pas la constitution d'un athlète; puis il se remit à écrire. Cham, dans le costume du père Adam, grelottait de tous ses membres. Enfin, il se décide à dire au célèbre médecin :

— Monsieur, que dois-je faire?

— Habillez-vous, se contenta de dire le docteur; je vais vous donner une lettre pour votre père.

Peu de temps après, Cham entra chez M. de Reusse, qui tenait une pension rue de Vaugirard, nº 48, au coin de la rue Férou. Cette institution recevait principalement des élèves qui se préparaient à l'École po-

lytechnique, et était installée dans un ancien hôtel habité autrefois par le marquis de Lauzun. A l'hôtel était joint un jardin avec de grands arbres dont les branches servaient d'appui à quelques-uns des plus giles pensionnaires de M. de Reusse pour franchir le mur donnant sur la rue Férou et aller se promener dans Paris. Cham, un jour que nous causions avec lui, en compagnie de notre ami Albéric Second, dans son jardin de la rue Nollet, évoquait avec sa verve habituelle les souvenirs de son passage à la pension de la rue de Vaugirard, et nous citait les camarades qu'il y avait connus et dont il était resté l'ami, tels que le marquis d'Héricourt de Valincourt, son cousin, qui a épousé mademoiselle Haenel de Cronenthall, petite-nièce du célèbre jurisconsulte Haenel de Cronenthall, et qui elle-même s'est fait remarquer par ses compositions de musique classique et ses arrangements de musique chinoise exécutée à l'Exposition universelle de 1867; MM. Poiré

frères, élèves fort distingués, qui devinrent tous les deux inspecteurs généraux des ponts et chaussées; M. Hussenot de Senonges, amateur de musique et grand industriel, et plus tard juge au tribunal de commerce de la Seine.

Citons encore parmi les condisciples de Cham chez M. de Reusse : Gounod, le célèbre compositeur; Paul Lacroix (bibliophile Jacob), le lettré si apprécié; le baron Émile Martineau des Chesnetz, fils du conseiller d'État, sous-secrétaire d'État du ministère de la guerre sous le maréchal Soult; le baron Jard-Panvilliers, qui devint conseiller à la Cour des comptes; le baron Alphonse Vichery, colonel d'infanterie sous le second Empire; Retouret, qui, avec le Père Enfantin, fonda la secte des saint-simoniens; Bergeron, le rédacteur du *Siècle*, dont nous parlerons plus loin; Ernest Desmaret, avocat distingué; Sapey, qui devint avocat général; le baron Henri de Poilly, etc., etc.

M. Hussenot de Senonges a bien voulu nous transmettre l'impression qu'il avait gardée du futur caricaturiste pendant son séjour à l'institution de Reusse : « Cham, nous dit-il, sans être un brillant élève, était un très-brave et très-excellent garçon, aimé de tous ses camarades et passant la majeure partie de son temps et de ses classes à dessiner, faisant la charge de tous ses professeurs. C'était, dès sa plus tendre jeunesse, un goût inné chez lui, et je suis persuadé que si l'on avait conservé ses cahiers d'étude, il y aurait eu à récolter des croquis très-originaux. »

En effet, à mesure qu'il avançait en âge, le fils du comte de Noé sentait grandir son goût pour le dessin et surtout pour la caricature. En outre, l'esprit inventif de Cham se développait, et il se signalait déjà par ses plaisanteries et le plaisir qu'il trouvait à imaginer des farces, à la grande joie de toute la pension. C'est ainsi qu'il avait réussi à persuader à un de ses camarades,

un peu naïf, qu'il était le fils de Louis-Philippe, et ce camarade, dont le père était épicier, ne doutait pas d'arriver, avec l'appui de son ami, aux plus hautes fonctions de l'État.

Bien que son application à l'étude laissât fort à désirer, Cham avait montré une grande aptitude pour les mathématiques, et nous devons signaler en passant ce point de rapprochement qu'il avait avec un de ses émules illustres, Gavarni, qui se délassait de ses travaux artistiques dans l'étude de ce qu'il appelait sa chère « mathématique ».

Les parents de Cham, voyant les dispositions du jeune Amédée, conçurent le dessein de le faire admettre à l'École polytechnique. Dans ce but, notre futur caricaturiste suivit, comme externe libre, les cours de M. Guérard, qui fut l'un des professeurs les plus remarqués des princes d'Orléans. Les cours se faisaient rue Gît-le-Cœur et étaient suivis par des jeunes

gens de familles distinguées, dont la plupart ont percé dans le monde et se sont fait remarquer. Nous citerons M. Bocher, dont les talents comme administrateur, orateur et financier sont connus : il fut reçu en ce temps-là le premier à l'École militaire de Saint-Cyr; son frère Alfred Bocher, aujourd'hui général de division; Maurice Gérard, le fils du maréchal Gérard, qui, un beau jour, quitta les cours de M. Guérard, s'engagea dans le 1er régiment des chasseurs d'Afrique, et à force de bravoure fut nommé officier dix-huit mois après; François de La Rochefoucauld, qui devint plus tard duc de La Rochefoucauld-Liancourt, et s'est retiré du service comme colonel; Henri de Carayon-La Tour, qui, après avoir conquis ses épaulettes sous les auspices du général Changarnier, est mort d'un refroidissement; M. Émile Martineau des Chesnetz, plus tard général de division, qui commandait, en 1870, le 15e corps d'armée, etc., etc.

Enfin, l'époque de l'examen à l'École

polytechnique arriva. L'épreuve orale fut très-favorable au fils de M. de Noé, qui fut déclaré admissible. En attendant son tour de subir l'examen de mathématiques, Cham, dont la main ne pouvait rester inoccupée, s'amusa à crayonner en charge le portrait d'un monsieur qui se promenait dans la salle. Le papier circule et arrive même sous les yeux des examinateurs, qui le regardent en souriant. Enfin Cham est appelé pour résoudre au tableau les problèmes de mathématiques; mais, ô fatalité, le professeur qui l'interroge est le personnage même dont il a fait la caricature. Au ton bourru et malveillant qu'il emploie vis-à-vis de Chám, celui-ci s'aperçoit bien que l'examinateur connaît l'auteur de la plaisanterie, et, convaincu qu'il n'a aucune chance de réussir dans de telles conditions, il jette la craie et s'éloigne tranquillement.

*
* *

A la suite de ce coup de tête qui fermait à Cham les portes de l'École polytechnique, son père résolut de le faire entrer dans les finances, où son influence et sa position lui permettaient de le pousser très-loin. Cham entra donc au ministère des finances, alors dirigé par M. Lacave-Laplagne, député du Gers et ami de son père.

Il fut placé comme expéditionnaire au secrétariat général, qui avait pour titulaire M. le baron de Boubers.

M. le baron de Boubers était un fonctionnaire grave, à cheval sur l'exactitude, et qui n'entendait pas la plaisanterie en matière de service. Cela ne faisait pas l'affaire de Cham, qui n'avait nul goût pour la bureaucratie, et préférait crayonner des caricatures que de libeller des lettres. Dans ce

même bureau du secrétariat se trouvait, outre trois ou quatre expéditionnaires, un jeune employé, M. Percheron de Monchy, qui se lia d'amitié avec Cham. Plus tard, M. Percheron de Monchy quitta le secrétariat pour entrer dans l'inspection, et devint dans la suite régent de la Banque de France.

Chaque fois qu'une personne venait rendre visite à l'un des expéditionnaires, Cham, en trois ou quatre coups de crayon, esquissait sa charge, et, après le départ du visiteur, la montrait en disant : « Voici le portrait de l'ami de M. un tel. » Malgré ces plaisanteries humoristiques, le fils du comte de Noé était très-aimé de tous ses collègues. Il n'y avait que son chef, le sévère M. de Boubers, qui ne pouvait lui pardonner son inapplication et son goût pour l'école buissonnière. Un jour, le secrétaire général, auquel on répondait toujours qu'il était absent, lui fit signifier par le garçon de bureau qu'il eût à être plus ponctuel et

à travailler autrement. Cham répliqua que si M. de Boubers voulait être servi à sa fantaisie, il n'avait qu'à prendre un *nègre*.

Il n'était pas difficile de prévoir que des relations aussi tendues ne tarderaient pas à se rompre. Le père de Cham eut plusieurs fois à intervenir, et s'efforça, mais en vain, de faire comprendre à M. de Boubers qu'il n'y avait rien d'étonnant que son fils ne se passionnât pas pour le métier de copiste : mais le grave secrétaire général n'entendait pas de cette oreille-là. Cham, après avoir esquissé force charges et caricatures sur le papier ministériel, prit le parti de renoncer à la carrière bureaucratique, et si les incendiaires de la Commune n'avaient pas « flambé » le ministère des finances, on retrouverait certainement dans les archives du secrétariat, sous l'administration de M. Lacave-Laplagne, plus d'un croquis représentant M. le baron de Boubers admonestant un jeune expéditionnaire qui n'était

autre que notre ami Cham. C'était, en effet, sa manière de se venger des remontrances de son chef.

Cham, enfin délivré des tracasseries administratives, se cramponna de plus en plus à sa résolution de se consacrer à la caricature. Il rentra chez ses parents en déclarant qu'il voulait être artiste.

CHAPITRE II

UN ASPIRANT CARICATURISTE.

Une escapade de Cham. — Retour de l'enfant prodigue. — Les goûts artistiques du comte de Noé. — La collection des portraits des pairs de France. — Le salon du comte de Noé. — Le père de Cham admirant un dessin de son fils. — Un atelier de vitraux dirigé par le comte de Noé. — Cham dans l'atelier de Charlet. — Influence des leçons de Charlet sur le talent de Cham. — Le profil de Cham dans le tableau de la bataille de Solférino. — Cham entre chez Paul Delaroche. — Ses camarades d'atelier. — La légende du père Poisson. — Charges d'atelier. — Un cocher de fiacre mystifié. — Cham sur le pont des Arts. — Un rapin conduit au poste. — La plaisanterie du tiroir. — La vérité sur le duel de Charenton. — Le ballon lancé sur la table d'un relieur. — Le buste monumental du père Poisson. — Mauvaise tête et bon cœur. — Paul Delaroche prend la résolution de fermer son atelier. — La manifestation à la maison de la Tour-des-Dames. — Fermeture définitive de l'atelier. — Les tableaux contenant les portraits de Cham et de ses camarades. — Les premières esquisses de Cham. — Le baron de Rotto. — Cham caricaturé par lui-même. — Un tambour-major qui a pris un faux pli. — Le portrait de Cham par Yvon. — Les soirées de Cham. — Le piano-secrétaire. — La lanterne magique.

La déclaration du vicomte de Noé annonçant à ses parents qu'il voulait suivre

la carrière artistique ne pouvait qu'être accueillie avec une pénible appréhension. Le chef de cette noble famille rêvait pour son fils, nous l'avons dit, un autre avenir. Il répondit par un refus à cette ouverture du futur caricaturiste. Celui-ci ne se découragea pas et revint de nouveau à l'assaut avec une douce instance pour enlever l'approbation paternelle. Voyant que sa famille s'obstinait à ne pas entrer dans ses vues, il mit à exécution un petit coup d'État, et quitta un beau matin l'hôtel de la rue de l'Université.

On comprend l'affliction que cette escapade causa dans la famille, où Cham était adoré. La bourse du fugitif n'était pas bien garnie. Néanmoins il dépensa sept francs pour son déjeuner, dix francs pour son dîner, et coucha chez un ami. Ses parents le firent rechercher pour lui donner de l'argent, mais il refusa. Il est vrai que son excellente sœur Madeleine, qui avait pour lui la plus tendre sollicitude, lui en en-

voyait en cachette. Pendant ce temps, son couvert était mis, matin et soir, à l'hôtel de Noé, comme d'habitude, mais les repas étaient bien tristes. Le troisième jour, le nouvel enfant prodigue revint tranquillement reprendre sa place à table, à l'heure du dîner. On devine la joie de toute la famille.

— Fais ce que tu voudras, lui dit son père en l'embrassant, mais ne nous quitte plus.

Alea jacta est! A partir de ce moment, Cham eut la permission de se livrer à ses goûts artistiques, et il en profita.

*
* *

D'après une légende assez accréditée dans le monde littéraire, le père de Cham, en présence de l'entêtement de son fils à vouloir se consacrer à la caricature, l'aurait foudroyé de sa malédiction. Rien n'est moins exact que cette version, et il nous suf-

fira, pour en faire justice, de signaler le penchant très-vif du comte de Noé pour les arts et sa sympathie pour les artistes. Bien plus, détail fort peu connu, le père de Cham ne se contentait pas d'apprécier les arts, il pratiquait lui-même et maniait le crayon non sans talent.

L'ancien pair de France avait eu, en effet, pour précepteur un habile artiste, M. Macaire, qui avait communiqué à son élève son goût pour les arts. C'est au point que, plus tard, pendant les séances de la Chambre des pairs, le comte de Noé s'amusait à dessiner à la plume les portraits de ses collègues. Cette galerie des pairs de France était faite avec assez de soin pour qu'on ait eu l'idée de la publier. M. de Noé et son ancien précepteur, qui s'était chargé du travail de la gravure, avaient de fréquents rendez-vous dans le jardin des Tuileries, où ils se communiquaient les épreuves. Cham accompagnait souvent son père à ces entrevues, où il se rencontrait avec le fils de

M. Macaire, qui resta son ami et devint inspecteur des Postes. Qui peut dire si le fils du comte de Noé n'a pas puisé dans les conversations auxquelles il assistait une sorte d'entraînement vers la carrière artistique?

Le projet de publier la collection des portraits des pairs de France ne fut pas réalisé, mais les épreuves ont été réunies et forment un album précieusement conservé dans la bibliothèque du château de l'Isle de Noé. Du reste, le père de Cham ne se bornait pas à dessiner le portrait avec un certain talent; nous avons eu entre les mains un paysage de sa composition qui révèle une réelle aptitude artistique.

Ajoutons que le comte de Noé a exécuté lui-même les dix-neuf lithographies coloriées qu'on trouve dans l'ouvrage qu'il publia, en 1826, sous ce titre : *l'Expédition anglaise de l'Inde en Égypte.*

Enfin, comme si aucune branche de l'art ne devait rester étrangère au père du célè-

bre caricaturiste, il s'occupa, non sans succès, de la peinture sur vitraux. Le château de l'Isle de Noé n'est pas très-éloigné d'Auch, et, pendant sa jeunesse, le comte de Noé avait souvent admiré les merveilleux vitraux de la cathédrale, et, plus tard, il se familiarisa avec les procédés de ce genre de décoration, dans lequel il apporta un goût éclairé. Un atelier de peinture sur vitraux fut organisé à Paris par les soins de M. de Noé, sous l'inspiration du comte de Chabrol, préfet de la Seine. Il y attira des artistes de grand talent, et c'est dans cet atelier que furent exécutés les vitraux de l'église Sainte-Élisabeth, rue du Temple. Ce furent les premiers essais faits de nos jours pour remettre en honneur la peinture sur verre. Au château de l'Isle de Noé, on trouve deux vitraux également remarquables, l'un représentant un *Ecce homo* du Guide, et l'autre une *Descente de croix*, qui sortent aussi de l'atelier créé par le comte de Noé. Pour le remercier de son initiative,

la ville de Paris offrit à M. de Noé une médaille d'argent.

Avec de pareilles dispositions, le comte de Noé n'avait pas tardé à se faire connaître par sa bienveillance pour les artistes, et souvent on l'a vu donner de l'argent à des peintres besoigneux pour acheter des couleurs et des toiles. Il avait été l'un des promoteurs de la Société des Amis des Arts, dont il fut le président, et, à la Chambre des pairs, il faisait invariablement partie de toutes les commissions relatives aux beaux-arts.

Il ne faut donc pas s'étonner si le salon du comte de Noé était largement ouvert aux artistes : Rosa Bonheur, Horace Vernet, Ingres, Duret, auquel on doit un très-beau buste du père de Cham; Dequesne, qui a fait son portrait; Bosio, madame Jacottot, peintre de porcelaines, y venaient fréquemment. Quant à Carle Vernet, il était particulièrement connu du maître de la maison. Le célèbre peintre de batailles

s'était pris d'une grande affection pour le fils du pair de France, et l'amusait par sa verve caustique et ses spirituelles plaisanteries.

Après ce que nous venons de dire sur les tendances artistiques du père de Cham et le milieu dans lequel a grandi le futur caricaturiste, il tombe sous le sens que si le comte de Noé a vivement regretté de ne pas voir son fils suivre la carrière militaire ou administrative, ce regret n'est pas allé jusqu'à l'indignation, et surtout que le père de Cham n'a pas eu un seul instant la pensée de maudire ce fils qui voulait se faire un nom dans les arts.

Nous irons plus loin, et nous pouvons affirmer, en nous appuyant sur les recherches que nous avons faites et sur les témoignages que nous avons recueillis de la bouche des personnes qui ont connu le père de Cham, qu'il était très-fier du talent humoristique de son fils Amédée, et de l'esprit si français, si parisien, qui accompagnait ses

dessins. En voici un exemple que nous citons d'après un témoin oculaire, M. Ernest D..., actuellement membre de la Chambre des députés :

« — Je fus un jour chargé par M. le duc
« Decazes d'une communication pour son
« ami le comte de Noé. Je me présentai à
« son hôtel, et, immédiatement introduit, je
« le trouvai en admiration devant un pupitre
« élevé sur lequel était placée une pierre
« lithographique. Aussitôt qu'il m'aperçut,
« il m'amena devant le pupitre, et me mon-
« trant sur la pierre un dessin de Cham
« représentant un troupier :
« — Voyez, me dit-il avec un véritable
« enthousiasme, comme ce soldat est fière-
« ment campé et quelle légende spirituelle!
« Ah! il a joliment de l'esprit, mon fils! »
« Je voulus m'acquitter de la communi-
« cation, mais le comte de Noé m'écoutait
« à peine et continuait à admirer l'amusant
« dessin de son fils. »

Ajoutons que le comte de Noé découpait avec le plus grand soin dans les journaux illustrés et collectionnait tous les dessins qui sortaient du crayon si fécond de son fils. Nous avons eu notamment entre les mains un album renfermant les caricatures publiées par Cham dans le *Punch*, de Londres, en tête duquel le pair de France avait écrit de sa plus belle écriture : *Caricatures par Amédée de Noé*.

* * *

La vocation de Cham une fois admise, le comte de Noé voulut faciliter à son fils les moyens d'étudier sérieusement, et comme Cham montrait une prédilection particulière pour les soldats et les types militaires, il eut la pensée de le faire admettre dans l'atelier de Charlet, le peintre attitré des vieux grognards et des scènes militaires.

On sait que le célèbre auteur du *Grena-*

dier de Waterloo, fils d'un dragon de la République qui lui laissa pour tout héritage « une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguée par les campagnes de Sambre et Meuse », avait eu des commencements difficiles ; mais à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire en 1838, le succès éclatant de son *Épisode de la retraite de Russie* l'avait placé au premier rang et lui avait valu d'importantes commandes officielles.

Son tableau du *Passage du Rhin par Moreau* avait été placé au Musée historique de Versailles, inauguré l'année précédente, et il venait d'être nommé professeur de dessin à l'École polytechnique.

C'est le comte de Noé qui voulut présenter lui-même son fils à Charlet, dont l'atelier se trouvait au nº 74 de la rue de Vaugirard. Il y avait là, au milieu d'un terrain vague, un chalet suisse occupé tout entier par des artistes, les sculpteurs au rez-de-chaussée, les peintres au premier étage. L'atelier de Charlet occupait deux pièces, l'une

réservée au maître, l'autre destinée aux élèves.

Du reste, Charlet n'avait pas précisément ce que l'on nomme un atelier ouvert à quiconque se présentait. Il n'admettait qu'un très-petit nombre d'élèves, tous recommandés par des amis. Ce nombre n'a jamais dépassé sept ou huit.

En pénétrant dans l'atelier, les yeux de Cham durent être ravis à la vue des costumes militaires, des dolmans, des sabretaches, des armes et de tout l'attirail martial qui l'encombrait. On y remarquait également à profusion des peintures de Géricault, l'auteur du célèbre *Radeau de la Méduse*, pour lequel Charlet avait la plus vive affection.

Comme nous l'avons dit, le nombre des élèves était fort restreint. A l'époque où Cham fut admis dans l'atelier, il eut pour camarade M. Lalaisse, qui s'était occupé de gravure et travaillait fréquemment avec le maître pour préparer les modèles de dessins

destinés aux élèves de l'École polytechnique. Le nouveau professeur, qui avait pris fort à cœur ses nouvelles fonctions, avait, en effet, entrepris de réformer l'enseignement du dessin, et, dans son cours, aux estompages et aux pointillés qu'on avait jusqu'alors enseignés aux élèves, il substitua le dessin à la plume, bien plus approprié aux travaux de l'ingénieur et de l'homme de guerre. Outre cette collaboration aux travaux de Charlet comme professeur, M. Lalaisse a fait beaucoup de peinture dans la manière du maître, scènes militaires et chevaux, et a exposé plusieurs fois. Charlet lui avait ouvert les portes de l'École polytechnique, où pendant quarante ans il a donné des leçons de dessin. Détail curieux : c'est le père de Cham qui a acheté à M. Lalaisse son premier tableau.

Citons encore, parmi les camarades de Cham à l'atelier de Charlet, Valerio, qui a fait, à l'exemple de son maître, beaucoup de lithographies, et est mort il y a un cer-



VERNET L'ACTEUR

CARICATURE DE CHAM DANS SA JEUNESSE.

tain temps; Ferdinand Bastin, très-lié avec le fils du comte de Noé, auquel on doit, outre d'excellentes lithographies, un grand nombre de tableaux militaires, notamment la *Charge du 2e zouaves à Sébastopol*, très-remarquée au Salon de 1870; M. Eugène Villain, bien connu pour ses natures mortes, fort regardées à chaque Exposition; M. Eugène Ginain et M. Jules Duvaux. N'oublions pas un autre élève de Charlet qui, sans abandonner complétement la palette, devait plus tard changer son fusil d'épaule. Nous voulons parler de M. Demarquay, qui entra, en 1848, à la Préfecture de police, et devint ensuite chef de la police municipale.

C'est au milieu de ce petit groupe que le futur caricaturiste du *Charivari* vint prendre ses premières leçons, un peu en amateur, il est vrai, entremêlant ses croquis de vieux soldats de caricatures et de charges qu'il enlevait déjà avec un brio extraordinaire. C'était, à cette époque, nous disait un an-

cien élève de Charlet, « un grand jeune « homme blond, à petites moustaches nais- « santes; il était très-maigre et mince, l'air « doux, d'un caractère froid, parlant peu, « *ne se mêlant jamais des plaisanteries et* « *des charges d'atelier*, ce qui ne l'empê- « chait pas d'être un excellent camarade et « très-aimé de nous tous ». Nous avons souligné la phrase relative à l'attitude de Cham s'abstenant de prendre part aux plaisanteries et aux charges dont les élèves ne se privaient point, pas plus chez Charlet que dans les autres ateliers, parce qu'elle surprend un peu appliquée à cet esprit si fécond en inventions humoristiques et d'une verve si originale. Il faut croire que le fils du comte de Noé se sentait un peu dépaysé dans ce milieu nouveau pour lui, et évitait de lâcher la bride à son goût pour la plaisanterie. Il devait prendre plus tard une ample revanche de cette réserve momentanée.

Le comte de Noé venait de temps à autre

voir Charlet pour s'enquérir des progrès de Cham, et surtout pour interroger le maître sur les aptitudes artistiques de son fils. Sa grande préoccupation, on le comprend, était de savoir s'il y avait dans son fils Amédée l'étoffe d'un talent réel que le travail développerait. Nous sommes forcé d'avouer que Charlet, beaucoup moins perspicace que le fut plus tard Philipon, ne pressentait pas du tout l'avenir réservé à son jeune élève. Il se contentait de répondre :

— J'ai connu des jeunes gens qui promettaient beaucoup et qui n'ont pas tenu. D'autres, au contraire, qui semblaient n'avoir aucune disposition sont devenus des artistes célèbres. J'espère qu'il en sera ainsi pour votre fils.

On sait que cet espoir s'est réalisé bien au delà de ce que supposait l'auteur du *Soldat laboureur*.

Du reste, absorbé par ses travaux comme peintre et comme professeur, et aussi par ses lithographies qu'il produisait avec une

fécondité incroyable, Charlet n'accordait aux esquisses de ses élèves qu'une attention médiocre. Des jours et parfois des semaines se passaient sans qu'il entrât dans l'atelier réservé aux jeunes artistes, et lorsqu'il y venait, il donnait un coup de crayon par-ci, un coup de pinceau par-là, et repartait bien vite, laissant l'élève se débrouiller.

Il faut dire que, depuis l'apparition de son mémorable tableau de la *Retraite de Russie*, tous les boyards et tous les officiers russes voulaient avoir une toile de Charlet, principalement une scène de cette épouvantable déroute. Le baron de Lazareff vint même commander à Charlet, de la part du Czar, un portrait de Napoléon à la bataille de Waterloo. Aussitôt tous les représentants de la colonie russe demandent des portraits de Napoléon à l'artiste, qui, ne pouvant suffire à la tâche, dut sans doute se faire aider quelquefois par ses élèves. C'est à cette époque que l'empereur Nicolas fit faire à Charlet des offres séduisantes pour qu'il vînt

passer quelque temps en Russie. Charlet refusa, et ce fut Raffet, son élève préféré, qui partit avec le prince Demidoff, pour lequel il exécuta les dessins du *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée,* l'une de ses œuvres capitales.

Bien que Cham fût heureux de se trouver dans un atelier où il avait tant d'occasions de satisfaire sa prédilection pour les scènes militaires et les types de vieux soldats, il pensa — et son père fut de cet avis — qu'il avait besoin de suivre les leçons d'un maître moins exclusif, et, au bout de quelques mois, il quitta l'atelier de Charlet pour entrer dans celui de Paul Delaroche, l'un des plus fréquentés à cette époque.

Constatons que les leçons de Charlet, si irrégulières qu'elles fussent, ne restèrent pas stériles par le talent de Cham. En copiant les dessins du maître, en s'imprégnant de cette atmosphère de choses militaires, il acquit cette merveilleuse facilité à saisir sur le vif la physionomie de nos soldats, et il

s'appropria à ce point les allures militaires qu'il en garda quelque chose dans sa propre attitude. Personne n'ignore, en effet, que Cham, avec sa barbiche et ses longues moustaches retroussées, ressemblait, à s'y méprendre, à un officier habillé en civil. C'est au point qu'un de ses camarades de l'atelier de Paul Delaroche, qui était resté un de ses meilleurs amis, Adolphe Yvon, voulant peindre dans son tableau de la *Bataille de Solférino* le profil d'un voltigeur de la garde, n'a trouvé rien de mieux que de faire le portrait de son ami Cham. Nous croyons bien que Cham ignorait ce détail, mais nous pouvons affirmer que la ressemblance est frappante.

*
* · *

On sait que Paul Delaroche avait épousé la fille d'Horace Vernet, qui entretenait avec le comte de Noé des relations très-affec-



PORTRAIT DE CHAM

SOUS LE COSTUME D'UN VOLTIGEUR DE LA GARDE

Dans le tableau de la bataille de Solferino,
Par A. Yvon.

tueuses. C'est ce qui explique pourquoi le père de Cham choisit de préférence cet atelier pour son fils, bien qu'il ne le destinât évidemment pas à la grande peinture historique.

L'atelier du célèbre auteur des *Enfants d'Édouard* était établi au rez-de-chaussée de l'Institut, avec entrée principale par la rue Mazarine. C'était l'ancien atelier des élèves de Gros. Il se composait de deux vastes salles, une pour la bosse et l'autre pour le modèle. Plus de cent élèves fréquentaient l'atelier de Paul Delaroche à cette époque, c'est-à-dire vers la fin de 1838, et parmi eux, sans parler d'Adolphe Yvon, que nous avons déjà nommé, et dont tout le monde connaît les œuvres magistrales, il y avait Hébert, qui n'y fit qu'un court passage; Gérôme, qui était encore à l'atelier lorsqu'il exposa son remarquable *Combat de coqs;* Landelle, le peintre des élégances féminines; Albert Barré, qui, succédant à son père, devint graveur général de la Mon-

naie; Charles Jalabert, peintre de portraits; Cavelier, sculpteur, membre de l'Institut; Edmond Hédouin, qui a fait de la peinture, mais dont nous signalerons surtout les eaux-fortes et les ravissantes gravures destinées à l'illustration du *Voyage sentimental* de Sterne, des œuvres de Molière, de Jean-Jacques Rousseau, du roman de *Manon Lescaut,* etc.; Vibert, qui a fait de la grande peinture religieuse non sans succès; Hamon, Alophe, Gaston de Ségur, qui quitta les arts pour entrer dans les ordres, et mourut évêque, après avoir déployé une grande énergie dans les luttes religieuses; Onslow, le fils du musicien; Alfred Arago, le fils du membre de l'Institut, qui fut plus tard inspecteur général des Beaux-Arts et se faisait remarquer par son esprit et ses jeux de mots; Bécart, Auguste Marc, devenu directeur de l'*Illustration;* François Millet, qui avait la spécialité des paysans; Vidal, le pastelliste, etc., etc.

Cham avait dans l'atelier de Delaroche,

comme chez Charlet, une situation pour ainsi dire exceptionnelle. C'était un élève amateur, ne travaillant pas énormément. Il dessinait cependant d'après nature, mais peignait rarement. Par exemple, s'il y avait une caricature ou une charge à faire, il n'était jamais le dernier.

Ainsi, il prit une grande part à une vaste pochade satirique consacrée par les élèves de Paul Delaroche au massier qu'on nommait Poisson, et qui était le point de mire des plaisanteries de l'atelier.

On venait précisément de blanchir les murs de l'atelier. Aussitôt les élèves forment le projet de retracer sur trois larges frises l'épopée charivarique de Poisson, qui, outre ses fonctions de massier chargé de recueillir les cotisations des élèves, était attaché comme clarinette à la musique de la garde nationale, et occupait ses soirées à jouer de la contre-basse à l'Opéra. La charge esquissée par Cham et largement brossée par Adolphe Yvon formait une sorte de

trilogie charivarique divisée ainsi : *Avant, Pendant, Après*. Au premier tableau, on voyait le père Poisson jouant de la clarinette au coin d'une borne; dans le second, revêtu de son costume de garde national, il avait l'épée à la main et s'escrimait contre les tabourets de l'atelier; enfin, dans le troisième, le père Poisson était représenté aux prises avec un élève pour lui faire payer sa cotisation, et filant ensuite en Belgique avec la caisse. Paul Delaroche, revenant à son atelier, après quelques jours d'absence, trouva la plaisanterie si amusante qu'il se mit à rire et fut désarmé.

*
* *

Nous avons dit que l'atelier de Paul Delaroche était situé au rez-de-chaussée de la rue Mazarine. La journée se composait de cinq heures de travail, avec un quart d'heure d'arrêt, après chaque heure, pour

laisser reposer le modèle. Pendant ce quart d'heure, les élèves venaient prendre l'air dans la rue, et leur gaieté bruyante faisait le désespoir des paisibles bourgeois du quartier.

Naturellement, pour cette bande joyeuse, le moindre prétexte à divertissement était mis à profit, et l'on se souvient peut-être encore dans la rue Mazarine des charges auxquelles elle se livrait.

L'un des élèves eut un jour à se plaindre des procédés d'un cocher de fiacre; il se fait conduire devant l'atelier et descend pour se concerter avec ses camarades, qui sortent en foule et font semblant de l'accompagner comme s'il partait pour un long voyage. Ils entourent le fiacre, ouvrent les portières des deux côtés et font mine de lui serrer la main. Puis on ferme brusquement la voiture, et l'on crie à l'automédon :

— Cocher, à la barrière du Trône !

Celui-ci s'éloigne sans défiance, et l'on s'imagine la grimace qu'il dut faire en

reconnaissant, après une heure de course, que la voiture était vide. Inutile de dire que Cham était du complot.

Du reste, pour son propre compte, il se livrait fréquemment à des plaisanteries dont il n'avait pas perdu l'habitude, même lorsqu'il devint plus âgé.

Ainsi, arrivant un jour sur le pont des Arts, où il fallait acquitter un droit de passage, il se place devant le guichet du préposé et compte ostensiblement les passants, comme s'ils faisaient partie de sa société et qu'il eût l'intention de payer pour eux. Puis il sort cinq centimes de sa poche et les remet au préposé.

— Mais vous ne payez donc pas pour vos amis? s'écrie celui-ci furieux.

— Mes amis, répond Cham, je ne connais pas ces gens-là. Et il s'éloigne avec son allure flegmatique.

Les farces de l'atelier n'étaient pas toujours aussi innocentes. Un jour, un garde à cheval portant son portefeuille en ban-

doulière débouche dans la rue Mazarine, au moment où les élèves profitaient du quart d'heure de repos. L'un d'eux, très-agile, parie de monter sur le cheval de l'estafette. En effet, prenant son élan, il s'élance par derrière, et le voilà chevauchant avec le garde de Paris, qu'il enlace de ses bras pour ne pas être désarçonné. Celui-ci, voyant qu'il ne peut se débarrasser de cet importun compagnon, lui passe par-dessus la tête la courroie de son portefeuille, et, lui rendant ainsi toute fuite impossible, se dirige au grand trot vers la Préfecture de police, où il dépose l'audacieux rapin entre les mains des agents. Celui-ci fut mis au violon, et il fallut l'intervention de Paul Delaroche pour le rendre à la liberté.

Quelquefois les élèves avaient pour but de mystifier un créancier. Un marchand de couleurs auquel un camarade de Cham devait une assez forte somme, venait souvent le relancer dans l'atelier. L'ayant aperçu dans la rue Mazarine, Cham se hâte de faire

coucher son ami dans le tiroir d'un énorme meuble où l'on plaçait les plâtres pour la bosse. Le marchand arrive, et Cham, de son air le plus sérieux, lui montre l'élève en lui disant :

— Il a commis une faute, et il a été condamné à huit jours de tiroir. Il a encore six jours à rester là dedans.

Le débiteur naïf s'apitoya sur le sort du pauvre prisonnier, et se garda bien de lui rappeler sa dette.

*
* *

Une des charges de l'atelier Delaroche eut un retentissement considérable, et nous tenons à la raconter dans tous ses détails, parce que Cham y fut directement mêlé, et surtout parce que cette plaisanterie, présentée sous un jour inexact, a, fort à tort, servi de base à quelques critiques malveillantes à l'adresse du célèbre caricaturiste.

Au nombre des élèves qui entrèrent à l'a-

telier de Paul Delaroche pendant que Cham en faisait partie, se trouvait le fils d'un brasseur du Nord qui avait été présenté au maître par son père avec cette observation flatteuse qu'il n'était bon qu'à faire un peintre.

Le nouveau venu se posa tout de suite comme un excentrique, ne doutant de rien, montrant un aplomb excessif et avec des allures tapageuses, voulant défier et provoquer tout le monde. On comprend qu'il ne tarda pas à devenir le jouet de l'atelier. Un jour, il défia Cham aux jeux d'esprit, et Cham, voulant rire, feignit d'être offensé et lui dit avec son calme imperturbable :

— Savez-vous que vous vous adressez à un ancien capitaine de chasseurs? Vous me rendrez raison.

Le duel fut décidé, duel pour rire, cela va sans dire, et pour qu'il n'y eût pas le moindre doute, on choisit Charenton pour lieu de combat.

Mais le provocateur croyait à une affaire sérieuse.

Cependant, combattants, témoins et camarades arrivent à Charenton. On descend dans un de ces restaurants où l'on va d'habitude faire les repas de noces; et, comme il s'agissait d'une plaisanterie, on commande d'avance le déjeuner. Puis on sort, soi-disant pour chercher un endroit favorable au combat. On enfile plusieurs petites ruelles. Arrivés dans un passage isolé, les témoins s'arrêtent et déclarent qu'on sera là parfaitement pour s'aligner. Le nouveau venu, qui avait gardé l'espoir que l'affaire s'arrangerait, s'approche de Cham et lui dit un peu troublé :

— Mais enfin, est-ce que nous allons décidément nous battre?

— Certainement, dit Cham; mais vous me paraissez ému; je comprends, c'est parce que vous n'avez pas déjeuné. Allons nous mettre à table, nous nous battrons ensuite.

Ce qui fut dit fut fait. On serra les armes, et l'on rentra gaiement à l'auberge de campagne pour faire honneur au déjeuner.

Le fils du brasseur était si satisfait de ce dénoûment qu'il manifesta une gaieté extraordinaire, et, pour commencer, voulut prendre la jeune femme de l'aubergiste par la taille, l'appelant *madame Grégoire*. Le mari se fâcha, et, sans l'intervention des jeunes artistes, aurait administré une correction au jeune rapin. Enfin la querelle s'apaisa, et l'on festoya joyeusement. Puis on reprit la route de Paris.

En chemin, le nouveau, ne voulant pas perdre le bénéfice des émotions qu'il avait éprouvées, demanda aux camarades qui avaient fait partie de l'expédition de laisser croire aux autres élèves restés à Paris que le duel avait été sérieux, qu'il s'était réellement battu avec Cham, et même que lui, le nouveau, avait été blessé. Pour ajouter plus de vraisemblance à cette version, on lui mit le bras en écharpe; et c'est dans cet état qu'il fit sa rentrée à l'atelier.

Un jour, Paul Delaroche, qui avait pour ses élèves beaucoup de sollicitude, annonça

que le nouveau venu était malade. Plusieurs de ses camarades, et Cham en tête, se rendent, à la fin de la journée, à l'hôtel qu'il habitait. On leur dit qu'il avait été transporté à l'hospice Dubois. Comme il était trop tard pour être reçus le soir même à l'hospice, les amis du jeune artiste remirent leur visite au lendemain. Lorsqu'ils se présentèrent, on leur annonça qu'il venait de mourir.

L'affaire fit beaucoup de bruit; une instruction judiciaire fut ouverte, et il fut absolument démontré que ce jeune homme, qui, depuis son arrivée à Paris, menait une existence joyeuse, avait succombé à une inflammation d'entrailles causée par l'abus des boissons alcooliques et d'autres excès. Son père, qui, lui aussi, avait fait une enquête, fut le premier à reconnaître que son fils était mort des suites de son intempérance et de sa vie désordonnée.

On voit que le duel apocryphe de Charenton était complétement étranger à cette catastrophe, et que ce pauvre Cham, pas

plus que ses camarades, ne saurait être rendu responsable du malheur arrivé au fils du brasseur.

*
* *

Ce duel pour rire, dans lequel Cham joua le rôle principal, et qui eut à cette époque un grand retentissement dans le monde artistique, fut précédé de beaucoup d'autres charges d'atelier qui amusaient beaucoup les élèves de Paul Delaroche et déplaisaient fort aux paisibles habitants de la rue Mazarine, contre lesquels elles étaient trop souvent dirigées. En voici encore une qui donnera une idée de l'agrément qu'offrait le voisinage de cette bande de joyeux rapins, dont plusieurs sont devenus célèbres et dont tous ceux qui survivent ont maintenant la chevelure grisonnante.

Par une chaude après-midi d'été, Cham et ses camarades s'amusaient à jouer au

ballon dans la rue Mazarine et se servaient d'une vessie gonflée qu'on se renvoyait de l'un à l'autre. Or, en face de l'atelier, au premier étage, était installé un relieur qui, ce jour-là, prenait son repas assis devant la fenêtre. Le ballon vint malencontreusement tomber sur la table, dans une assiette contenant du fromage blanc. Le relieur, furieux, se lève, et, saisissant l'assiette, la lance avec son contenu sur les jeunes artistes, qui riaient à gorge déployée sous la fenêtre; puis, sa colère grandissant, il se sert comme projectiles de tout ce qui se trouve sous sa main, et bombarde ses adversaires. Cette scène de haut comique mit en gaieté toute la rue Mazarine, et les élèves de Delaroche, pour en perpétuer le souvenir, en retracèrent la scène principale sur la façade de l'atelier, vis-à-vis de la fenêtre même du malheureux relieur.

Pendant l'hiver, les distractions étaient d'un genre différent, et les élèves de l'atelier se livraient bataille à coups de boules de

neige. Un jour, ils eurent l'idée d'édifier avec des monceaux de neige le buste gigantesque du père Poisson, qui fut appuyé contre le mur de la façade. Comme le massier portait des lunettes, il vint à l'esprit de Cham de prendre deux cerceaux de barrique qui, ajustés devant les yeux de cette tête énorme, complétaient la ressemblance. A ce moment, un nègre de haute stature se présenta à l'atelier comme modèle. On l'engage immédiatement et on lui paye d'avance sa séance; puis, l'ayant affublé de toutes sortes d'oripeaux et d'un turban rouge, on lui met un sabre à la main et on le charge de monter la garde devant le buste du père Poisson, avec ordre d'écarter les curieux en leur disant : « Passez au large! »

Notons que si la bande joyeuse de l'atelier Delaroche avait mauvaise tête, elle avait bon cœur. En voici la preuve. On sait que souvent des pauvres gens, des mendiants, se présentent dans les ateliers

pour s'offrir comme modèles. Lorsqu'on ne pouvait accepter leurs services, les élèves de Paul Delaroche faisaient ce qu'ils appelaient *un cornet,* c'est-à-dire que l'on improvisait devant l'atelier, en pleine rue Mazarine, un concert auquel prenaient part les chanteurs et les instrumentistes assez nombreux de l'atelier. Ainsi, Isambert jouait de la clarinette, Landelle du triangle, un autre du cornet à piston, un quatrième du violon. La partie vocale était surtout représentée par un élève nommé Loqueux, qui avait une voix magnifique, et par un jeune artiste nommé Paris, très-amusant dans la chansonnette. Autour des exécutants se groupaient leurs camarades, qui formaient les chœurs. Au bout de quelques instants, il y avait foule dans la rue Mazarine pour assister à ce concert improvisé. Alors quelques élèves circulaient dans l'assistance, un cornet à la main, et recueillaient les offrandes pour le pauvre modèle.

La fermeture de l'atelier vint mettre un

terme aux tapageuses distractions des élèves de M. Delaroche. Cette résolution fut prise par le maître dans les circonstances suivantes : M. Gabriel Delessert, préfet de police et ami de Paul Delaroche, était venu passer la soirée chez lui, et l'on s'entretenait des plaisanteries qui avaient fait le plus de bruit : le duel de Charenton et la scène de l'élève — il se nommait Philastre et était le fils du décorateur — s'élançant sur la monture du garde municipal qui l'avait conduit au poste. M. Paul Delaroche, déjà très-mécontent de ces plaisanteries retentissantes, fatigué du reste du professorat et éprouvant peut-être les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter, déclara à M. Delessert qu'il allait fermer son atelier, et, en effet, dès le lendemain, il annonça cette résolution à ses élèves, qu'elle affligea profondément.

Le soir même, il fut convenu dans l'atelier qu'on ferait une démarche auprès du maître, et, pour la rendre plus imposante,

des lettres de convocation furent adressées aux élèves — et ils étaient nombreux — qui avaient passé par l'atelier de la rue Mazarine. Le lendemain, plus de six cents jeunes gens débouchaient dans la rue de la Tour-des-Dames, où habitait l'auteur de l'*Hémicycle des Beaux-Arts*. Un petit nombre seul put pénétrer dans la maison, encombrant les appartements et les escaliers. Les autres restèrent dans la rue, et la manifestation était si nombreuse que la foule refluait jusque dans la rue la Rochefoucauld. M. Delaroche se mit au balcon, et tous les élèves, anciens et nouveaux, défilèrent devant lui en l'acclamant.

A la suite de cette démarche respectueuse et sympathique, M. Delaroche consentit à revenir sur sa détermination, mais dans le fond il était résolu à se retirer, et, quelques mois plus tard, il annonça à ses élèves cette décision irrévocable. En même temps il leur dit que, connaissant leurs diverses tendances artistiques, il les engageait à conti-

nuer leurs études dans les ateliers de Gleyre, de Drolling ou de Picot. Suivant ce conseil du maître, les élèves de Paul Delaroche se répartirent entre ces trois ateliers, mais le courant qui suivit MM. Gerôme et Hamon chez Gleyre, l'auteur des *Illusions perdues*, fut de beaucoup le plus nombreux. Quelques élèves, comme Yvon et Cham, ne choisirent aucun autre professeur.

Ne quittons pas l'atelier de la rue Mazarine sans parler d'un tableau qui mérite une mention spéciale, nous voulons parler d'une toile de deux mètres environ, contenant cinquante à soixante portraits des élèves de Paul Delaroche, chacun ayant exécuté celui de son camarade. C'est ainsi qu'Adolphe Yvon avait retracé la physionomie de Cham, et, à son tour, son portrait avait été peint par son camarade Devedeux, artiste originaire de l'Auvergne, et mort il y a quelques années. Au centre se trouvait le portrait du massier, le père Poisson.

Plusieurs des anciens élèves de Paul De-

laroche nous avaient parlé de cette toile offrant un réel interêt, puisqu'elle représentait en pleine jeunesse des artistes dont plusieurs ont acquis une grande notoriété; mais on ignorait absolument ce qu'elle était devenue. Après quelques recherches, nous avons eu la chance de retrouver ce tableau, qui appartient actuellement à un ancien élève de Gleyre, M. Paul Baudouin, médaillé, il y a deux ans, pour la décoration des écoles de Paris, et qui vient d'être chargé de celle de la mairie de Saint-Maur. Malheureusement plusieurs portraits ont été effacés ou plutôt enlevés, et ce sont principalement ceux des artistes décédés. On suppose qu'ils ont été découpés dans la toile pour être remis à la famille.

Revenons au fils du comte de Noé.



UNE CARICATURE DE CHAM

REPRÉSENTANT SON PÈRE DÉRANGÉ DANS SA LECTURE
PAR LE CHAT DE LA MAISON.

*
* *

Cham, qui, à force de crayonner tout ce qui lui passait sous les yeux, avait acquis une grande facilité, redoubla d'ardeur, et, depuis le chat de la maison jusqu'au chien de sa sœur Madeleine, tout lui devint un motif de caricature. Nous avons eu sous les yeux une collection considérable, soigneusement conservée par la famille de Cham, et renfermant une multitude de dessins, esquisses, pochades, brouillons, ébauches exécutés par le fils du comte de Noé à cette époque, et l'on ne se figure pas la verve, l'originalité, l'humour endiablé qui se révélaient déjà sous la plume ou sous le crayon du futur caricaturiste.

Voici d'abord la pittoresque série des portraits du nègre Tombey, dont Cham ne se lasse pas d'esquisser la physionomie simiesque et la tournure naïvement comique.

Il nous le montre de face, de profil, de trois quarts, en habit à queue de morue, en jaquette avec la serviette à la main, ou avec un long paletot de fourrure, prêt à ouvrir la portière de la voiture. La vieille cuisinière Julie n'est pas oubliée. Cham a même rehaussé le dessin à la plume par quelques couches d'aquarelle. Les bras sont maigres comme des fuseaux, mais la taille est énorme. Au-dessous de ce portrait en pied, la main de la mère de Cham a écrit : *Julie by Amédée.*

Du reste, notre acharné humoriste ne s'épargne pas lui-même. Le voilà assis à table, le menton enveloppé d'un foulard et souffrant d'une rage de dents qui lui fait sortir les yeux de la tête et hérisse ses cheveux. Les jambes immenses ne peuvent se caser sous la table. C'est encore lui, assis sur une chaise et atteint d'une crise de nerfs que révèlent la contraction de tous ses membres et une chevelure frémissante. Au-dessus, pour que nul ne s'y trompe, il a écrit :



CHAM ET SA NIÈCE.

I'm sure Amédée is nervous. Dans une autre esquisse, Cham se montre à nous sous l'aspect d'un corps d'une maigreur invraisemblable repliant ses immenses jambes. Il cause avec une petite fille, qui doit être une de ses nièces, à laquelle il portait une grande affection.

Les amis de la famille n'étaient pas plus à l'abri des caricatures de Cham que ses propres parents, et l'un des plus assidus, M. du Tremblay, en raison de sa petite taille, lui servait particulièrement de point de mire. C'est ainsi qu'il nous le représente descendant de sa chaise *au péril de ses jours*.

Non content de crayonner fiévreusement dans sa chambre, située à l'étage supérieur de l'hôtel où habitait sa famille, Cham, qui avait conservé des relations d'amitié avec plusieurs de ses camarades, principalement avec Adolphe Yvon, venait travailler dans son atelier et y faisait des études de dessin, d'aquarelle et même un peu de peinture.

Néanmoins, on peut dire qu'il ne s'est jamais occupé de peinture sérieusement, et qu'il n'a jamais abordé les difficultés de la couleur. Tout en travaillant, il se livrait à des réflexions piquantes, sans se départir de cette allure calme et froide qui s'alliait chez lui à beaucoup de distinction.

Cham conserva toute sa vie une grande affection pour Adolphe Yvon, chez lequel il trouvait un goût égal au sien pour les sujets militaires; et, dans certains cas, il venait lui demander des conseils.

Un jour, c'était à l'époque de la guerre de Chine, Cham vint trouver l'auteur de la *Prise de la tour Malakoff*, en lui disant qu'il avait l'intention de représenter l'entrée des Français à Pékin. Yvon s'empressa de lui donner quelques idées, et aussitôt Cham, prenant un crayon, dessine, avec la rapidité sténographique qui le caractérisait, un régiment pénétrant, tambours en tête, dans la capitale du Céleste Empire. Il présente l'esquisse à son camarade, qui le com-

plimente, tout en lui faisant remarquer qu'il a oublié le tambour-major.

— C'est vrai, répond Cham, et le voilà qui se met en train de réparer son oubli. Malheureusement, il ne restait plus de place sur le papier; les tambours battant la charge arrivaient presque jusqu'à la marge de la feuille.

Que fait notre caricaturiste? Il esquisse un tambour-major d'une taille colossale, mais plié en deux, et il écrit au-dessous du dessin :

« Ce tambour-major ayant passé, pour
« aller en Chine, six semaines dans l'entre-
« pont d'un navire, a pris un faux pli et n'a
« jamais pu se redresser. »

Voilà l'esprit de Cham pris sur le vif.

N'oublions pas d'ajouter qu'outre le portrait de Cham placé par son camarade Yvon dans sa magnifique toile de la bataille de Solférino, il a fait du célèbre caricaturiste un autre portrait d'une touche large et saisissante qu'on conserve précieusement au

château de l'Isle de Noé. C'est ce portrait, le meilleur qui existe du célèbre caricaturiste, que le burin d'un artiste de talent, M. Le Rat, a reproduit pour figurer en tête de notre volume.

*
* *

Mais l'activité de Cham pour le travail, après sa sortie de l'atelier de Paul Delaroche, ne l'empêchait pas de rechercher les distractions de son âge. Il allait assez souvent, à l'exemple de Gavarni, au bal de l'Opéra, avec son camarade d'atelier Vibert, et là, il se faisait remarquer par ses reparties d'une verve étourdissante.

Souvent aussi Cham réunissait ses amis et leur offrait des rafraîchissements qu'il ne manquait jamais de leur déclarer détestables. Il y avait là le marquis d'Hervey de Saint-Denys, dont la sœur a épousé, ainsi que nous l'avons dit, le frère aîné de



Mr. du Trembley descendant de sa chaise au péril de ses jours.

Cham; le marquis Frank de Noé, Adolphe Yvon, Vibert, Eugène Lami, qui lui donna plus tard d'excellentes leçons d'aquarelle; Adolphe Huart, qui devint rédacteur en chef du *Charivari;* le comte de Blou, le comte Grimaldi, officier sarde, aquarelliste distingué, qui avait une prédilection pour les scènes militaires; le comte de Rivadavia, attaché à l'ambassade d'Espagne (depuis marquis de Camarasa). N'oublions pas, en tête de ses meilleurs amis, le marquis de Villeneuve-Trans, joyeux et aimable compagnon, d'un esprit charmant, que Cham affectionnait particulièrement. Le marquis de Trans était attaché d'ambassade au moment où s'ouvrit la campagne de Crimée. Le jeune diplomate donna sa démission et partit comme simple soldat. Il se distingua à plusieurs reprises sous les murs de Sébastopol, et venait d'être nommé maréchal des logis, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus. Gustave Nadaud, le chansonnier populaire, faisait aussi partie du groupe

des habitués du petit entre-sol habité par Cham, et où, entre autres meubles, se trouvait un mauvais piano qui, ne pouvant rendre aucun service comme instrument de musique, avait été transformé en secrétaire où l'on serrait l'argent. Un des artistes de la bande joyeuse ayant voulu un soir ouvrir le piano pour y exécuter quelques brillantes variations, toute la fortune de Cham — quelques pièces de cent sous — roula sur le parquet.

Un des grands amusements de Cham était d'offrir à ses amis une séance de lanterne magique. Il dessinait lui-même les sujets coloriés, dont il donnait l'explication avec la verve qui lui était particulière. Comme on le pense bien, ces scènes abracadabrantes imaginées par Cham n'auraient jamais pu obtenir l'approbation de la censure. Aussi l'on s'abstenait de lui soumettre le *scenario*.

C'est ainsi que Cham aimait à passer ses soirées avec un groupe de bons camarades artistes ou amis des arts qu'il charmait par

son esprit spirituel et affectueux, sa verve intarissable et prime-sautière. Le comte de Noé, très-recherché dans les salons, voulait toujours conduire son fils Amédée aux fêtes du Luxembourg; mais Cham faisait la sourde oreille et préférait la société de ses amis. Il ne devait point, par la suite, montrer plus de goût pour les grandes réunions mondaines.

CHAPITRE III

LES DÉBUTS DE CHAM.

Le quart d'heure de Rabelais. — Les principaux caricaturistes en 1840. — Charles Philipon, rénovateur de la littérature satirique. — La maison Aubert et C[ie]. — Un ami des arts au ministère des finances. — Le fils du comte de Noé est présenté à Philipon. — Le tempérament artistique de Cham. — Un questionneur à outrance. — M. Bethmont au collége de Juilly. — Le premier album de Cham. — Cham complimenté par Topffer. — La vérité sur l'origine du pseudonyme de Cham. — La collection des *jabots*. — Deux dessins de Cham dans la *Mode*. — Le musée Philipon. — Le goût de Cham pour les contes de fées. — La parodie des *Mystères de Paris*. — Les miroirs comiques. — Cham et son ami le comte de Sarcus. — Entrée de Cham au *Charivari*. — Une collaboration de trente-six ans. — *L'Ile des Marmitons*. — Le véritable début de Cham. — *Mœurs algériennes*. — Un coup d'œil sur l'historique du *Charivari*. — L'activité artistique de Cham. — La parodie du *Juif errant*. — Cham et le troupier français. — Inquiétudes de la famille de Cham au sujet de sa santé.

Le moment était venu où Cham, après avoir hautement déclaré qu'il voulait être artiste, et artiste caricaturiste, devait justifier cette prétention et affronter le jugement du public.

L'entreprise ne laissait pas que d'être ardue, car à l'heure où le fils du comte de Noé allait prendre place dans le bataillon des dessinateurs satiriques, la caricature politique, sociale, ou simplement fantaisiste, comptait des interprètes d'un talent incontesté, et dont les œuvres s'imposaient à l'attention des hommes intelligents, sinon de la foule. Daumier, Gavarni, Henri Monnier, Granville, Traviès et bien d'autres, enrôlés sous la bannière de Philipon, multipliaient leurs dessins frondeurs et satiriques, leurs charges élégantes ou moqueuses, leurs lithographies mordantes ou ironiques..

Nous venons de nommer Philipon. Le fondateur du *Charivari*, le créateur du *Musée Philipon* et de tant d'autres publications satiriques a joué un rôle trop important dans la vie de Cham pour que nous ne nous arrêtions pas un instant sur cette physionomie originale et mouvementée.

Fils d'un marchand de papiers peints de Lyon, Charles Philipon travailla quelque

temps dans l'atelier de Gros, revint près de sa famille, où il s'occupa du dessin de fabrique, et, à vingt-trois ans, quitta définitivement sa ville natale pour tenter la fortune à Paris.

Comprenant l'avenir réservé à l'art nouveau importé en France par MM. de Lasteyrie et Eugelman, et qu'on appelle la lithographie, Philipon prit hardiment l'initiative d'une véritable rénovation de la presse satirique illustrée, et fonda la *Caricature*, qui succomba bientôt sous une avalanche de procès.

Mais avant même la disparition de cette feuille satirique hebdomadaire, et alors même qu'il expiait à Sainte-Pélagie les audaces de ses collaborateurs et les siennes, il jetait les bases d'un nouveau journal illustré quotidien qui s'appela le *Charivari*, par allusion au charivari fameux que Viennet venait de subir à Estagel. Le premier numéro parut le 1er décembre 1832. C'est dans cette feuille, aujourd'hui demi-centenaire, que Cham débuta comme journaliste

caricaturiste, le 20 *décembre* 1843, pour n'interrompre sa collaboration que trente-six ans plus tard, lorsque la maladie, qui devait l'emporter en quinze jours, vint lui arracher la plume de la main.

Mais Charles Philipon ne se bornait pas à créer des journaux satiriques, il avait installé, sous la direction de son beau-frère et de sa sœur, l'intelligente madame Aubert, d'abord galerie Véro-Dodat, et plus tard place de la Bourse, une véritable usine de caricatures d'où sortaient, chaque matin, des milliers de lithographies, d'albums comiques, d'almanachs, de croquis fantaisistes ou mordants signés des caricaturistes déjà célèbres ou de ceux dans lesquels il devinait, comme chez Cham, de véritables aptitudes pour la littérature comique. C'est là que le fils du comte de Noé put voir apparaître aux vitrines, le 3 août 1839, son premier album intitulé *M. Lajaunisse,* « album caricatural sans but et sans raison, bêtises amusantes ».

Mais remontons un peu en arrière, pour retracer de quelle façon cette œuvre de début vit le jour et comment le futur rédacteur du *Charivari* entra en relation avec le grand metteur en scène des fantaisies et des malices du crayon.

*
* *

Nous avons raconté, en parlant du passage de Cham au ministère des finances, les sévères admonestations qu'il recevait de son chef le baron de Bouber, fort peu sensible aux dispositions précoces du jeune de Noé pour la charge et la caricature. Mais tous les fonctionnaires de ce département ministériel n'avaient pas un esprit aussi rigoriste, et l'un des sous-chefs de division de cette époque, M. de Montcloux, qui devint plus tard sous-payeur de la dette publique et percepteur à Neuilly, était un ami éclairé des arts et un amateur passionné de gra-

vures et de lithographies. A ce titre, il comptait parmi les bons clients de la maison Aubert-Philipon et entretenait d'amicales relations avec le fondateur du *Charivari*.

M. de Montcloux entrant un jour dans le cabinet où travaillait Cham, et ayant jeté les yeux sur un portrait-charge que ce dernier venait d'esquisser, fut frappé de l'esprit satirique de cette ébauche.

« Jeune homme, lui dit-il affectueusement, il y a en vous l'étoffe d'un caricaturiste; venez me prendre à mon cabinet, à la fermeture des bureaux. Je vous emmènerai dîner chez moi, et je vous présenterai à mon ami Philipon. »

On pense bien que Cham ne manqua pas de se rendre à l'heure dite au cabinet de M. de Montcloux. La présentation à Philipon eut lieu, et le directeur du *Charivari*, auquel il soumit quelques croquis, lui fit le meilleur accueil et l'engagea à travailler sérieusement.

Le fils du comte de Noé suivit ce conseil,

et nous l'avons vu aller successivement prendre des leçons de Charlet et de Paul Delaroche. Bien que dans ces deux ateliers il ne se soit pas fait remarquer par une application aussi soutenue que ceux de ses camarades qui se destinaient à la peinture, ce serait une grave erreur que de croire que ce contact avec des maîtres et des élèves dont plusieurs devaient le devenir plus tard ait été sans influence sur le talent du futur caricaturiste. Cham possédait un tempérament artistique exceptionnel. Il lui suffisait d'un coup d'œil pour saisir tous les aspects d'un sujet, et dans les ateliers, alors que ses camarades le croyaient distrait ou inoccupé, son regard, d'une fixité pénétrante incroyable, s'emparait d'un type qui restait à jamais gravé dans sa mémoire.

C'est ainsi que Cham travaillait toujours non-seulement dans son cabinet, mais à table, au salon, à la promenade. Ce qu'il ne savait pas, il se le faisait apprendre par ses amis, par ses interlocuteurs, en les ques-

tionnant. Nous nous souvenons qu'un jour, Charles Lecocq, le compositeur populaire de la *Fille de madame Angot,* invité à dîner chez le comte de Noé, arrive quelques instants avant l'heure et est introduit dans le petit salon qui se trouvait près de la salle à manger dans l'appartement de la rue Nollet. Aussitôt Cham lui parle de ses opérettes, lui pose question sur question. Charles Lecocq lui dit en plaisantant : « Mais je suis donc devant le juge d'instruction? — Excusez-moi, cher ami, répond Cham; mais, ajoute-t-il plus bas, comme s'il laissait échapper un aveu, questionner, interroger, c'est là ma grande force! »

Tout en dessinant et en caricaturant avec une véritable passion, Cham n'avait pas osé aller revoir l'homme qui tenait dans ses mains la littérature charivarique, mais, après la fermeture de l'atelier Delaroche, le comte de Noé fut le premier à lui conseiller cette démarche, et voulut même l'accompagner chez Philipon.

Il faut dire qu'une circonstance avait mis le comte de Noé en bons rapports avec le directeur du *Charivari :* les deux frères aînés de Cham, Frank et William de Noé, avaient fait leurs études au célèbre collége de Juilly, fondé par les Oratoriens, et qui jadis portait le titre d'Académie royale. A Juilly, les fils du comte de Noé avaient eu pour camarade Eugène Bethmont, le futur ministre, qui, après avoir débuté avec éclat au barreau, avait épousé mademoiselle Philipon, la sœur du directeur du *Charivari*.

*
* *

Restait à savoir quels spécimens des aptitudes de Cham on soumettrait à M. Philipon. Certes les croquis, les ébauches, les esquisses, abondaient dans les cartons du fils du comte de Noé; mais tout cela manquait de suite, d'unité.

Un seul travail de Cham composé d'un

certain nombre de dessins formait une série assez piquante. C'était une sorte d'album intitulé : *M Lajaunisse*. Voici comment notre jeune caricaturiste avait été amené à crayonner cette série de charges abracadabrantes.

On sait que Topffer, le célèbre auteur des *Voyages en zigzag*, avait composé pour distraire ses élèves en les instruisant de petits albums satiriques simplement esquissés au trait et accompagnés d'un texte d'une fantaisie originale. Un des cousins de Cham, M. le duc de Feltre, lui avait offert plusieurs de ces albums qui venaient d'être édités par la maison Aubert, et entre autres *M. Vieux-Bois* et *M. Jabot*. On comprend avec quel enthousiasme le fils du comte de Noé s'éprit de ces compositions, empreintes d'une verve humoristique, et qui correspondaient si bien à la tournure de son propre esprit.

A cette époque, Cham, qui n'a jamais eu, du reste, le visage coloré, était d'une pâleur

si prononcée que ses frères, qu'il agaçait parfois par ses plaisanteries, l'appelaient en riant : M. La Jaunisse. Loin de se fâcher du sobriquet, Cham monte un jour dans son cabinet, et saisissant son crayon, il se met à esquisser à la manière de Topffer, c'est-à-dire au trait, les mirobolantes aventures de *M. La Jaunisse*. Pour donner plus d'originalité à cette fantaisie, dans toutes les planches, sur la figure, les mains et même sur les jambes de son héros, lorsqu'on le voit en déshabillé, il passe une légère couche de couleur jaune.

Ce sont les esquisses de cet album qu'il emporta pour les soumettre à M. Philipon, et le directeur du *Charivari* n'hésita pas à l'accepter pour le joindre à ceux qu'il éditait chaque jour. Avant que Cham eût quitté le cabinet du directeur du *Charivari,* celui-ci avait trouvé moyen de glisser dans sa main, à l'insu de son père, cinq louis en lui disant : « Apportez-moi d'autres albums, ils seront aussi bien reçus. »

On pense que le fils du comte de Noé rentra joyeux à l'hôtel de la rue de l'Université; mais son père était encore peut-être plus heureux que lui, car sa tendresse paternelle venait d'avoir comme le pressentiment de l'avenir réservé à son cher fils Amédée.

Nous avons dit que le premier album de Cham, genre Topffer, parut chez Aubert, galerie Véro-Dodat, le 3 août 1839. Deux mois plus tard, un autre album analogue, la légende de *M. Lamélasse*, « épicier et capitaine de la garde nationale à cheval », est édité par la maison Philipon-Aubert. Comme le premier, il brille bien plus par l'originalité et la fantaisie comique de la légende que par le dessin, qui, tout en étant fort spirituel, a la sécheresse des albums Topffer.

Du reste, le célèbre écrivain génevois, auquel les deux premières des œuvres de Cham avaient été communiquées, adressa au jeune caricaturiste une lettre des plus flatteuses sur son début, lui présageant une

brillante carrière et le complimentant sur sa verve originale et d'une allure si franchement comique. Nous regrettons de ne pas posséder le texte de cette lettre d'un juge émérite en fait de choses de l'esprit. Nous savons qu'elle fut donnée par Cham à son cousin le duc de Feltre, qui la plaça dans sa collection d'autographes.

Ce que nous pouvons ajouter, c'est que lorsque, quelques années plus tard, la grave maladie de foie à laquelle il devait succomber eut paralysé les forces de Topffer au point de lui rendre tout travail impossible, il demanda à Cham de mettre la dernière main à l'album depuis longtemps commencé et qui obtint tant de succès sous le titre de *M. Cryptogame*. La modestie de Cham lui a fait éviter soigneusement de parler de cette collaboration; mais elle est certaine et authentique. Notons qu'avec la facilité qu'il possédait déjà à cette époque, Cham s'était identifié à ce point avec la manière de Topffer que dans les bibliothèques publiques et

les catalogues on attribue souvent les albums de Topffer à Cham, et *vice versa*.

Jusqu'ici, en parlant du fils du comte de Noé, nous l'avons constamment désigné, pour la facilité de la rédaction, sous le nom de Cham. La vérité, c'est que le futur rédacteur du *Charivari* n'adopta ce spirituel pseudonyme qu'au commencement de l'année 1840, lorsqu'il fit paraître chez Philipon son troisième album intitulé : *Histoire de M. Jobard*, la première œuvre qu'il ait signée

Philipon, d'accord avec le caricaturiste, avait édité ses deux premiers albums sans nom d'auteur. Mais le bon accueil fait par le public aux piquantes aventures de *M. Lajaunisse* et de *M. Lamélasse* donnait à Philipon la certitude qu'il venait d'acquérir une excellente recrue pour son bataillon charivarique, et lorsque le fils du pair de France lui remit l'*Histoire de M. Jobard*, il lui dit : — De quel nom dois-je la signer? — Je suis le fils de Noé, répondit spontanément le jeune dessinateur; mettez *Cham*.

Voilà l'origine de ce fameux pseudonyme. Il n'y en a pas d'autre, et il faut ranger dans le domaine de la fantaisie cette version trop souvent répétée que le comte de Noé, ayant eu trois fils, comme le patriarche de la Bible, avait pris l'habitude de les désigner sous les noms de Sem, Cham et Japhet. Par malheur pour cette ingénieuse découverte, le comte de Noé n'a pas eu seulement trois fils, il en a eu six et trois filles, et Amédée de Noé n'était pas le second fils, mais le cinquième.

Un excellent ami de Cham, dessinateur spirituel et élégant, Bertall, avait fait cette remarque que le mot de CHAm, outre son allusion au nom de famille du caricaturiste, avait l'avantage de rappeler ses prénoms : Charles-Henri-Amédée. C'est là certainement une simple coïncidence, à laquelle Cham n'a pas dû songer en choisissant son pseudonyme.

A propos de ce nom, et pour que nul ne s'y trompe, dans le titre illustré de *Deux*

vieilles filles à marier, album publié en 1840, Cham, à côté de sa signature, a formé avec le parafe un petit bonhomme sortant de l'arche de Noé. C'était une signature parlante.

Ajoutons que pas un seul des milliers de dessins dus au crayon ou à la plume de Cham ne porte la signature : *de Noé* sans le mot Cham. Quelques lithographies seulement et quelques albums portent *Cham de N...* Nous citerons, par exemple, le titre imprimé du *Musée Philipon,* où la signature de Cham est ainsi libellée, et un album fort amusant ayant ce titre : « *Calembours en actions,* bêtises et jeux de mots tirés par les cheveux, par *Cham de N...* » Plusieurs planches sont signées de la même façon.

*
* *

On vient de voir que l'année 1839 marque une date importante dans la vie de Cham.

C'est l'année de son début comme caricaturiste, c'est l'année où l'éditeur en vogue des célébrités du crayon admet les croquis du fils du comte de Noé à figurer dans ses vitrines et dans son catalogue.

Dans l'année 1840, Cham poursuit son œuvre de début et cherche sa voie, s'efforçant de se créer un genre personnel et de marquer ses créations d'une empreinte originale. Néanmoins, pendant quelque temps encore, il continue la manière de Topffer et donne à Philipon des albums tels que : *Histoire de deux vieilles filles à marier,* — *Histoire de M. Jobard,* — *Histoire de M. Vertpré,* qui prennent place dans la collection inaugurée par Topffer et connue, pour cette raison, dans la maison Aubert, sous la désignation de *Collection des jabots. M. Jabot,* on le sait, est l'une des meilleures fantaisies de l'humoriste Génevois.

Il faut croire que ces premiers essais du jeune dessinateur de vingt-deux ans ne passèrent point inaperçus, car, dès le mois de

mars 1840, le journal *la Mode*, dirigé par le vicomte Walsh, publie une planche de Cham sous ce titre : *Un créancier trop pressé*. Deux mois plus tard, une seconde planche satirique intitulée : *le Microscope à gaz*, figure dans le même recueil, fondé onze ans auparavant par M. Émile de Girardin, sous le patronage de la duchesse de Berry, et auquel Gavarni, lui aussi, avait collaboré à ses débuts.

Mais ce qui caractérise surtout les dessins du comte de Noé, à une certaine période de cette année 1840, c'est l'effort qu'il fait pour s'identifier avec la manière large et puissante de Daumier. Cette tentative généralement ignorée des personnes qui n'ont pas eu sous les yeux l'œuvre entière de Cham, n'avait pas échappé aux artistes qui l'avaient connu chez Charlet et Paul Delaroche, et elle nous avait été signalée comme un essai digne d'être noté. Nous en avons reconnu l'exactitude en examinant certaines planches d'un album de Cham publié en 1840, sous

ce titre : *Nos gentils petits enfants*. Mais c'est surtout dans le *Miroir caricatural* de la même époque que l'effort d'assimilation est visible. Il y a là des types qui, sans avoir le relief saisissant du crayon de Daumier, se distinguent cependant par l'allure large et le coloris vigoureux du créateur de *Robert Macaire*, des *Gens de justice*, des *Bas bleus*.

Empressons-nous d'ajouter que ces efforts, très-admissibles de la part d'un artiste à ses débuts, ont été tout à fait passagers. Cham a eu de bonne heure l'ambition d'être lui-même, de boire dans son verre, et il n'a pas tardé à imprimer à tout ce qui sortait de son crayon ou de sa plume une marque personnelle et originale.

* * *

Cette qualité caractéristique du vrai talent apparaît et s'affirme d'une façon indé-

niable dans un recueil qui eut un grand succès, il y a quarante ans, et qui, dans tous les cas, ne saurait passer inaperçu dans une étude sur Cham, car il forme avec l'*Assemblée nationale comique* et sa longue collaboration au *Charivari* les trois grandes œuvres typiques de Cham, nous voulons parler du *Musée Philipon*.

On sait de quelle activité prodigieuse était doué le fondateur du *Charivari*. Il fallait, chaque matin, à sa nature ardente, à son intelligence toujours en éveil, une initiative à prendre, une création nouvelle à inaugurer, et c'est ainsi qu'en 1841, ayant groupé ses dessinateurs habituels et quelques autres, il lance le premier numéro d'une publication satirique hebdomadaire qui portait d'abord le titre de : *Musée du Magasin comique de Philipon*, mais qui ne tarda pas à s'appeler, par abréviation : *Musée Philipon*.

Nous avons dit que les dessinateurs du *Musée Philipon* étaient la plupart de ceux

dont la maison Aubert éditait les œuvres, et en tête Gavarni, qui y publia des croquis divers, des scènes de bal masqué et des revues de salon; Daumier, qui illustra *Un voyage d'agrément à Paris;* Granville, qui y fit paraître sa remarquable série des *Métamorphoses du jour*. Citons encore, au nombre des artistes qui collaboraient au *Musée Philipon*, Charles Jacque, Eustache, Ch. Vernier, l'un des plus féconds dessinateurs du *Charivari;* Lorentz, Forest, Trimolet, Provost-Dumarchais, Charles Fontallard, Dollet, etc.

Quant aux rédacteurs du texte, c'étaient Louis Huart, un excellent ami de Cham et son futur rédacteur en chef au *Charivari;* Ch. Philipon, Bourget, Borel, Marco-Saint-Hilaire.

Le *Musée Philipon* s'ouvre par une revue du Salon, dessinée par Gavarni, — à tout seigneur tout honneur; — mais les pages qui suivent sont remplies par l'« *Histoire de feu Barbe-Bleue*, mise en images pour les

grands et les petits enfants, par MM. Cham et Forest ». C'est une fantaisie de haut comique, et dans laquelle l'humour de Cham s'est donné libre carrière. Certes, on a bien souvent illustré et parodié le fameux conte de Perrault, mais on peut dire que le jeune caricaturiste avait trouvé une note extrêmement amusante. Ajoutons que Cham a toujours eu un goût marqué pour les contes de fées. Ces récits imaginaires faisaient, avec les ouvrages historiques, l'objet de ses lectures préférées.

Du reste, les contes de fées ont souvent inspiré le crayon charivarique de Cham, et sans sortir même du *Musée Philipon*, nous y trouvons les parodies de la *Belle au bois dormant*, du *Petit Poucet*, de *Cendrillon*, du *Petit Chaperon rouge*, du *Chat botté*, enlevées avec la même verve que celle de *Barbe Bleue*. Nous avons retrouvé ces mêmes dessins dans une collection de contes de fées publiée vers cette époque en Angleterre; ce qui prouve que le talent

de Cham commençait à se populariser chez nos voisins d'outre-Manche. Nous aurons occasion plus d'une fois de constater combien les Anglais faisaient cas des caricatures de Cham et de son originalité comique. C'est au point que plus tard un grand financier de Londres, voulant créer une concurrence au *Punch*, offrit à Cham, pour s'assurer sa collaboration, 40,000 francs par an, avec un traité de trois ans. Cham refusa de s'expatrier. Revenons au *Musée Philipon*.

A cette époque, M. Frédéric Labrousse fit représenter au Cirque, avec son ami Ferd. Laloue, un drame dont *Murat* était le héros. Cette pièce militaire et équestre fournit à Cham le sujet d'une série de charges très-piquantes, et c'est ainsi qu'il débuta dans ces parodies théâtrales qui lui ont inspiré tant de joyeuses fantaisies.

Mais la série de vignettes la plus curieuse et la plus remarquée, donnée par Cham au *Musée Philipon*, fut sa fantaisie

sur les *Mystères de Paris*. On sait le succès colossal qu'obtint ce roman d'Eugène Sue, qui parut, à la fin de 1842, au rez-de-chaussée du *Journal des Débats*. Dans les salons comme à la campagne, on suivait avec une émotion fébrile les péripéties du drame qui mettait en scène la *Chouette*, le *Chourineur*, le *Maître d'école*, la *Goualeuse*, *Tortillard* et les autres habitués du *Lapin blanc*.

Cham consacra deux livraisons entières à parodier ce sombre roman, dont tous les personnages étaient dessinés en noir, tandis que le texte était imprimé en rouge. Cette opposition de couleurs, jointe à l'originalité burlesque des scènes, produisait l'effet le plus comique qu'on puisse imaginer. Philipon en fut si frappé qu'il ne manqua pas de demander plus tard à Cham de donner un pendant à ses *Mystères de Paris*, en illustrant sous la même forme charivarique le *Juif errant*, dont la publication dans le *Constitutionnel* fit aussi un énorme tapage.

La collaboration de Cham au *Musée Philipon*, si importante qu'elle fût, était loin de suffire à l'activité du jeune caricaturiste, et il continua à livrer à la maison Aubert des recueils de charges non moins bien accueillis que les premiers. Nous citerons : l'*Album saugrenu, l'Année prochaine, les Aventures de Télémaque fils d'Ulysse* (*par Fénelon et Cham*), fantaisie d'un comique irrésistible; l'*Histoire du prince Colibri et de la fée Caperdulaboula*, non moins drôlatique. C'est aussi à cette époque que se rapporte la publication des *Miroirs comiques*, série de plaquettes comprenant : *le Miroir du bureaucrate, le Miroir du calicot, le Miroir de l'étudiant de première année, le Miroir de l'étudiant en vacances, le Miroir du lovelace, le Miroir du dandy*. La plupart de ces albums de poche sont dus à Cham, plusieurs furent dessinés par M. Alophe, et quelques-uns portent la signature de *Quillenbois*. C'était le pseudonyme adopté par un dessinateur

appartenant, comme Cham, à une famille aristocratique, le comte de Sarcus. M. de Sarcus marchait avec des béquilles. De là l'origine de son pseudonyme de *Quillenbois*.

Le comte de Sarcus est un des caricaturistes — et ils sont nombreux — auxquels Cham donnait avec la plus cordiale obligeance des conseils et des encouragements [1]. C'était, en effet, un des côtés charmants de cette nature exquise d'être bon pour tous ses camarades, et d'admirer les œuvres de ses confrères sans aucune arrière-pensée d'envie et de jalousie. Les débutants surtout trouvaient dans Cham un ami toujours prêt à les initier aux secrets du métier. Ce qu'il savait, il était heureux de l'apprendre aux autres, et plus tard, lorsque le succès vint couronner ses efforts, on ne faisait jamais en vain appel à sa générosité.

[1] Ces relations d'amitié se prolongèrent entre Cham et le comte de Sarcus, et se continuèrent, après la mort de ce dernier, avec son fils, M. le vicomte René de Sarcus, qui nous entretenait récemment des excellents souvenirs qu'il avait conservés de ses visites au spirituel caricaturiste.

Nous voici arrivés à l'événement le plus important de la carrière du fils du comte de Noé, à son entrée au *Charivari*, dont il devait être, pendant trente-six ans, le spirituel et toujours jeune caricaturiste. Une collaboration régulière, sans intermittence, se prolongeant pendant un pareil espace de temps, est un fait rare dans l'histoire du journalisme. Nous n'étonnerons personne, ou du moins aucun des amis de Cham, en disant que, malgré les secousses et les révolutions politiques qui ont agité notre pays de 1843 à 1879, aucun nuage, aucun conflit, n'est venu troubler les cordiales relations existant entre le célèbre caricaturiste et ses collaborateurs. Tout le monde aimait Cham pour son esprit et surtout pour sa bonté de cœur et sa nature si sympathique.

C'est le 20 novembre 1843 que la signature de *Cham* apparaît pour la première fois au bas d'une planche du *Charivari*. Mais ce n'est pas là son véritable début, car il ne s'agissait que de la reproduction

d'un certain nombre de bois parus, quelque temps auparavant, dans le *Musée des familles* pour l'illustration d'un conte d'enfants dû à la plume de madame É. de Girardin, et publié sous ce titre : *l'Ile des Marmitons*. Le *Musée des familles,* qui avait alors pour rédacteur en chef M. Henry Berthoud, et qui comptait au nombre de ses dessinateurs Gavarni et Henry Monnier, avait demandé à Cham d'illustrer le conte de sa spirituelle collaboratrice, et ces vignettes, d'une grande finesse et d'une allure originale, parurent dignes de figurer dans le *Charivari* à côté des remarquables planches de Gavarni et de Daumier.

Le véritable début de Cham dans le journal fondé par Philipon eut lieu un mois plus tard, le 20 décembre 1843. Ce jour-là, le journal satirique publie le premier dessin d'une série de caricatures de Cham, intitulée : *Mœurs algériennes — Chinoiseries turques*.

Pour comprendre l'intérêt du sujet choisi

pour ses débuts par le nouveau collaborateur du *Charivari*, il faut se souvenir qu'à cette époque, tous les regards étaient tournés du côté de notre colonie algérienne. Abd-el-Kader, qui avait poussé ses incursions jusqu'aux portes d'Alger, avait rencontré une énergique résistance, et, le 16 mai 1843, le duc d'Aumale, par un coup hardi, avait enlevé la smala de l'émir, glorieux fait d'armes qui impressionna vivement les tribus rebelles, et dont Horace Vernet consacra le souvenir dans une de ses plus belles toiles. En choisissant des scènes algériennes et des fantaisies sur Abd-el-Kader pour exercer son crayon satirique, Cham répondait donc aux préoccupations du moment.

Nous avons lu, dans divers articles, que Cham était allé, vers cette époque, passer quelques mois en Algérie près d'un de ses frères, dont le régiment faisait partie de l'armée d'Afrique. On ajoutait même que le fils du comte de Noé, mangeant à la table

des officiers pour la plupart jeunes et très-gais, avait trouvé là une sorte d'entraînement vers la carrière charivarique.

Il est parfaitement exact que l'un des frères de Cham, le vicomte Louis de Noé, qui a fait une grande partie de sa carrière militaire dans les chasseurs d'Afrique, se trouvait en Algérie au moment où Cham débutait dans la caricature; mais ce dernier n'a pas eu l'occasion d'aller étudier sur place les mœurs algériennes, et si ses dessins se distinguent par l'exactitude des types, cela prouve tout simplement que le jeune caricaturiste étudiait avec soin les sujets qu'il voulait traiter.

Voilà donc le jeune fils du comte de Noé, pair de France, l'ex-attaché au ministère des finances, si rétif aux admonestations du baron de Boubers, l'élève de Charlet et de Paul Delaroche, prenant pied dans le premier journal satirique de l'époque, et en train de se faire une place, bien à lui, à côté des maîtres de la caricature.

Quelques lignes sur le journal dont Cham devient le collaborateur, et qui renferme son œuvre essentielle, trouvent naturellement leur place ici.

* * *

On sait que le premier numéro du *Charivari* avait paru le 1er décembre 1832. Par une coïncidence assez curieuse, Louis Desnoyers, son rédacteur en chef, s'était marié la veille, et il dut passer la première nuit de ses noces à corriger les épreuves et à surveiller la mise en pages du nouveau-né.

Autour de M. Philipon et de M. Louis Desnoyers, se groupèrent d'abord M. Altaroche, qui fut plus tard rédacteur en chef du *Charivari*, puis M. Albert Clerc, qui devint par la suite consul de France à Port-Louis. Les autres collaborateurs furent MM. Louis Huart, Léon Gozlan, Eugène Guinot, Laurencin, le fécond vaudevilliste;

Félix Pyat, Eugène Briffaut, Cordier de la Noue, F. B. C. Claudon, Louis Reybaud, Hippolyte Fortoul, qui fut plus tard ministre de l'instruction publique; Charles Ballard et Bergeron, qui signait ses articles du pseudonyme d'*Émile Pagès*, et qui avait connu Cham à la pension de Reusse. C'est M. Bergeron qui, gravement insulté par M. Émile de Girardin, et n'ayant pu obtenir satisfaction de cet outrage, souffleta publiquement dans une loge, à l'Opéra, le directeur de la *Presse*.

Les caricatures — partie essentielle du journal — avaient pour auteurs les premiers dessinateurs de l'époque : Gavarni, Honoré Daumier, alors débutant et expiant à Sainte-Pélagie, avec Philipon, une charge de la *Caricature;* Grandville, Numa, Jullien, J. J. Traviès, le créateur du type de *Mayeux;* Bouquet, et un peu plus tard Benjamin Roubaud.

Le succès du *Charivari* fut rapide. En politique, il était un peu l'auxiliaire du

National. Armand Carrel, très-lié avec Altaroche et Louis Desnoyers, donnait même parfois au *Charivari* des articles destinés au *National*, mais dont l'allure un peu légère semblait mieux convenir à la feuille satirique.

Les nombreux procès que le *Charivari* eut à soutenir ne firent qu'accroître son essor. Mais la machine infernale de Fieschi, en visant le Roi, tua, suivant l'expression d'un journaliste, la liberté de la presse. Les lois de septembre imposèrent un cautionnement de cent mille francs à tous les journaux politiques, et — mesure plus rigoureuse encore — tous les articles et les dessins furent soumis à l'examen de la censure. La *Caricature* en mourut; quant au *Charivari*, bâillonné, menacé dans son existence, privé de toute liberté, réduit à ne laisser paraître que des planches anodines, des portraits et des esquisses de mœurs, il agonisait, lorsque M. Philipon, découragé, se décida à le vendre.

C'est ainsi que le *Charivari* passa aux mains d'un sénateur belge, M. Lefèvre-Meuret, qui le céda, en 1836, à M. Armand Dutacq, directeur et fondateur du *Siècle*.

Dans cette nouvelle combinaison, M. L. Desnoyers fut remplacé dans ses fonctions de rédacteur en chef par M. Altaroche, et plusieurs collaborateurs de talent entrèrent au journal. Nous citerons Clément Caraguel, Hippolyte Lucas et notre ami Albéric Second, homme d'esprit et écrivain distingué, qui devint l'un des meilleurs camarades de Cham.

Des efforts furent également tentés pour rendre aux dessins un peu de leur attrait d'autrefois, et c'est alors qu'on vit paraître la grande série des *Robert Macaire*, conçue par Philipon et remarquablement exécutée par Daumier. De son côté, le crayon de Gavarni dota le journal de ces compositions si remarquées : *Clichy*, qu'il avait étudié sur place; *M. Loyal, la Semaine des amours, les Débardeurs*, etc.

Nouvelle réorganisation du journal en 1839, à la suite d'un conflit entre les administrateurs et les propriétaires. Le *Charivari* est alors divisé en vingt parts, et M. Altaroche définitivement installé comme rédacteur en chef.

*
* *

Telle était la situation du journal au moment où Cham prit place parmi ses dessinateurs. Le *Charivari*, très-libéral et parfois agressif dans ses articles, s'abstenait dans ses caricatures de s'avancer sur le terrain politique. On sentait que les ciseaux de la censure étaient suspendus, comme une épée de Damoclès, sur la tête des dessinateurs, auxquels il ne restait que des scènes de mœurs, des portraits et des parodies de romans ou de pièces de théâtre, illustrations amusantes sans doute, mais qui ne répondaient pas au véritable programme du fondateur du *Charivari*.

Malgré ces lisières imposées au crayon du caricaturiste, il est impossible de n'être pas frappé, en parcourant la collection du *Charivari* à cette époque, de la fécondité et de l'ardeur productive du fils du comte de Noé. Heureux d'avoir pu atteindre le but de ses désirs, dessinant non plus à l'aventure et sans résultat pratique, mais avec la certitude que la planche sortie de son crayon allait être tirée à plusieurs milliers d'exemplaires, Cham travaillait avec une sorte de fièvre joyeuse, se sentant d'ailleurs soutenu et encouragé par la direction du journal et par les sympathies du public.

Aussi il n'attend pas qu'une série de caricatures soit achevée pour en commencer une autre. Il mène de front les *Mœurs algériennes*, les *Puffs industriels*, et prend ainsi au *Charivari* une situation très-enviable. Non-seulement le journal accueillait et publiait les charges et les croquis fantaisistes échappés à son crayon si fécond;

mais chaque fois que la direction du *Charivari* voulait lancer un numéro à sensation, elle s'adressait à Cham, dont la facilité déjà si remarquable comme dessinateur était secondée par une verve comique toujours en éveil. Aussi, c'est encore lui que Philipon et Louis Huart choisirent pour exécuter les charges de la parodie du *Juif errant*, dont ils écrivaient le texte. Cette parodie de longue haleine, puisqu'elle n'embrasse pas moins de dix numéros complets du *Charivari* et forme un volume aujourd'hui fort recherché des bibliophiles, eut un très-grand succès. Outre l'édition française publiée chez Aubert et Cie, il en parut une édition spéciale en Belgique, avec les bois dessinés par Cham.

Notons que l'on retrouve sur le titre de la parodie du *Juif errant* la signature Cham (de N...), dont le fils du pair de France ne s'est servi que très-rarement.

Une fois entré au *Charivari*, l'ancien élève de Charlet avait hâte de montrer son

goût pour les types militaires et le troupier français, et il commence, au mois de mai 1845, une fort piquante série de charges sous ce titre : *Souvenirs de garnison,* dans laquelle il est facile de retrouver la manière de l'auteur du *Grenadier de Waterloo.* Il y a là des types absolument pris sur le vif : ainsi un invalide, amputé des deux jambes, cause avec un conscrit qui n'a pas l'air d'apprécier beaucoup les douceurs de l'état militaire. Il le console de cette singulière façon :

« Bah! la guerre, la guerre... regarde-moi, j'en suis bien revenu. »

Cette réflexion philosophique nous rappelle une légende analogue mise plus tard par Cham au bas d'une aquarelle. La scène se passe aux alentours des Invalides. Un invalide orné de deux jambes de bois s'entretient avec un jeune soldat et lui dit :

« Je serai éternellement reconnaissant à l'Empereur; c'est lui qui m'a débarrassé de mes cors. »

Au début de l'année 1846, Cham reste près d'un mois et demi sans donner une seule planche au journal. Pourquoi cette inaction? Hélas! le fils du comte de Noé était souffrant, fort souffrant.

Nous avons déjà eu l'occasion de constater que Cham avait une santé fort délicate, et nous avons raconté la visite qu'il fit à un célèbre médecin qui, après l'avoir ausculté, se montra peu rassuré sur l'état de ses poumons.

Ce diagnostic n'était que trop exact, et, au commencement de 1846, il fut pris de vomissements de sang qui inquiétèrent beaucoup sa famille. Cette rupture de vaisseaux, qui faisait dire plus tard au sympathique caricaturiste que son cas rentrait dans les « accidents maritimes[1] », se reproduisit à diverses époques. Un de ses camarades de l'atelier Paul Delaroche, avec

[1] « Le médecin m'assure que je n'ai aucune maladie organique, seulement un vaisseau rompu. Mon cas rentre donc dans les accidents maritimes. » — (*Lettre de Cham à son ami Philippe Gille. — 15 avril 1879.*)

lequel il avait conservé d'amicales relations, nous a raconté qu'étant allé avec Cham à la Chambre des pairs, lors du procès de Henry qui avait tiré deux coups de pistolet sur Louis-Philippe, le fils du comte de Noé fut pris, à la sortie de la séance, d'un vomissement de sang qui, pendant plus d'un quart d'heure, le laissa presque inanimé sur un banc.

CHAPITRE IV

CHAM ET LA RÉVOLUTION DE 1848.

Le peu d'enthousiasme de Cham pour la République. — Les attaques du *Charivari* contre les meneurs de la République rouge. — L'hôtel de la rue du Bac. — Un serviteur de la vieille école. — Louis Huart devient rédacteur en chef du *Charivari*. — Brillante campagne de Cham contre les utopistes révolutionnaires. — Proudhon à Sainte-Pélagie. — Les rédacteurs du *Charivari* offrent l'hospitalité au comte de Noé. — Cham et Albéric Second. — Le sous-préfet de Castellane couronné par une bergère. — Les journées de juin. — *L'Assemblée nationale comique.* — Une vengeance du docteur Véron. — *Punch à Paris.*

La première République avait frappé la famille du comte de Noé, et dans son attachement à la monarchie, et dans sa fortune. La seconde République ne lui fut pas moins funeste, puisqu'elle supprima la Chambre des pairs, dont le comte de Noé faisait partie depuis 1816, et dont il venait d'être nommé secrétaire.

On ne pouvait donc raisonnablement

demander au fils du comte de Noé, en dehors même des convictions traditionnelles de sa famille, d'accueillir avec enthousiasme le régime inauguré le 24 février, et il est assez naturel que lorsque le *Charivari*, qui, dès les premiers jours, avait combattu la politique violente, eut ouvert le feu contre Blanqui et les meneurs de la République, il ait trouvé dans le crayon spirituellement agressif de Cham un ardent auxiliaire.

Du reste, Daumier lui-même, malgré ses sincères opinions républicaines, et plusieurs autres caricaturistes du *Charivari*, sans y mettre la même verve mordante, ne se privaient pas de flageller les insanités des communistes et des phalanstériens. La série des *Divorceuses* de Daumier, qui ridiculise le divorce tel que le comprenait le club des femmes, et celle des *Femmes socialistes*, resteront comme deux de ses œuvres les plus étincelantes et les plus curieuses. Ajoutons qu'il n'était pas sans péril de s'atta-

quer, à cette époque, à Blanqui, alors en possession d'une redoutable influence, grâce au club qu'il dirigeait, et plusieurs fois les bureaux du *Charivari* furent menacés par les socialistes.

Cham continuait à habiter avec sa famille l'hôtel de la rue du Bac, qui avait pour hôtes le comte et la comtesse de Noé, les deux sœurs de Cham, Madeleine et Marie-Anne, et la fille de son frère Louis, Héléna de Noé; mais les parents de Cham, que les débuts de la Révolution ne rassuraient guère, firent partir pour l'Angleterre leur plus jeune fille, Marie-Anne, qui se rendit chez sa sœur, madame Manners. Quant aux fils, Franck de Noé habitait Paris avec sa femme et ses enfants; William de Noé, capitaine dans un régiment de hussards, était en garnison en Lorraine; tandis que Louis de Noé, chef d'escadron au 2e chasseurs, était en Afrique. A propos de William de Noé, notons ce détail que lui aussi maniait le crayon non sans talent, et avait,

ainsi que son frère jumeau Franck, des goûts artistiques très-prononcés. C'est lui qui, à Montmédy, découvrit dans un grenier à fourrage un tableau original de Léonard de Vinci, une Joconde merveilleuse qu'on peut admirer dans le salon du château de l'Isle de Noé.

A cette époque, parmi les serviteurs de l'hôtel de la rue du Bac, il s'en trouvait un, nommé Constant Boxctael, d'origine flamande, dont la femme, appelée Angélique, est restée dans la famille jusqu'en 1881. Elle est maintenant retirée chez ses enfants, à Nancy. Angélique avait pris soin de Cham dès son enfance, et avait pour lui un dévouement à toute épreuve. Aussi, lorsque le fils du comte de Noé était pris de ces vomissements de sang dont nous avons parlé, pour ne pas alarmer ses parents, il se rendait dans la chambre d'Angélique et y restait tant que durait la crise. L'affection si profonde de Cham pour sa famille se révèle dans ce détail.

Constant Boxctael, le mari d'Angélique, était attaché au service du comte de Noé, et ce domestique de la vieille école se montrait très-fier de servir un représentant de la plus ancienne noblesse et un pair de France. C'était lui qui était chargé d'aller prendre, chaque matin, à la bibliothèque de la Chambre des pairs, les journaux anglais que le comte de Noé aimait à parcourir.

Quelques jours après, le 24 février, Constant, sans consulter personne, se rend au palais du Luxembourg, et demande les journaux anglais pour les apporter à son maître, le comte de Noé. On pense s'il fut bien reçu par les occupants du palais. On le mit brutalement à la porte, en lui disant qu'on ne connaissait pas M. de Noé. Constant rentra à l'hôtel de la rue du Bac en proie à une véritable exaspération. Ce qui l'indignait par-dessus tout, c'est qu'on eût osé parler de M. de Noé sans lui donner son titre de comte. Il ne pouvait admettre

une pareille inconvenance, et, à partir de ce moment, la révolution du 24 février devint son cauchemar. Nous n'oserions pas affirmer que le chagrin de voir son maître déchu de sa haute situation parlementaire n'ait pas abrégé les jours de ce serviteur modèle, qui mourut en 1849.

Constant n'était pas le seul serviteur de l'hôtel de Noé qui fût d'origine étrangère. Outre la vieille gouvernante anglaise, Maria Scutton, il y avait une cuisinière qui était Savoyarde, et un autre domestique de nationalité belge, ainsi que sa femme. Or, en ce temps-là, les républicains étaient très-irrités contre les nations étrangères, qui gardaient vis-à-vis du nouveau régime une attitude plus ou moins hostile. M. de Noé reçut plusieurs lettres dans lesquelles on le menaçait de lui faire un mauvais parti, s'il ne renvoyait pas ses domestiques étrangers. Bien entendu, il ne tint aucun compte de ces sommations.

*
* *

Tel était le milieu dans lequel se trouvait notre ami Cham au moment où sa verve caustique entra en campagne contre les personnalités le plus en relief de la deuxième République.

L'avénement du nouveau régime avait modifié un peu l'organisation du *Charivari*. M. Altaroche, en effet, nommé commissaire général de la République dans le Puy-de-Dôme, dut quitter son poste de rédacteur en chef, et son lieutenant Albert Cler fut nommé consul à Port-Louis. La rédaction en chef passa alors aux mains de M. Taxile Delord; mais quelques articles lui ayant paru entachés d'un esprit de modération excessive, M. Taxile Delord manifesta son intention de renoncer à la rédaction en chef, et eut pour successeur Louis Huart, avec

lequel Cham entretenait les plus cordiales relations.

En ce qui concerne la partie artistique, l'absence de Gavarni, parti pour Londres à la fin de l'année 1847, et peu disposé à venir contempler les faits et les gestes du parti républicain, laissait le champ libre à Daumier et à Cham, à Cham surtout, qui était doué d'une activité incroyable et d'une facilité merveilleuse. Aussi, voilà le fils du comte de Noé taillant son crayon en pointe, comme il le disait plus tard, et inaugurant dans des dessins de grande page et dans ses revues comiques de la semaine cette retentissante série de caricatures politiques qui mirent sa personnalité en relief et consacrèrent sa réputation. Qu'on jette les yeux sur ces croquis satiriques qui s'échappaient du crayon de Cham avec une abondance incroyable, et l'on comprendra le succès qu'ils obtinrent à cette époque où tous les esprits étaient en ébullition. Du *Charivari* ces mordantes vignettes s'envolaient chez

les éditeurs, qui s'empressaient de les réunir en albums que l'on s'arrachait et qui parurent sous les titres de : *Études socialistes, les Folies du jour, les Coups de crayon, Proudhon en voyage, Croquis politiques, Croquis californiens, Proudhoniana, la Banque Proudhon et les autres Banques socialistes*, etc., etc. Nous en oublions, et des plus piquants.

A l'exception de M. Dupin, qui était l'ami de son père et qui ne se fâchait pas de ses plaisanteries, Cham ne connaissait que de vue les personnages typiques que sa verve comique avait pris pour cible, et principalement Proudhon, Pierre Leroux, Considérant, ces trois incarnations d'une utopie différente. Pour les caricaturer d'après nature, Cham assistait souvent aux séances de l'Assemblée nationale et fréquentait les clubs; mais pour rien au monde il n'eût voulu entrer en relation avec les hommes que son crayon tournait en ridicule. Ainsi, en mars 1849, alors que Proudhon était

enfermé à Sainte-Pélagie, Cham étant allé voir un de ses amis, voisin de cellule du célèbre polémiste, ce dernier demanda à faire la connaissance de l'artiste : « Non, répondit Cham; si je le voyais seulement une heure, je ne pourrais plus l'attaquer de ma vie. »

Cependant les agitations de la rue continuaient et causaient certaines inquiétudes dans l'intérieur si calme de la rue du Bac. On redoutait qu'il ne prît fantaisie à quelques exaltés d'envahir le domicile de l'ancien pair de France, et les collaborateurs de Cham l'engagèrent même, en cas d'alerte, à conduire son père dans les bureaux du *Charivari*, où il eût été plus en sûreté que dans la rue du Bac. Heureusement, le comte de Noé n'eut pas besoin d'avoir recours à cette affectueuse hospitalité. Ajoutons que le père de Cham était très-connu des rédacteurs de la feuille satirique, rédacteurs et dessinateurs. Souvent il accompagnait son fils au bureau du journal, installé alors

rue du Croissant, et venait y prendre des épreuves sur chine des meilleures caricatures de Cham. Aimant les arts et les artistes, il savait se rendre sympathique dans ce milieu où l'on ne partageait pas ses opinions, et il était toujours le bienvenu.

Parmi les rédacteurs du *Charivari* que Cham était particulièrement heureux de rencontrer rue du Croissant, se trouvait Albéric Second, dont le caractère aimable et l'esprit délicat s'harmonisaient avec le sien. Le futur auteur des *Demoiselles du Ronçay* et de la *Vie facile*, après avoir collaboré quelque temps au *Charivari* et à diverses autres publications, était rentré à Angoulême, rappelé par sa famille, et son compatriote Babaud-Laribière faisait miroiter à ses yeux un poste de sous-préfet. Comme sa nomination tardait à devenir officielle, Albéric Second se rendit à Paris, et, en attendant, reprit sa place dans le groupe des collaborateurs de la feuille satirique. Enfin, le *Moniteur officiel* enregistra la

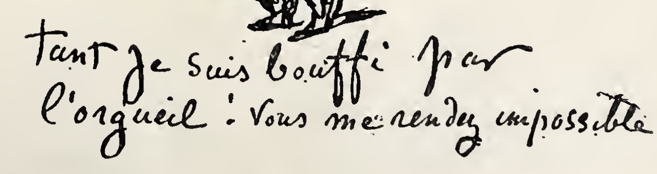
FAC-SIMILE

D'UNE LETTRE DE CHAM A M. FÉLIX RIBEYRE

ce 9 Mars

Cher Monsieur

Je reçois à l'instant vos livres et votre lettre le tout m'a fait le plus grand plaisir et je vous en remercie sincèrement. Seulement depuis que j'ai lu ce que vous y avez mis sur moi vous ne me reconnaîtrez plus



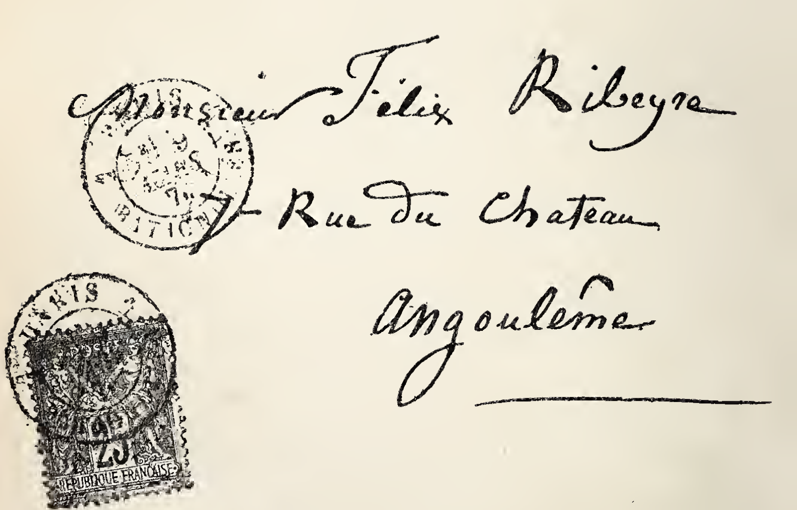
tant je suis bouffi par l'orgueil : vous me rendez impossible

— Je rendrai éternellement grâce à notre ami Alberic Secard de m'avoir procuré la bonne fortune de faire votre connaissance et j'espère bien que chaque fois que vous viendrez à Paris la rue Nollet ne sera pas oubliée dans vos courses.

Mme de Noé se rappelle à votre très bon souvenir. Je serai toujours très heureux de recevoir de vos nouvelles.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs et très dévoués sentiments

Cham


Monsieur Félix Ribeyre
7 Rue du Chateau
Angoulême
PARIS
25
REPUBLIQUE FRANCAISE

nomination du jeune journaliste bombardé sous-préfet de Castellane (Basses-Alpes). Aussitôt Cham et les autres collaborateurs du *Charivari* se concertent pour offrir un dîner d'adieu au nouveau sous-préfet; au dessert, le fils du comte de Noé, saisissant son spirituel crayon, retrace par avance la scène de la réception du nouveau sous-préfet à son entrée dans Castellane. Une bergère des Basses-Alpes, montée sur un mouton pour atteindre le chef élevé d'Albéric Second, déposait sur son front une couronne de roses.

Depuis lors, l'intimité entre Cham et Albéric Second ne fit que grandir, et c'est à ce dernier que nous dûmes la bonne fortune d'être présenté à Cham, et de nouer avec le célèbre caricaturiste des relations affectueuses et cordiales que nous n'oublierons jamais, et que la mort seule pouvait briser.

*
* *

Cependant les événements se précipitaient. Comme il était facile de le prévoir, les déclamations furibondes des clubs avaient porté leurs fruits, et les journées de Juin vinrent justifier les appréhensions des hommes d'ordre. Il fallut combattre l'émeute, descendre dans la rue. Cham publia à cette occasion, dans le *Charivari*, quatre dessins d'un genre absolument différent de celui qui lui était habituel, et représentant diverses scènes de la guerre civile. Un de ces bois montrait les Sœurs de Saint-Vincent de Paul soignant les blessés, aussi bien les insurgés que les soldats. Par une coïncidence assez curieuse, Cham devait donner, vingt-trois ans plus tard, un pendant à ces dessins sérieux et émouvants, car on peut voir dans l'*Univers*

illustré du 24 juin et du 1er juillet 1871 plusieurs dessins retraçant divers épisodes de la Commune, reproduits par le crayon de Cham d'une façon pittoresque et dramatique.

Pour compléter le coup d'œil jeté sur l'œuvre de Cham pendant la révolution de 1848, il nous reste à parler de l'ouvrage si curieux publié sous le titre de l'*Assemblée nationale comique*, et dans lequel le talent de Cham, comme caricaturiste et même comme dessinateur, s'affirme d'une façon éclatante. Voici comment ce volume, aujourd'hui si recherché, vit le jour.

Auguste Lireux, en quittant la direction de l'Odéon, qui avait été désastreuse au point de vue financier, reprit sa plume de journaliste et entra au *Charivari*, où il fut chargé des comptes rendus de la Chambre. Après le 24 février, ses articles sur les séances de la Constituante obtinrent un grand succès, et un éditeur intelligent, M. Michel Lévy, eut l'idée de les réunir

en volume, et d'ajouter au côté humoristique du texte des illustrations satiriques de Cham. Le caricaturiste du *Charivari*, absolument libre dans l'expression de sa verve comique, s'acquitta de sa tâche de la façon la plus remarquable.

Il composa, avec les portraits des principaux acteurs de la comédie républicaine, une galerie étourdissante de verve et d'humour, dans laquelle la physionomie caractéristique du personnage prenait sous le crayon du caricaturiste un relief extraordinaire. Thiers, Émile de Girardin, Lamennais, Proudhon, Jules Favre, Victor Hugo, Pierre Leroux, Lamartine, Crémieux, Considérant, Armand Marrast, Cavaignac, Félix Pyat, Marie, Flocon et tant d'autres, ont été moulés dans un type qui est resté présent à la mémoire de tous. Aussi le succès du livre fut immense, et l'édition promptement épuisée.

Dans la pensée des auteurs et de l'éditeur, l'*Assemblée nationale comique* devait

avoir une suite ou plutôt un complément dans un volume qui aurait retracé l'histoire de l'Assemblée législative. La raison qui empêcha ce second volume de paraître est assez curieuse.

Le Dr Véron, directeur du *Constitutionnel*, constamment pris à parti et caricaturé par le *Charivari*, cherchait l'occasion de se venger et de jouer un mauvais tour à la feuille satirique. Comme les comptes rendus parlementaires d'Auguste Lireux étaient très-remarqués, le Dr Véron ne trouva rien de mieux que d'enlever à la feuille de la rue du Croissant ce précieux collaborateur, et il y parvint en lui offrant le feuilleton dramatique du *Constitutionnel*, poste envié, occupé à cette époque par Hippolyte Rolle. C'est ainsi que Lireux quitta le *Charivari* pour le *Constitutionnel*, et ne put donner une suite à l'ouvrage fait en collaboration avec Cham, et qui suffirait seul à le classer au premier rang des caricaturistes modernes.

Une autre publication moins connue fut un recueil satirique lancé par l'administration du *Charivari*, pendant la révolution de 1848, pour profiter de la vogue extraordinaire qui s'attachait aux dessins de Cham. Ce recueil, auquel le *Punch* de Londres servit pour ainsi dire de parrain, avait pour titre : *Punch à Paris*. Il était entièrement illustré par Cham, c'est-à-dire qu'il ne manquait ni d'originalité, ni d'esprit; néanmoins, il disparut après quelques mois d'existence.

CHAPITRE V

CHAM AUTEUR DRAMATIQUE.

La passion de Cham pour le théâtre. — *Pierrot quaker* aux Folies-Nouvelles. — Cham et Henri Rochefort. — *Une martingale.* — *Le Serpent à plumes.* — Préliminaires du duel entre Cham et son collaborateur Philippe Gille. — Un dénoûment pacifique et cordial. — Une boutade de Cham. — Le début de ses relations avec Charles Lecocq. — *Le Myosotis.* — Des répétitions amusantes. — *Poterie.* — *L'Œil du commodore.* — Cham et Albert de Lasalle. — *Un malade au mois.*

Tous les amis de Cham ont connu son goût prononcé pour le théâtre, son désir de faire des pièces et d'appliquer à la scène la verve comique dont il était si largement doué. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait profité de la première occasion favorable pour pénétrer dans ce paradis dramatique où il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Cette occasion se présenta au commencement de l'année 1855. Ses deux amis Altaroche et Louis Huart, ce dernier rédac-

teur en chef du *Charivari*, venaient de prendre la direction d'une scène installée sur le boulevard du Temple, qui s'était appelée successivement les « Folies-Meyer », lorsqu'elle avait pour impresario M. Meyer, beau-frère de Joseph Kelm, et les « Folies-Concertantes », sous l'administration du maestro Hervé.

La nouvelle direction commença par débaptiser le théâtre, qui fut nommé les *Folies-Nouvelles;* puis on transforma la disposition intérieure de la salle, afin de la rendre digne du public élégant qu'on désirait y attirer. Des pantomimes, des opérettes, des chansons comiques formèrent le spectacle dans lequel on venait applaudir Hervé, Joseph Kelm et surtout le mime Paul Legrand, qui avait quitté les Funambules pour entrer aux Folies-Nouvelles, et qu'on a appelé le Frédérick Lemaître de la pantomime. Cette scène de genre, élégante et coquette, devint promptement à la mode. Toute la jeunesse boulevardière, tout le

Paris qui s'amuse se donnait rendez-vous dans la salle du boulevard du Temple, où, affranchi de l'étiquette des grands théâtres, on passait des heures agréables en savourant des bâtons de sucre d'orge, dont on faisait une énorme consommation.

Cham et ses collaborateurs du *Charivari* étaient, cela va sans dire, au nombre des habitués des Folies-Nouvelles, et ses piquantes reparties faisaient la joie du foyer où se rencontraient les sommités artistiques et littéraires de Paris, et entre autres Théophile Gautier, qui, comme on le sait, adorait la pantomime. L'auteur des *Émaux et Camées* était même un des auteurs applaudis de la maison, car le secrétaire général de la scène du boulevard du Temple, Charles Bridault, l'aimable secrétaire général actuel de l'Ambigu, et Paul Legrand, avaient tiré d'une nouvelle de Théophile Gautier une pantomime en cinq actes sous ce titre original : *Mort et Remords*, qui obtint un grand succès.

Encouragé par ce précédent, le caricaturiste du *Charivari* esquissa le scénario d'une pantomime dont la musique fut écrite par Bovery, et qui avait pour titre : *Pierrot quaker*. Nous étions alors en pleine guerre de Russie, et notre armée se comportait vaillamment sous les murs de Sébastopol. La pantomime de Cham raillait spirituellement les agissements des amis de la paix. Le principal rôle, celui de *Pierrot quaker*, fut joué avec beaucoup de finesse par Paul Legrand. On remarquait aussi parmi les interprètes : Cossart, qui jouait Arlequin; Vauthier (Polichinelle), et mademoiselle Lebreton. Cham avait suivi très-assidûment les répétitions, et son esprit inventif suggérait sans cesse à Paul Legrand de nouvelles excentricités. Plusieurs costumes de la pièce, entre autres ceux de Pierrot quaker et ceux des Russes et des Circassiens, avaient été dessinés par l'auteur.

Cette pantomime, montée d'une façon très-satisfaisante, réussit parfaitement.

Par malheur, Cham ne put jouir de son succès. La comtesse de Noé, sa mère, mourut quelques jours avant la première représentation, et tandis qu'on applaudissait son œuvre de début, il était plongé dans la plus profonde douleur.

*
* *

Malgré le succès de sa première pièce, Cham resta plusieurs années sans aborder de nouveau la scène. Ce n'est pas que son penchant très-vif pour le théâtre se fût calmé; non, car fréquemment il suggérait à ses amis des sujets de pièce. Malheureusement son idée reposait d'habitude sur une pointe d'aiguille et n'avait pas l'ampleur voulue pour édifier même un petit acte.

Un de ses collaborateurs avec lequel il s'entretenait le plus souvent de projets de pièces était Henri Rochefort, entré au *Charivari* en 1856, mais qu'il avait connu bien

longtemps auparavant. En effet, dans la maison habitée par Henri Rochefort dans son enfance, rue Jean-Jacques-Rousseau, était installé le chevalier de la Roserie, qui s'occupait de la restauration des tableaux. Les grandes familles du faubourg Saint-Germain, désireuses d'être utiles à M. de la Roserie, lui confiaient toutes les toiles qui avaient besoin d'être réparées, et le comte de Noé en particulier, qui possédait une fort remarquable galerie de tableaux dont nous aurons occasion de parler plus longuement, venait souvent, avec son fils Amédée, dans la maison de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Or, le jeune Henri Rochefort ne quittait guère l'atelier de M. de la Roserie, et c'est peut-être là qu'il a pris le goût des tableaux et des objets d'art qui a fait de lui un des habitués de la Salle des Ventes et un collectionneur compétent. C'est là aussi qu'il fit la connaissance du fils du comte de Noé, sans se douter qu'appartenant tous

deux à des familles aristocratiques, ils deviendraient collaborateurs du même journal et écriraient ensemble des vaudevilles pour le théâtre des Variétés.

C'est en effet aux Variétés que Cham et Rochefort portèrent, en mai 1862, le petit acte dû à leur collaboration, sous ce titre : *Une martingale*. Henri Rochefort avait déjà à son actif trois ou quatre pièces favorablement accueillies, et entre autres les *Roueries d'une ingénue*, comédie en trois actes, remarquée, l'année précédente, au théâtre du Vaudeville. De son côté, Cham était très-connu pour sa verve humoristique et son esprit toujours alerte. Le directeur des Variétés fit donc un excellent accueil aux auteurs d'*Une martingale ;* mais trouvant que ce petit acte n'était pas tout à fait au point, il les engagea à s'adjoindre Clairville, qui, en effet, retoucha la pièce, dont la première représentation eut lieu le 6 avril 1862. Ce fut un succès. L'acteur Grenier, si connu par sa création du rôle de Calchas

dans la *Belle Hélène,* était fort amusant dans la pièce de Clairville, Cham et Henri Rochefort.

*
* *

Nous avons dit qu'au nombre des jeunes artistes et compositeurs liés avec Cham à l'époque de ses débuts, se trouvait Victor Massé, sorti du Conservatoire après avoir remporté le premier grand prix de composition au premier concours de 1844. Le futur auteur des *Noces de Jeannette,* de *Galatée* et de la *Reine Topaze,* assistait régulièrement aux petites soirées données par Cham à cette joyeuse époque de sa vie, et comme tous ceux qui connurent le fils du comte de Noé dans sa jeunesse, il resta son ami et ne cessa d'être en relations affectueuses avec lui.

Ce fut Victor Massé qui mit en rapport Cham avec Philippe Gille, qui devait deve-

nir, lui aussi, son ami, et, de plus, son collaborateur.

Un matin, en effet, Gille vit arriver Cham qui venait lui demander s'il voulait faire une pièce avec lui et Léo Delibes.

« De grand cœur, répondit Gille, mais avez-vous une idée de pièce?

— J'ai un acte tout écrit, répliqua Cham. Le voici. Cela s'appelle le *Serpent à plumes.* »

Le futur auteur des *Trente Millions de Gladiator* prit le manuscrit et le parcourut rapidement. Il y avait de quoi se tordre de rire à chaque ligne, mais pas l'ombre d'une scène. « Mon cher ami, dit-il à Cham, vous avez cent fois plus d'esprit qu'il n'en faut pour faire une pièce; mais vous n'avez pas fait une pièce. Laissez-moi votre manuscrit, je vais essayer de mettre la chose sur ses pieds. » Ce fut l'affaire de quelques jours; on donna les couplets à Léo Delibes, qui composa une musique fraîche et légère. Enfin le *Serpent à plumes,* soigneusement lustré et attifé par ses trois pères, fut ac-

cueilli par la direction des Bouffes-Parisiens, et les répétitions commencèrent. Ceci se passait en octobre 1864.

Cham était assidu aux répétitions, mais il venait là en amateur, examinant avec curiosité ce singulier amalgame de choses disparates qu'on nomme les coulisses d'un théâtre, et indifférent en apparence à ce qui se passait sur la scène. Les acteurs s'approchaient de lui pour caresser Bijou, qui, avec sa mauvaise humeur habituelle, répondait à leurs avances par des grognements. Gille disait parfois à Cham : « Suivez bien le jeu des artistes et faites-leur des observations s'ils ne traduisent pas bien votre pensée. — A quoi bon ? répondait Cham, ça ennuierait ces braves gens ! »

Enfin on approchait de la première représentation, fixée au 12 décembre. Quelques jours auparavant, Gille et Cham se trouvaient ensemble à la représentation des Bouffes et se promenaient dans les couloirs. Cham déclara alors à Gille que la première



LE MARQUIS D'HERVEY DE SAINT-DENYS

CARICATURÉ PAR CHAM.

idée du *Serpent à plumes* venait de son parent, le marquis d'Hervey de Saint-Denys [1], et qu'il désirait qu'il fût un des signataires de la pièce.

Gille répondit : « Mon cher ami, admettez tous les collaborateurs que vous voudrez ! Moi, je ne connais que vous, et, quant aux noms qui doivent figurer sur l'affiche, le vôtre seul suffit pour attirer tout Paris. »

Cham s'éloigna un peu fâché, et, sur un mot vif de son collaborateur, il se rapprocha en disant :

« Vous n'avez pas mesuré toute la portée de ce mot !

— Si », répliqua Gille, et il ajouta, moitié

[1] Le marquis d'Hervey de Saint-Denys, dont il est question ici, est le parent et l'ancien camarade d'enfance de Cham. Ancien élève de l'École des langues orientales vivantes, il s'est fait connaître par des travaux remarquables d'ethnographie, et principalement des études sur la littérature et l'histoire de la Chine, qui lui ont ouvert les portes de l'Institut. On sait que sa femme, la marquise d'Hervey de Saint-Denys, cultive la peinture avec succès, et plusieurs de ses œuvres qu'elle signe : *Louise Dubreau*, notamment le portrait du comte de Beust, ont été fort remarquées aux Expositions des beaux-arts. Cham avait fait de son parent une caricature fort amusante, comme on en jugera par la reproduction très-exacte que nous donnons.

sérieux, moitié gai : — Vous êtes un grand serin.

Cham. — D'abord, je ne suis pas un serin, et, si j'en étais un, vous en seriez un autre.

Ph. Gille. — Au fond, soyez donc franc!

Cham. — Je ne suis pas franc? Alors vous doutez de mon honneur!

Ph. Gille. — Parfaitement.

Cham. — Vous ne répéteriez pas cela devant des témoins?

Ph. Gille. — Vous allez bien voir, si vous trouvez deux témoins, comme je vais en trouver deux autres.

Un quart d'heure après, les quatre témoins étaient réunis dans le cabinet de la direction des Bouffes.

A cette époque, l'administration du théâtre du passage Choiseul était installée sur un des côtés de la scène, et les cabinets séparés par des cloisons légères en planches mal jointes ressemblaient assez aux cabines des bains froids où l'on entend tout ce qui se dit à côté de vous.

Minuit sonne. Les témoins étaient toujours en conférence. Gille, après s'être promené un certain temps sur le trottoir de la rue Monsigny, rentre au théâtre et va s'asseoir dans un des cabinets. Il entendait les témoins qui hésitaient entre le pistolet ou l'épée. L'un disait : — Cham a de grandes jambes; un autre faisait observer que le pistolet était une arme bien dangereuse.

A ce moment, une personne poussa la porte du cabinet occupé par Gille et se baissa pour entrer. C'était Cham. En reconnaissant son adversaire, il veut se retirer et se dispose à fermer la porte.

Philippe Gille lui dit froidement : — Vous pouvez bien entrer.

Cham (sur le même ton). — Mille fois obligé !

Cependant l'heure s'avançait. Cham se lève, disant :

— Je trouve qu'il est déplorable que nous entendions ainsi régler les conditions de notre égorgement. Moi, je sors.

Gille. — Vous le pouvez.

Cham. — Je le sais bien.

Cham quitte donc le cabinet, et Gille en fait autant. Ils descendent, et, comme la grille du théâtre ouvrant sur le passage Choiseul n'était pas fermée, ils se promènent dans le passage peu éclairé, comme deux ombres, sans se voir, silencieusement, l'un à côté de l'autre.

Cham rompit le premier le silence et dit :

— Ils sont cruels!

Gille. — Je les trouve féroces.

Cham reprend : — Vous savez que tout cela est bête comme une oie. Vous n'avez pas compris ce que j'ai voulu vous dire.

Là-dessus la discussion recommence et devient très-vive; mais tout à coup Cham recule, ouvre les bras, Gille en fait autant, et ils s'embrassent cordialement.

Dans leur joie de se retrouver bons amis comme auparavant, ils partent bras dessus, bras dessous, et arrivent rue Vintimille, devant la maison où habitait Cham.

« Diable! dit Gille, et nos témoins!

— Laissons-les tranquilles, répondit Cham. Ils auront d'autres duels à se mettre sous la dent. » Et les deux collaborateurs continuent leur promenade, qu'ils prolongent pendant une partie de la nuit, en dressant le plan d'une nouvelle opérette dont Delibes devait écrire la musique, et qui ne fut jamais faite. Le lendemain, ils se retrouvèrent au théâtre avec les témoins, qui se montrèrent un peu froids.

Tel fut le dénoûment absolument original de la querelle qui faillit conduire sur le terrain deux hommes d'esprit si bien faits pour se comprendre et s'estimer. Ajoutons que le *Serpent à plumes* obtint un grand succès au théâtre des Bouffes. La pièce fut jouée également au cercle des Mirlitons, avec des couplets plus vifs que ceux autorisés par la censure. Mademoiselle Silly se montra fort piquante dans le rôle de *madame Van Croquesec.*

Comme on le pense bien, l'incident tra-

gico-comique qui s'était produit avant la représentation ne fit que resserrer les liens de sympathie et d'amitié qui unissaient Cham et Gille, et, lorsque parut la brochure du *Serpent à plumes,* Cham envoya un exemplaire à son collaborateur, avec la lettre suivante :

« Mon cher Gille,

« Voici notre serpent. Il vous doit beau-
« coup ! A votre charmant esprit revient la
« grosse part dans son succès.

« Je serais bien ingrat vis-à-vis de ce rep-
« tile si j'oubliais que par lui j'ai fait la con-
« naissance d'un des hommes les plus spiri-
« tuels que j'aie rencontrés. Il restera
« toujours mon ami, comme je serai tou-
« jours le sien.

« Croyez, mon cher Gille, à mes senti-
« ments les plus affectueux.

« Cham. »

Cette bonne camaraderie ne fit que deve-

nir plus cordiale avec les années, et lorsque Philippe Gille épousa la fille de Victor Massé, il choisit Cham pour l'un de ses témoins.

C'est à cette occasion que le célèbre caricaturiste se livra à une de ces plaisanteries qu'il affectionnait, et il en fut si content qu'il la renouvela dans une circonstance analogue. Le mariage de Gille avait lieu à la mairie du neuvième arrondissement, et c'était M. Émile Ferry qui, en sa qualité de maire, venait de procéder aux formalités légales. La cérémonie terminée, Cham s'approcha de M. Ferry et lui dit en le saluant gracieusement : « Mes compliments, monsieur le maire, vous mariez très-bien. Mon ami est très-content, il reviendra ! »

On voit d'ici la stupéfaction du maire! Quant à l'assistance, elle était composée de personnes qui, pour la plupart, connaissaient Cham et ne s'étonnaient plus de ses boutades.

*
* *

Le *Serpent à plumes* fut suivi, deux ans plus tard, du *Myosotis*, « aliénation mentale et musicale », dit le livret, due à la collaboration de Cham et de William Busnach. L'idée de la pièce avait été inspirée aux auteurs par une aventure comique arrivée à Offenbach. Cette joyeuse fantaisie fut le troisième début au théâtre d'un compositeur devenu populaire, M. Charles Lecocq.

Le futur auteur de la *Fille de madame Angot* avait fait la connaissance de Cham vers 1858. Ils habitaient la même maison et sur le même carré, rue Vintimille, 24, et un jour que Charles Lecocq était à son piano, son voisin lui fit demander de qui était le charmant morceau qu'il exécutait. Lorsque Cham, qui adorait la musique, apprit qu'il avait pour voisin un compositeur de talent, il vint le voir, et, à partir de ce moment,

leurs relations devinrent extrêmement amicales. Par une exception flatteuse, Charles Lecocq était admis, tous les dimanches, dans le cabinet de travail du caricaturiste pendant qu'il enlevait ses croquis avec sa verve habituelle.

A l'époque où Cham et William Busnach travaillaient au scénario du *Myosotis,* c'est-à-dire en 1866, Charles Lecocq n'avait pas encore trouvé le moyen, avec ses droits d'auteur, de faire construire un ravissant hôtel à Auteuil, et donnait des leçons pour gagner sa vie et celle de sa mère. Cham, toujours bon et dévoué, s'intéressa à sa situation, et imposa en quelque sorte sa collaboration au directeur des Bouffes, où la pièce fut d'abord reçue et même répétée pendant quelques jours par Désiré et Léonce.

Retiré des Bouffes, le *Myosotis* passa au théâtre du Palais-Royal, où les deux seuls rôles de la pièce eurent pour interprètes Brasseur et Gil-Pérès. Avons-nous besoin

d'ajouter que les répétitions étaient fort amusantes? Chaque jour, Cham inventait quelque drôlerie nouvelle, et, en comptant tout ce qui s'improvisait aux répétitions, ce petit acte aurait bien pu durer trois heures. A certains moments, acteurs, directeurs et auteurs éclataient de rire.

La première représentation eut lieu le 2 mai 1866 dans un spectacle coupé et eut un grand succès. Brasseur, qui s'était fait une tête des plus comiques, fut étourdissant dans le rôle de *Schnitzberg*, et Gil-Pérès extrêmement original dans celui de *Cornillon*. Ajoutons que les relations cordiales de Cham et de Charles Lecocq ont duré jusqu'à la mort du regretté caricaturiste. Cham s'indignait surtout que le compositeur auquel on doit tant d'œuvres si applaudies et qui ont fait, on peut le dire, le tour du monde, ne fût pas décoré. Lorsque Charles Lecocq fit représenter, en 1878, la *Camargo* à la Renaissance, Cham donna un dessin représentant la célèbre danseuse de

l'Opéra décrochant avec son pied la croix d'honneur pour le maestro populaire, et lorsque l'auteur de *Giroflé-Girofla* venait voir son ami, celui-ci ne manquait jamais de lui dire avec son accent intraduisible : « Comment, vous n'êtes pas décoré? Voulez-vous bien vous en aller! »

Cham fit encore jouer avec son collaborateur du *Myosotis*, William Busnach, une parodie du drame de Sardou, *Patrie!* qui fut représentée au Palais-Royal, sous le titre de *Poterie*, et dans laquelle mademoiselle Silly imitait Fargueil avec beaucoup de finesse et de verve. C'est aussi M. Busnach qui, après la mort de Cham, donna aux Variétés l'*Œil du commodore*, une fantaisie extravagante mettant en scène un rêve de Cham dans lequel il lui avait semblé retrouver un de ses oncles passé, grâce à la métempsycose, dans le corps du bœuf gras.

*
* *

Un vaudeville moins fantastique fut celui que Cham écrivit avec un de ses amis, Albert de Lasalle, collaborateur du *Charivari*. Il avait pour titre : *Un malade au mois*, pièce en un acte, « avec écurie et remise », ainsi que le portait l'affiche. Cham en avait conçu l'idée alors qu'il habitait rue Vintimille; mais le plan définitif ne fut arrêté dans son esprit que rue Nollet, un jour qu'il causait sous les ombrages de son jardin avec son camarade Albert de Lasalle. La pièce fut proposée sous forme de scenario à MM. Dormeuil et Plunkett, directeurs du Palais-Royal, qui l'acceptèrent séance tenante et la mirent en répétition dès qu'elle fut achevée.

Ces répétitions furent laborieuses et durèrent plus de cinq semaines, parce que la mise en scène était très-compliquée et de-

mandait à être réglée minutieusement. On y remarquait surtout une variété considérable de flacons et d'accessoires de pharmacie. Cham était parti pour Bade aussitôt après la réception de la pièce. Il n'assistait donc pas aux premières répétitions. Quand il revint frais et dispos, il sema le dialogue de mots spirituellement extravagants. Il en ajoutait même trop, et l'on dut mettre une digue à sa verve intarissable. Nous n'avons pas besoin de dire que Bijou était de la pièce et assistait aux répétitions avec son maître, qui ne pouvait se séparer de lui, ne fût-ce que quelques heures. Le *Malade au mois* fut joué et fort applaudi le 21 octobre 1868, et, ce qui est rare pour les pièces follement fantaisistes de Cham, ce vaudeville a été fréquemment représenté en province.

Voilà à quoi se borne le bagage de Cham comme auteur dramatique! Il est vrai qu'il avait en portefeuille bon nombre de projets de pièces qui n'ont jamais vu le jour, tels

que : l'*Orgue et le Pacha*, avec William Busnach; la *Ligne droite*, une comédie en trois actes avec Lafontaine, un de ses meilleurs amis; une autre comédie avec Clairville, qui lui reprochait d'avoir trop d'esprit pour être jamais un auteur dramatique dans le vrai sens du mot.

CHAPITRE VI

LES VOYAGES DE CHAM.

Cham en villégiature. — Départ pour l'Angleterre. — Le salon de lady Stepney Manners. — Cham fait la connaissance des frères Vizetelly. — Sa collaboration au *Pictorial Times*. — Une caricature de Cham. — Il est présenté à Mark Lemon, directeur du *Punch*. — Une avalanche de dessins. — Visite de Thackeray à Cham. — Un déjeuner de Gargantua. — Cham charme les convives par sa verve étourdissante. — Il se lie avec les principaux rédacteurs et dessinateurs du *Punch*. — Cham et Gavarni à Londres. — Parodie de la *Péri*. — *Impressions de voyage de M. Boniface*. — Dessins de Cham dans le *Puppet Show* et dans *The illustrated London News*. — Cham et le lord anglais. — Cham cicerone. — Erreur d'un critique anglais. — Cham et l'invalide de Chelsea. — La vogue de Bade avant 1870. — Les voyages de Cham à Bade. — Cham à la table de jeu. — Une provocation en duel. — La sollicitude de Cham pour Bijou. — Une caricature de Dantan jeune. — Cham et la dame anglaise dont le chien ne voulait pas se baigner.

Pour ne pas interrompre le récit des débuts de Cham, nous l'avons suivi dans sa vie et dans ses travaux jusqu'à la fin de la révolution de 1848.

Nous devons maintenant revenir un peu

en arrière pour parler de ses voyages, car ce « galérien de l'existence parisienne », comme l'appelait un de ses amis, allait, avant 1870, presque tous les ans en villégiature.

Londres, où était née sa mère et où habitait sa sœur Louisa, mariée à un officier distingué de la marine anglaise, Russel Henry Manners, qui devint amiral; Boulogne-sur-Mer, où il avait passé une partie de son enfance à la pension du docteur Bury; Bade surtout, où il retrouvait tout le Paris artistique et boulevardier, l'attiraient de préférence aux autres rendez-vous d'été.

Il est allé, en outre, deux fois passer quelques semaines au Havre et une fois à Dieppe. Ajoutons une visite faite en 1873 au château de l'Isle de Noé, et nous aurons donné la liste complète des déplacements du spirituel caricaturiste, qui, dans les dernières années de sa vie, n'a pas quitté une seule semaine sa maison et son jardin de la rue Nollet, en dépit des invitations et des sollicitations

amicales qui cherchaient à l'arracher à cette claustration funeste à sa santé.

Son dernier voyage — peut-on même appeler cela un voyage? — fut celui qu'il fit à Enghien pour assister au mariage de la petite-fille de Villemessant. Peu de jours auparavant, tandis qu'il se livrait, selon son habitude quotidienne, à des exercices de gymnastique, il avait été pris d'un de ces vomissements de sang qui étaient toujours suivis d'une grande prostration et commençaient à l'effrayer beaucoup.

Néanmoins, il avait tenu à se rendre à l'invitation de M. de Villemessant, pour lequel il avait beaucoup d'affection, et, dans son désir de se montrer souriant au milieu de cette fête de famille, il avait retrouvé sa verve habituelle et sa gaieté communicative.

A table, en face de lui, se trouvait le violoniste Sivori. Au dessert, entendant prononcer ce nom de Sivori, Cham se pencha vers nous, qui avions la bonne fortune d'être

son voisin, et nous dit : « C'est M. Sivori! Et moi qui, pendant tout le repas, n'ai cessé de l'appeler Vieuxtemps! Oh! il faut absolument que je répare cette maladresse. » Et s'adressant à l'éminent violoniste, de sa voix la plus gracieuse : « Vous avez beaucoup voyagé, *monsieur Sivori.* » Et l'on voyait dans ses yeux petillants de finesse qu'il était heureux de cette plaisanterie inoffensive.

C'est en 1842 que Cham fit son premier voyage en Angleterre. Il partit à la fin d'août, en compagnie de sa sœur Madeleine, et, après un temps d'arrêt à Dieppe, s'embarqua pour Ramsgate, une des plages les plus fréquentées de la côte anglaise, où se trouvaient M. et madame Manners. De Ramsgate, Cham, sa sœur Madeleine et la famille Manners se rendirent à Douvres, où l'on passa quelques jours avant de s'installer à Londres.

Il va sans dire que Cham logeait chez son beau-frère, alors capitaine de vaisseau. Lady Stepney Manners, mère de M. Henry Man-

ners, était une femme fort instruite et d'une grande distinction. Elle recevait la haute société de Londres et les illustrations littéraires. Cham se trouva ainsi mis en rapport avec des personnages éminents, dont la plupart entretinrent par la suite avec lui d'agréables relations. Ainsi il eut fréquemment l'occasion de voir Dickens, le célèbre romancier, dont les œuvres si émouvantes sont populaires dans le monde entier, ainsi que lady Morgan, la femme de lettres renommée, qui plaida avec talent la cause de l'Irlande et celle des droits de la femme. L'esprit si fin de Cham et sa conversation d'une allure originale furent remarqués dans le salon de lady Stepney et très-appréciés non-seulement par Dickens et lady Morgan, mais encore par les autres habitués de la maison.

* * *

Grâce à son ami Philipon, qui l'avait muni d'une chaleureuse lettre d'introduction, Cham entra en relations très-amicales avec MM. Vizetelly frères, imprimeurs, graveurs et éditeurs, qui lui furent d'un grand secours en le mettant en rapport avec le monde artistique de Londres. Le frère aîné, M. James Vizetelly, s'était acquis une certaine réputation comme imprimeur de publications de luxe, telles que les *Keapsakes*, qui jouirent alors d'une grande popularité en Angleterre, et son cadet, M. Henry Vizetelly, était le meilleur élève du célèbre graveur Orrin Smith. Après la mort de son regretté maître, il contribua puissamment au développement de l'art de la gravure sur bois en Angleterre. Dès sa présentation aux frères Vizetelly, Cham se trouva donc en plein milieu artistique et aussi en

pleine société littéraire, car ces intelligents éditeurs comptaient parmi leurs amis la plupart des écrivains connus de l'époque.

Quelques années auparavant, M. Henry Vizetelly avait même fondé, avec le concours de M. Herbert Ingram, membre du Parlement, pour Boston, le *The illustrated London News,* aujourd'hui le plus ancien des journaux illustrés destinés à donner au public une idée des événements contemporains.

Cependant, à l'époque du voyage de Cham, M. Henry Vizetelly, s'étant momentanément séparé de ce journal, fondait cette fois de concert avec son frère, un organe d'opposition, le *Pictorial Times,* où Thackeray, Mark Lemon, rédacteur en chef du *Punch,* et Douglas Jerrold, le célèbre humoriste, et par ses boutades le digne successeur de Sheridan, écrivaient.

Ce fut donc au bureau du *Pictorial Times* que Cham se présenta avec la lettre de Philipon. Son crayon spirituel et prime-sautier

ne se prêtait que par moments aux illustrations de la presse hebdomadaire, et il s'agissait d'utiliser son talent autrement.

Il était déjà connu de réputation des frères Vizetelly. Ces derniers avaient acheté à Philipon le *Barbe-Bleue* de Cham, et en avaient publié une édition anglaise. Ils eurent donc tout de suite l'idée d'obtenir sa collaboration pour un « album comique » qu'ils préparaient, et c'est ainsi qu'il se chargea d'abord d'illustrer des ballades grotesques écrites sur des sujets espagnols par le professeur Ayrtoun, et ensuite des pochades humoristiques de M. Théodore Martin, devenu depuis le secrétaire privé de S. M. la reine Victoria, et auteur de la biographie si connue du regretté prince Albert. Ce fut les premiers dessins que fit Cham à Londres. Peu de temps après, il se chargea de caricatures qui devaient accompagner un récit humoristique du voyage de la reine Victoria en France. Dès cette époque, il excitait la surprise de tous ceux qui l'approchaient par sa

facilité comme caricaturiste. Aussi avait-il constamment le crayon à la main.

Un jour, il vint par hasard au bureau du journal un Russe, un véritable géant, dont les jambes surtout avaient une longueur démesurée. Dès que le visiteur fut parti, on se tourna vers Cham, qui était présent :

— Eh bien! et celui-là, lui dit-on, vous auriez dû nous faire son portrait!

— Ce ne sera pas difficile, répliqua Cham, et quoiqu'il eût à peine regardé ce singulier personnage, il se mit vivement à allonger de grands traits sur une feuille de papier.

Ce fut une explosion de rire lorsqu'il montra son dessin. D'homme il n'y en avait point, mais à la place un ours superbe qui se balançait au haut d'une perche. On aurait dit le fameux Martin au sommet de son arbre dans la fosse du Jardin des Plantes. Il va sans dire que la perche représentait les jambes de l'individu, et que l'ours symbolisait la Russie.

*
* *

Le résultat le plus important pour Cham de ses excellents rapports avec la maison Vizetelly, fut sa présentation aux directeurs du *Punch*. Un ami de la maison, Douglas Jerrold, lui remit une lettre d'introduction pour M. Mark Lemon, qui était alors rédacteur en chef du *Charivari* de Londres. M. Mark Lemon, qui l'avait reçu avec un grand empressement, le prévint qu'on lui enverrait sans retard des bois chez lui. En effet, le même jour, on en porta un nombre considérable à son domicile.

On pensait qu'il prendrait son temps, qu'il dessinerait un ou deux bois, trois tout au plus par semaine; mais le surlendemain de cette entrevue, M. Lemon fut stupéfait de voir revenir son énorme paquet. Tout d'abord, il se désolait. — Quoi! M. de Noé renonçait à collaborer au *Punch!* Quelle

mouche l'avait donc piqué? On lui avait pourtant fait un excellent accueil!

Cependant, comme on avait besoin d'un bois ou deux pour un autre artiste, on défit le paquet. O surprise! tous les bois sont couverts de dessins, et les légendes — toutes plus spirituelles les unes que les autres — les accompagnent, ainsi qu'un petit billet qui demande un nouvel envoi de « iowds ». Les rédacteurs du *Punch* ne revenaient pas de leur étonnement, et cet incident fit sensation, car, malgré tout leur talent, les dessinateurs anglais n'avaient pas ce don si prompt de l'improvisation et cette remarquable rapidité d'exécution. Le fait fut cité comme un véritable tour de force, et cependant ce n'en était pas un, car tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de Cham savent quelle était sa merveilleuse facilité et l'incroyable prestesse de son esprit.

Le célèbre romancier Thackeray (auteur de la *Foire aux vanités*), qui maniait aussi bien le crayon que la plume, et a donné à

la feuille satirique anglaise la curieuse série de dessins et d'articles sur les *Snobs*, les spirituelles ballades du *Policeman*, etc., etc., avait appris l'arrivée de Cham à Londres. Il vint donc un matin à Fleet Street, chez M. Henry Vizetelly, et le pria instamment de lui donner l'adresse de ce « diable de Français qui avait, disait-il, plus d'esprit dans son petit doigt que tous les caricaturistes de Londres dans leurs têtes réunies ».

On fit droit à sa demande, et voilà Thackeray qui s'en va tout chaud, tout bouillant, chez Cham, et entrant chez lui comme un ouragan, lui prenant la main et le félicitant sans même se faire connaître. Cham était passablement vif, et cependant il fut étonné de la vivacité de Thackeray. Enfin ce dernier se nomma et pria Cham de bien vouloir venir déjeuner chez lui à Kinsington, le dimanche suivant. Ce fut un repas digne de Gargantua au point de vue des aliments, et, pour que la comparaison soit complète, égayé

d'une manière toute rabelaisienne par la verve et la joyeuse humeur des convives.

Mark Lemon, le directeur du *Punch*, n'avait pu venir, non plus que Douglas Jerrold, dont la présence était très-recherchée à ces sortes d'agapes, à cause de son intarissable esprit. Ce fut Cham qui le remplaça ce jour-là.

Parmi les convives se trouvaient, outre Thackeray et Cham, et MM. James et Henry Vizetelly, Richard Doyle, l'un des plus féconds et des plus spirituels caricaturistes du *Punch*, dont le crayon satirique traça si souvent et avec tant de verve les traits de M. Disraeli, de *Dizzi*, comme on disait chez nos voisins; John Seech, également attaché comme caricaturiste au *Punch*, et les frères Mayhew, quatre jeunes gens de beaucoup d'esprit, dont on ne parlait jamais individuellement. C'était une sorte de quatuor inséparable, quelque chose comme les *Quatre Fils Aymon*, que l'on représente tous montés sur le même cheval; Gilbert à

Beckett, l'humoriste bien connu ; Tom Taylor, plus tard rédacteur en chef du *Punch ;* Higgins, le rédacteur du *Times,* célèbre sous son pseudonyme de « Jacob Omnium ».

On se mit à table à onze heures du matin, et à six heures du soir le couvert n'était pas encore desservi. Vers midi, Cham prit le dé de la conversation, et pendant de longues heures il tint tous les convives sous le charme de son esprit. Il y avait là quelques-uns des hommes les plus spirituels de l'Angleterre, et cependant personne ne songeait à l'interrompre. C'étaient des rires, des applaudissements sans fin.

Ce déjeuner mit Cham en rapport avec de nombreuses notabilités du monde artistique et littéraire de Londres. Un peu plus tard, il se lia également avec Cruikshank, le caricaturiste dont le crayon si fin et si délicat a produit des créations ravissantes, entre autres la série des huit planches sur la *Bouteille et les Enfants de l'ivrogne (the Bottle, the Drunkard's children),* que Gavarni con-

sidérait comme un chef-d'œuvre. Cruikshank avait beaucoup de sympathie pour Cham, auquel il a offert plusieurs dessins inédits avec des dédicaces très-affectueuses.

Nous venons d'écrire le nom de Gavarni, qui, lui aussi, séjourna en Angleterre, notamment en 1848, eut des relations très-suivies avec les frères Vizetelly, et rapporta de Londres ses *Anglais chez eux*, un de ses meilleurs albums, quoique des moins connus.

Ce n'est certes pas faire injure à Cham que de rappeler en passant son illustre contemporain, le philosophe un peu morose du crayon. Il y avait largement place pour tous les deux au soleil. Ils ne se gênaient nullement. Gavarni rappelait par certains côtés le Barbier de Séville; Cham, c'était plutôt le bon rire de Gresset et des vaudevillistes.

Leurs séjours à Londres à des époques différentes offrent plus d'un contraste. Cham se répandait de tous côtés; spirituel, aimable, amusant les autres et demandant à

être amusé lui-même. Gavarni, au contraire, s'isolait, se cachait presque. Il était souvent fort difficile de le rencontrer. A la longue, on finit par savoir que pendant ses longues absences il se rendait de préférence aux docks de Londres, où il trouvait, disait-il, un type d'Anglais plus remarquable encore que le *policeman,* le *lord* ou le *snob.* Il cherchait son Anglais idéal parmi les noirs travailleurs qui déchargeaient les bateaux de charbon amarrés à l'entrée de la Tamise.

Revenons à Cham. Comme ses occupations l'appelaient constamment du côté de Fleet Street, où sont publiés la plupart des journaux anglais, il se rendait souvent dans les tavernes qui s'y trouvent et où se réunissaient alors les écrivains et artistes anglais, car il y avait à cette époque peu ou point de « cercles littéraires ». Il déjeunait fréquemment à la célèbre taverne du *Cheshire cheese,* le rendez-vous des personnalités les plus marquantes de la presse an-

glaise, et s'accommodait très-bien, dit-on, du « gigot national[1] » et du « porter beer »; en quoi il ressemblait à Gavarni.

Les relations une fois établies avec le *Punch* se continuèrent après le départ du caricaturiste français, et, chaque fois qu'il vint à Londres, il donna un certain nombre de croquis à la feuille satirique anglaise. Ainsi il fit paraître dans ce journal une parodie de la *Péri*, ballet-pantomime de Théophile Gautier et Corally, représenté à l'Opéra de Paris en 1843, et monté à Londres l'année suivante, au moment où Cham se trouvait dans cette ville.

Ajoutons qu'au retour de son premier voyage, il résuma ses impressions dans un album comique intitulé : « *Impressions de voyage de M. Boniface*, ses excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez, etc. » C'est une de ces fantaisies humoristiques

[1] A Londres, on mange vingt gigots pour un seul rosbif, et cependant on prétend que les Anglais préfèrent ce dernier plat. C'est tout à fait le contraire.

passablement extravagantes qui dérideraient les fronts les plus moroses.

A l'époque de la révolution de 1848, il donna aussi des caricatures à un journal comique, le *Pupper Show,* que MM. Vizetelly faisaient paraître à Londres. Parmi ces dessins, il y en avait un qui représentait un garde national prêt à succomber sous la fatigue d'une faction trop prolongée à la porte d'une « propriété nationale » quelconque. C'est à peine si le malheureux se tenait encore sur ses jambes. — « Oh! disait-il, quel malheur que je ne sois pas né dans la paisible Angleterre! »

Enfin Cham donna à différentes reprises des dessins à l'*Illustrated London News,* dont les colonnes lui furent ouvertes dès que M. Vizetelly s'y rattacha de nouveau. C'est ainsi qu'à l'époque du coup d'État, et, plus tard encore, à l'époque de la Commune, il fournit au journal illustré de Londres de nombreux croquis de la plus vivante actualité.

*
* *

Cham conserva longtemps des relations avec plusieurs de ses amis d'Angleterre, et, quoique peu à peu il les perdît de vue, il ne les oublia pas. Notons que le comte de Noé, en raison de son séjour en Angleterre et de ses liens de parenté avec plusieurs grandes familles de l'aristocratie anglaise, recevait fréquemment la visite des Anglais de distinction de passage à Paris.

C'est à l'occasion d'une de ces visites que, dans sa jeunesse, Cham se livra à une de ces plaisanteries dont il n'était pas avare. Un lord se présente à l'hôtel de la rue de l'Université au moment où le jeune Amédée était dans le vestibule. Le valet de chambre s'était absenté un instant. Cham s'avance au-devant du visiteur, le débarrasse de son pardessus et de son chapeau, lui demande son nom, et, ouvrant gravement la porte du

salon, il l'annonce, comme eût fait le domestique le mieux stylé.

Le comte de Noé ne comprend rien à cette plaisanterie de son fils; mais il reçoit le lord anglais avec son affabilité ordinaire et le retient à dîner. Qui fut surpris? Ce fut le noble étranger, lorsqu'il vit s'asseoir à la table du pair de France et prendre part à la conversation le jeune homme qui l'avait introduit et qu'il prenait pour un valet de chambre.

Un autre visiteur anglais fut également victime de la manie de Cham d'inventer des farces. Cet étranger, en visite chez le comte de Noé, eut l'imprudence d'exprimer le désir de voir les curiosités de Paris. Aussitôt Cham s'offrit pour être son cicerone. Ils sortent ensemble, et Cham conduit directement l'Anglais à la Morgue, et le ramène à l'hôtel, en lui disant qu'il n'y a rien de plus curieux à Paris.

Nous espérons bien que ce ne sont point ces espiègleries qui ont suggéré à un critique

anglais l'idée de prétendre, dans une étude d'ailleurs fort remarquable, que le trait saillant de l'esprit de Cham était « son antipathie comique » pour l'Angleterre. L'auteur de cette singulière allégation s'appuie sur ce détail que le caricaturiste du *Charivari* ne manquait jamais de représenter l'Angleterre sous les traits d'une grande dame maigre, ordinairement en lunettes et toujours pourvue de dents monstrueuses. Mais est-ce que les dessinateurs du *Punch* se privent de caricaturer la France et les Français? Cela ne veut pas dire que chacun d'eux ait une animosité personnelle contre notre pays.

Veut-on connaître la note exacte des satires de Cham vis-à-vis de l'Angleterre? Nous la trouvons dans un croquis paru dans le *Charivari*, en 1847, sous ce titre : *Mœurs britanniques*. On sait que l'hôtel des Invalides, en Angleterre, est à Chelsea. Cham représente un visiteur français — qui lui ressemble beaucoup — et qui, sortant

de Chelsea, dit au gardien : « Waterloo, Waterloo! Mais, mon brave homme, voilà deux heures que vous me rabâchez la même histoire... A ce compte-là, combien un Français mettrait-il donc de temps à vous raconter ses victoires? »

*
* *

Ainsi que nous l'avons dit, entre les divers voyages de Cham, ceux qui ont le plus marqué dans sa vie sont ses voyages à Bade, où, avant la guerre de 1870, il allait à peu près tous les ans passer quelques semaines.

On sait de quelle vogue jouit naguère cette station thermale, dont MM. Bénazet père et fils avaient fait le rendez-vous des illustrations du monde entier et surtout des Parisiens. A la fin de juillet, et surtout dans la semaine des courses, tout le Paris élégant, littéraire, artistique, le monde de la

presse et des théâtres, n'était plus sur les bords de la Seine, mais dans la jolie ville de la forêt Noire.

Les compositeurs et les auteurs dramatiques parisiens faisaient représenter sur le théâtre de Bade des œuvres inédites. Les plus célèbres artistes tenaient à honneur de se faire entendre devant ce parterre de princes du sang et de princes de la critique, et si les eaux minérales qu'on absorbait au trink-hall ne guérissaient pas toujours les rhumes et les névralgies, il était bien rare qu'on sortît de la Conversation sans sentir sa bourse plus légère.

Cham, en sa qualité de Parisien raffiné, adorait Bade. Il y retrouvait, comme à une première représentation de l'Opéra-Comique ou des Italiens, tous ses amis, ses collaborateurs, ses anciens camarades des ateliers; il rencontrait là, sur un terrain neutre, les personnages politiques ou mondains dont il aimait à crayonner les types. Bade, c'était pour le caricaturiste un petit

Paris, celui qu'il affectionnait et qui s'offrait à son œil observateur dans un cadre ravissant, plein d'ombrage et de verdure.

Naturellement Cham faisait comme tout le monde et risquait la chance au trente et quarante. Mais c'était un joueur fort timoré, il manquait d'estomac, suivant l'expression consacrée, et, lorsqu'il hasardait quelques pièces de cinq francs, il en suivait les destinées avec sollicitude. Quel ne fut pas son étonnement, un jour qu'il venait de gagner cinquante francs, de voir un de ses voisins mettre l'argent dans sa poche ! Cham se fâche, traite le monsieur vertement et le provoque en duel. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Cham voulait absolument se battre séance tenante, dans le jardin qui avoisinait la salle de jeu. Son adversaire, moins bouillant, fit des excuses et rendit l'argent.

On pense bien que le vicomte de Noé, en venant à Bade, ne se séparait pas de son cher Bijou. Bijou ne le quittait pas, installé sur le bras de son maître qui avait pour lui



CARICATURE DE CHAM

PAR DANTAN JEUNE.

les attentions les plus délicates. Parfois un coup de fusil se faisait entendre. Alors Bijou sautait à terre et se sauvait. On voyait aussitôt Cham se mettre à la poursuite de son chien et ne s'arrêter qu'après l'avoir rejoint et réinstallé sous son bras.

C'est à Bade que l'un des amis de Cham, Dantan jeune, dessina une caricature bien amusante et bien spirituelle. Cham est représenté sous les traits de son chien; il est parfaitement reconnaissable à son mouvement de tête et surtout à sa moustache effilée et à sa barbiche pointue. Sous sa patte gauche il tient son parapluie, et sous la patte droite il porte son maître [1].

Un matin, Cham avait offert au château de la Favorite un déjeuner à des amis qu'il avait rencontrés à Bade. Tout à coup, il s'aperçoit que son chien est parti. Il plante là ses invités et se met à la poursuite de son cher Bijou. Lorsqu'il revint, rapportant son

[1] Cette caricature appartient à M. Hetzel, qui l'a gracieusement mise à notre disposition.

précieux trésor, le repas touchait à sa fin; mais ses amis ne lui gardèrent pas rancune d'avoir si mal rempli ses devoirs d'amphitryon. Ils connaissaient et excusaient sa faiblesse pour son griffon bien-aimé.

Et Cham ne veillait pas seulement sur son chien à lui; il s'occupait aussi de ceux des autres, comme le prouve le fragment suivant d'une de ses lettres de Bade :

« ...J'ai fait la connaissance d'une charmante Anglaise. Imagine-toi que je l'ai trouvée pleurant au bord de la rivière, avec son chien qui ne voulait pas se baigner. Je lui ai demandé la cause de ses larmes, et elle m'a dit que son mari voulait tuer son chien si elle ne parvenait pas à le débarrasser de ses puces; or, la vilaine bête ne voulait pas entrer dans l'eau. J'ai eu compassion d'elle; j'ai empoigné le chien, et je l'ai fait entrer dans l'eau. Depuis ce jour, cette brave dame ne me quitte plus... »

Malheureusement survint la guerre de 1870, et les Parisiens choisirent pour but de

leur villégiature d'autres promenades que l'allée de Lichtental. Cham, après avoir pendant quelques années fréquenté la plage du Havre et surtout celle de Boulogne-sur-Mer, se confina dans sa maison des Batignolles et ne connut guère d'autres ombrages que ceux de son jardin de la rue Nollet.

CHAPITRE VII

1850-1870.

Les deuils de Cham. — La sœur Madeleine. — La statue d'Étex. — La maladie de la sœur de Cham. — La date du 6 octobre 1836. — La mère de Cham. — La prédiction d'une diseuse de bonne aventure. — La galerie de tableaux du comte de Noé. — Une toile de Largillière au château de Ferrière. — L'accident arrivé au père de Cham. — Une visite à l'hôtel de la rue du Bac. — Mort du comte de Noé.

Dans une période de six ans — de 1852 à 1858 — Cham éprouva les plus grandes douleurs de sa vie, car il perdit successivement les trois êtres auxquels il était le plus attaché : sa sœur Madeleine, sa mère et le comte de Noé, son père. Ces deuils avaient affecté profondément le cœur si sensible de Cham, et l'on peut dire qu'il ne s'en est jamais consolé. Sa correspondance, que nous avons entre les mains, évoque à chacun de ces douloureux anniversaires le souvenir de ses chers morts.

C'est la sœur Madeleine qui la première fut arrachée à son affection. Elle était née en Angleterre, dans l'île de Wight, en 1814. Venue en France à l'âge de deux ans, elle fit son éducation avec sa sœur Louisa, qui fut plus tard madame Manners. En 1846, elle fut nommée dame de l'Ordre royal de Bavière, ordre qui a été créé par la reine de Bavière pour être décerné aux femmes des ambassadeurs et aux filles nobles. Cet Ordre donne le titre de dame et de comtesse, avec grandes entrées à la cour de Bavière.

Nous avons dit que la sœur aînée de Cham avait pour lui une tendresse presque maternelle. D'une nature très-fine et très-poétique, excellente musicienne, aimant les arts, elle comprenait les aspirations artistiques de Cham et lui prodiguait dans son enfance les soins que réclamait sa santé.

La sœur de Cham se distinguait par le charme de sa physionomie et les lignes délicates de son visage. Aussi, comme elle était très-liée avec mademoiselle Pugens,

qui avait épousé le sculpteur Étex, l'auteur déjà célèbre du groupe de *Caïn* obtint de la fille du comte de Noé de poser pour la tête de *Sainte Geneviève,* qui fut si remarquée au Salon de 1836. Cette statue, qui reproduit dans une pose inspirée les traits de la sœur de Cham, se trouve actuellement à la cathédrale de Clamecy, dans la Nièvre.

Au commencement d'octobre 1852, mademoiselle de Noé fut prise d'une fièvre qui l'emporta en quelques jours. Elle mourut le 6 octobre. Cette perte causa à Cham un profond chagrin, et pendant plusieurs mois il lui fut impossible de se remettre au travail. Bien longtemps après, lorsque le nom de sa sœur Madeleine était prononcé devant Cham, on voyait ses yeux se remplir de larmes. C'est que cet impitoyable railleur était doué d'une âme essentiellement aimante et tendre. Son cœur était à la hauteur de son esprit.

*
* *

La mort de la fille aînée du comte de Noé n'avait pas affecté seulement Cham. Elle avait vivement affligé toute sa famille, et surtout sa mère, qui adorait ses enfants, et dont la santé devint chancelante à partir de ce moment et inspira des inquiétudes.

La comtesse de Noé, issue, comme nous l'avons dit, d'une des plus hautes familles de l'aristocratie d'Angleterre, avait conservé en France les habitudes si réservées et presque rigides des dames anglaises. Elle ne sortait jamais sans son mari. A cinq heures, le comte de Noé quittait la Chambre des pairs et venait chercher la comtesse pour la promenade. Elle avait beaucoup d'esprit et avait été très-belle. Aussi était-elle très-recherchée dans les salons du faubourg Saint-Germain.

Impressionnable et nerveuse comme

beaucoup d'Anglaises, la comtesse de Noé avait été très-frappée d'une prédiction qui lui avait été faite par une diseuse de bonne aventure. On lui avait annoncé combien d'enfants elle perdrait. Lorsque ce chiffre fut près d'être atteint, elle tremblait à la moindre petite indisposition d'un des enfants, et lorsque le chiffre fut complet, elle dit : « C'est maintenant mon tour ! » On remarqua que lorsqu'elle quitta la chambre où sa fille Madeleine venait de rendre le dernier soupir, elle paraissait avoir vieilli de dix ans.

Pendant l'hiver de 1855, la comtesse de Noé fut atteinte d'une bronchite que son état d'affaiblissement ne permit pas de combattre, et elle mourut le 2 février, succombant plutôt à la douleur causée par la perte de sa fille qu'à la maladie elle-même.



LE COMTE DE NOÉ

PAIR DE FRANCE.

*
* *

Une autre épreuve, non moins cruelle, était réservée à courte échéance au caricaturiste, alors dans tout l'épanouissement de son talent. Son père lui fut enlevé, trois ans après sa mère, presque jour pour jour, le 6 février 1858.

Dans le cours de cette étude, nous avons eu l'occasion de parler du comte de Noé, de son affection profonde pour Cham, de ses goûts artistiques, de sa nature sympathique et bienveillante. Nous n'avons encore rien dit de sa belle galerie de tableaux, objet de sa sollicitude éclairée, et qui occupait la place d'honneur dans l'hôtel qu'il habitait au 99 de la rue du Bac. C'était un ancien hôtel acheté par M. Legacque, qui tenait le café des Tuileries sous le Directoire.

La galerie du comte de Noé contenait des Ruysdaël, un Philippe de Champaigne, des

Greuze et surtout un superbe portrait de mademoiselle de Fontanges par Mignard. Cette toile avait été offerte au père de Cham par le duc de Berry, qui, grand amateur de tableaux, aimait beaucoup à visiter les marchands et les collectionneurs, en compagnie de son ami le comte de Noé. Dans une de ces promenades, ce dernier avait beaucoup admiré le tableau de Mignard. Le lendemain, on le lui apportait de la part du duc de Berry.

Un autre joyau de la galerie de l'hôtel de la rue du Bac était le portrait de Joly de Fleury, président au Parlement de Paris, peint par Largillière. Ce tableau, après la mort du comte de Noé, fut acquis par le baron de Rothschild et se trouve au château de Ferrières, dont on connaît les richesses artistiques. Un jour, Cham, visitant le château du baron de Rothschild en compagnie d'Eugène Lami, entra dans la pièce où était suspendue la toile de Largillière; il s'arrêta très-ému devant ce tableau et s'écria :

« C'est lui, c'est le tableau qui était chez mon père, je le reconnais, voici la trace du coup de fouet. » En effet, le nègre Tombey, poursuivant une chauve-souris qui avait pénétré dans le salon du pair de France, avait par maladresse atteint le tableau, sans l'endommager, du reste, en aucune façon, et il fallait les yeux de Cham pour découvrir cette marque imperceptible.

Revenons au comte de Noé. S'il aimait les tableaux et les objets d'art, en revanche, il détestait les voitures, et il semblait avoir le pressentiment qu'elles lui seraient funestes. C'est ce qui lui arriva. Un soir qu'il rentrait chez lui vers minuit, à pied, il fut violemment renversé sur le pont Royal par une voiture dont les chevaux étaient lancés au triple galop. On le releva gravement contusionné. On voulait le faire transporter à son hôtel : « Merci, messieurs, dit-il, merci, je marcherai selon mon habitude. Je ne prends jamais de voiture, je ne les ai jamais aimées, et ce qui m'arrive aujourd'hui

prouve que j'avais bien raison de ne pas les aimer. » Toutefois, il consentit à force d'instances à s'appuyer sur le bras d'une des personnes venues à son aide, et l'on arriva ainsi lentement à l'hôtel.

Le lendemain, tout Paris fut informé de l'accident, et tout Paris, qui connaissait l'honorable pair de France, accourut savoir de ses nouvelles. Un des visiteurs, ami de Cham, a tracé un récit très-exact de la façon dont il fut accueilli par le comte de Noé, récit qu'on a bien voulu nous communiquer :

« Le comte de Noé nous reçut dans son vaste salon, une véritable galerie de tableaux les plus rares et de marbres les plus précieux. Sa jambe droite était affreusement déchirée, sa figure meurtrie, et cependant souriant, à demi étendu sur un canapé, ayant devant lui un chevalet, nous le trouvâmes peignant, dans cette position difficile, un délicieux paysage.

« — Ah ! c'est vous, très-cher chroniqueur, me dit-il, en me voyant entrer.

Quelles nouvelles m'apportez-vous? La chasse aux anecdotes a-t-elle été abondante? Votre carnassière est-elle bien garnie?

« — Je venais, monsieur le comte...

« — Dites-moi, que nous jouera-t-on mardi aux Italiens?... Et nos amis, comment vont-ils?

« — Ils sont tous venus ou ils vont tous venir.

« — Ah! tant mieux, j'aurai grand plaisir à les voir, et, dans quelques jours, un plaisir plus grand encore à leur rendre visite à pied... J'ai en horreur les voitures!

« Il me fut impossible de lui demander comment il se trouvait, et sans son fils Cham qui entra et me serra cordialement la main, je m'en serais allé comme j'étais venu. Cham me dit que, pour son état, son père allait très-bien, qu'il le lui affirmait sans cesse, que, de plus, il avait toujours sa gaieté, sa vivacité ordinaires, et que, Dieu aidant, cela ne serait rien.

« Je pris congé du comte de Noé.

« — Attendez donc, me dit-il, que je vous reconduise et que j'aie le plaisir de vous mettre à la porte, ajouta-t-il en riant.

« Je voulais m'y opposer, mais en vain. C'est appuyé sur une canne pour la première fois de sa vie qu'il me congédia avec cette politesse charmante qui ne l'abandonnait jamais, tout en répétant : — A bientôt! »

Malheureusement, une pareille secousse dans un âge aussi avancé — le comte de Noé avait quatre-vingt-un ans — devait lui être fatale. Trois mois après cet accident, le père de Cham rendait le dernier soupir, entouré de ses enfants et petits-enfants dont il était adoré. Cham fut en proie à une douleur si vive qu'on craignit un instant pour sa vie. Il perdait, en effet, un père d'une bonté admirable, d'une nature exquise et d'un esprit charmant, qui avait été pour lui l'ami le plus dévoué et le conseiller le plus cordial. Répétons-le, parce que c'est une vérité que nous nous félicitons d'avoir mise

en pleine lumière, le comte de Noé, le pair de France, l'ancien gentilhomme de la chambre du Roi, le grand officier de la Légion d'honneur, était très-fier de son fils Cham le caricaturiste, et Cham, à son tour, avait pour son père l'affection la plus tendre. Il ne se consola jamais de sa perte.

CHAPITRE VIII

CHAM PENDANT LE SIÉGE ET LA COMMUNE.

Le mariage de Cham. — Ses témoins. — Cham et le secrétaire de la mairie. — Les débuts de la guerre de 1870. — Enthousiasme patriotique de Cham. — Le siége de Paris. — Cham pris pour un espion prussien. — Service aux remparts. — Un pied gelé. — Démarches de Cham pour délivrer un sergent de ville emprisonné par la Commune. — Une lettre de Henri Rochefort. — Le *Charivari* suspend sa publication. — Visite des émissaires de la Commune au domicile de Cham. — Il s'échappe en passant par-dessus le mur de son jardin. — Versailles pendant la Commune. — Une heureuse rencontre. — Cham s'installe à Versailles. — Sa principale occupation. — Émotion d'un prisonnier rendu à la liberté. — La maladie et la mort de Bijou. — Regrets de Cham.

La guerre, le siége et la Commune, ces pages douloureuses de notre histoire contemporaine, ont fourni à Cham l'occasion de montrer et son patriotisme et la bonté de son cœur; mais avant de le suivre dans ces temps de tristesse et d'agitation, nous devons relater une date importante dans la vie du comte de Noé, celle de son ma-

riage. C'est le 24 juillet 1866 qu'il épousa, à la mairie et à l'église de Puteaux, mademoiselle Jeanne Leroy. Voici, du reste, le texte même de l'acte de mariage que nous avons relevé sur le registre de l'église de Puteaux :

« L'an 1866, le 24 juillet, après la publication des trois bans faite en cette église, vu la dispense de toute autre publication accordée par Mgr l'Archevêque, vu le certificat de l'état civil de Puteaux,

« Je soussigné, vicaire, ai reçu en cette église le mutuel consentement que se sont donné pour le mariage Amédée-Charles-Henri de Noé, rentier, demeurant à Puteaux, rue des Écoles, fils majeur de Louis-Pantaléon-Jules-Amédée de Noé et de Françoise-Caroline Haliday, son épouse, tous deux décédés, d'une part, et Jeanne Leroy, demeurant à Puteaux, rue des Écoles, fille majeure de Claude Leroy et de Joséphine Mutin, son épouse, décédés, d'autre part ;

« Et leur ai donné la bénédiction nuptiale en présence des témoins : Pierre Léty, demeurant à Paris, rue de Douai, n° 40; Pierre-Louis Véron, demeurant à Paris, rue des Pyramides, 4; Charles-Adrien Desmaze, demeurant à Paris, rue d'Aumale, 13; Charles-Alexandre Lecocq, demeurant à Paris, rue Pigale, 48. En foi de quoi, j'ai signé le présent acte avec les époux et les témoins. »

Cham, on le voit, avait choisi pour l'assister d'excellents et dévoués amis, dont nous aurons occasion de reparler en nous occupant des dîners du caricaturiste du *Charivari*, dîners extrêmement amusants, où son esprit assaisonnait le menu de propos et d'anecdotes d'une fantaisie étourdissante.

Du reste, le jour même de son mariage, et avant de quitter la salle de la mairie, l'impitoyable railleur trouva moyen d'égayer l'assistance par une plaisanterie. On sait que le modeste hôtel de ville de Puteaux s'élève

sur les bords de la Seine, que l'on aperçoit des fenêtres de la mairie. Cham s'approche du secrétaire, et désignant la Seine :

« Pardon, monsieur, combien y a-t-il de pieds d'eau ? »

L'employé, un peu surpris de la question :

« Il y a au moins douze à vingt pieds. »

Cham, avec un grand calme :

« Je vous remercie beaucoup, cela me suffit... » Et il acheva sa pensée en faisant le geste d'aller piquer une tête dans l'eau.

Tout le monde riait, excepté le secrétaire de la mairie, qui n'avait jamais vu un nouveau marié avoir des idées aussi lugubres; mais Cham n'avait aucune velléité de suicide, et, le soir, le comte et la comtesse de Noé, les témoins et les invités dînèrent gaiement au restaurant Wepler, aux Batignolles.

*
* *

Arrivons aux événements de 1870. Cette malheureuse guerre qui souleva dans toute la France, à ses débuts, un si grand enthousiasme, ne pouvait manquer d'émouvoir la fibre patriotique de Cham. Crayonner ces soldats français qu'il campe si fièrement, et placer dans leur bouche des reparties pleines de crânerie, c'était pour le caricaturiste du *Charivari* une de ces bonnes fortunes qu'il n'avait garde de laisser échapper.

Aussi, dès le 22 juillet 1878, il consacre un premier dessin au conflit franco-allemand. Le roi de Prusse a refusé de recevoir notre représentant. Cham esquisse un zouave frappant à coups de crosse à la porte d'une maison, à la fenêtre de laquelle on aperçoit la figure du roi Guillaume. Au-dessous, cette légende : « Un nouvel am-

bassadeur à qui il n'y aura pas moyen de refuser sa porte. »

Cham est si heureux de se retrouver sur le terrain militaire, qu'il ne quitte pour ainsi dire plus le crayon. Les numéros du 22 au 28 juillet sont tous illustrés par le comte de Noé. Sa verve si française puise dans son cœur de patriote une ardeur infatigable et des espérances qui, hélas! devaient être promptement déçues. Au milieu de cet enthousiasme de la première heure, il trouve des mots charmants comme celui-ci : Un maître d'école donne la croix à un de ses élèves. — « Non, répond l'enfant, pas maintenant, quand on aura appelé notre classe ! »

Bientôt les poignantes nouvelles arrivent. Cham ne désespère pas. On croirait le voir au milieu de nos soldats, sonnant le ralliement. Chacun de ses croquis a pour but de réveiller la confiance. Deux artilleurs pointent une pièce : « Attention, Pitou! Il s'agit de prouver que Petit Bonhomme vit encore. »

Et la note comique se retrouve même dans ces jours de douloureuses préoccupations. Une cuisinière lit les nouvelles de la guerre près de son pot-au-feu qui déborde : « Oh! les braves soldats! s'écrie-t-elle. Ils en auront, de mes bouillons. Tant pis s'il n'en reste plus pour les bourgeois. » N'oublions pas un magnifique dessin paru dans le numéro du 24 août. Un zouave tombe mourant sur un monceau de cadavres prussiens, et se console en disant : « Couché... mais j'ai fait mon lit! »

Nous nous arrêtons, car il faudrait tout citer; mais nous engageons tous ceux qui veulent étudier l'œuvre de Cham à parcourir la collection du *Charivari*, du *Monde illustré* et de l'*Univers illustré* à cette époque. Son patriotisme s'y révèle dans chacun de ses croquis, et l'on comprend quelles angoisses il a dû éprouver en assistant à l'écrasement de nos armées.

*
* *

Dès que les troupes allemandes commencèrent l'investissement de Paris, Cham supplia sa sœur, la comtesse Marie-Anne de Noé, et sa nièce, la comtesse Héléna, de s'éloigner de Paris, et les fit monter lui-même dans le dernier train qui pût traverser les lignes ennemies. Elles se rendirent en Angleterre, chez madame Manners. Quant au comte de Noé et à sa femme, ils ne quittèrent pas leur appartement de la rue Nollet, s'efforçant de rendre service à leurs amis, à leurs voisins et à toutes les personnes qui, connaissant les nombreuses relations du célèbre caricaturiste, venaient faire appel à son obligeance.

Malgré la grande notoriété dont jouissait Cham, et à laquelle nous venons de faire allusion, il faillit dès le début du siége être fusillé comme espion. Cette histoire a été

racontée de diverses façons; voici, croyons-nous, la version exacte.

On parlait beaucoup d'une pièce de canon installée au bastion n° 41, et qu'on appelait « la belle Joséphine ». Cham se dirige un jour de ce côté-là, et après avoir admiré la fameuse pièce de canon, il prend un petit album de poche sur lequel il griffonne un croquis.

Au même moment, un garde national s'approche du comte de Noé et le prie de venir parler au chef de poste. Cham le suit, et arrivé au poste, il s'aperçoit qu'on le prend pour un espion prussien. On l'entoure, on le menace, et finalement on l'arrête; puis quatre hommes et un caporal sont chargés de le conduire près du commissaire de police.

Dans le trajet, la foule furieuse cherche à le frapper; on lui déchire ses vêtements, son chapeau disparaît, et il arrive dans cet état devant le commissaire de police, qui l'interroge brutalement :

« Votre nom?

— De Noé.

— Êtes-vous marié?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous des papiers qui l'établissent?

— Je ne porte pas sur moi mon contrat de mariage.

— Reconnaissez-vous que vous êtes un espion prussien? »

L'accent anglais de Cham et son allure flegmatique ne faisaient que confirmer le commissaire de police dans sa conviction qu'il venait de mettre la main sur un espion.

A ce moment, survint une personne qui connaissait le caricaturiste du *Charivari* :

« Tiens, c'est Cham!

— Cham! s'écrie le commissaire, vous vous appelez Cham?

— Oui, monsieur.

— Vous avez donc menti en déclarant que vous vous nommiez de Noé.

— Mais non... »

La discussion reprend plus vive encore, les clameurs de la foule redoublent.

Enfin le commissaire se décide à envoyer prendre des renseignements à l'adresse donnée par Cham, et, complétement édifié sur son compte, il s'empresse de le mettre en liberté.

*
* *

Malgré la faiblesse de son tempérament et sa mauvaise santé, qui l'avaient toujours fait exonérer du service de la garde nationale, Cham ne voulut pas invoquer ce motif d'exemption et monta bravement la garde aux remparts, tout en toussant beaucoup et parfois en crachant le sang. Une nuit même, par une température glaciale, il eut un pied gelé, et, pendant tout le reste du siége, il allait, clopin-clopant, chaussé d'une bottine et d'une pantoufle.

Ces mésaventures ne l'empêchaient pas

de venir en aide à tous ceux qui réclamaient son appui. C'est ainsi que, pendant la Commune, la femme d'un sergent de ville, qui habitait rue Nollet, vint supplier le comte de Noé d'obtenir la mise en liberté de son mari, emprisonné par ordre du comité central. Cham se mit aussitôt en campagne, et tâcha d'arriver jusqu'à Rochefort pour obtenir la délivrance du prisonnier. N'ayant pu réussir à le voir, il lui adressa une lettre pressante, et voici la réponse qu'il reçut de l'auteur de la *Lanterne* :

« Mon cher Cham,

« Je suis tout-puissant, c'est vrai, mais ma grandeur d'âme égale ma puissance. Je vais tâcher de délivrer votre sergent de ville, qui doit avoir pas mal d'emprisonnements sur la conscience. Le difficile, c'est que, lorsqu'ils sortent des forts pour entrer à Paris, on les assomme. Enfin, nous allons voir.

« Je suis désolé qu'on ne vous ait pas

laissé passer. Véron vous emmènera avec lui à la Ville, et nous nous jetterons dans les bras l'un de l'autre.

« Dites mille choses aimables et comme vous seul savez en dire à madame de Noé. A bientôt, j'ai trois cent cinquante mille Prussiens qui m'attendent. Je vous quitte.

« Tout à vous, mon cher ami.

« Henri ROCHEFORT. »

Ajoutons que la démarche de Cham porta ses fruits. Le malheureux sergent de ville auquel il s'intéressait fut arraché à la prison, et sans doute à la mort. Nous verrons plus loin le comte de Noé, après la défaite de la Commune, intervenir généreusement en faveur de plusieurs des prisonniers de Versailles, et se préoccuper à son tour du sort de M. Rochefort. Cet homme excellent, et qui ne comptait que des amis et des admirateurs dans tous les camps, était toujours du parti de celui qui souffrait.

*
* *

Le *Charivari,* qui avait suspendu sa publication une première fois le 23 mars 1871 et l'avait reprise quelques jours après, cessa de nouveau de paraître au commencement d'avril. Quelques jours auparavant, il avait annoncé qu'une indisposition de Cham ne lui permettait pas de donner ses vignettes hebdomadaires.

Voici ce qui était arrivé. Une bande d'émissaires de la Commune s'était présentée, 5, rue Nollet, au domicile de Cham, pour l'enrôler parmi les soldats de l'insurrection. Pendant que la comtesse de Noé parlementait avec les envoyés du comité central, Cham, prévenu, s'empressait de déguerpir, avec Bijou sous le bras, en franchissant le mur de son jardin, et se rendait à Versailles, où la comtesse le rejoignit le soir même.

Ceux qui ont habité le chef-lieu de Seine-et-Oise, devenu le siége du gouvernement alors que la Commune était maîtresse de Paris, savent combien il était difficile de s'y installer convenablement. Après une mauvaise nuit passée dans un hôtel de quatrième ordre, le comte de Noé et sa femme étaient à peu près décidés à aller habiter Chartres.

Cham se trouvait sur le Cours-la-Reine, causant avec des amis, lorsque sa cousine germaine, madame C..., qui habitait Versailles, alors qu'il la croyait en Normandie, vint à passer. Elle lui demanda où il était descendu, et Cham répondit, avec son humour habituel, qu'il était logé à la belle étoile, et qu'il avait même fait choix d'un banc sur la promenade pour y passer la nuit.

Madame C... s'empressa de lui offrir un appartement dans sa propre maison, rue d'Angoulême, et une heure après, Cham, la comtesse de Noé et l'inséparable Bijou

étaient installés dans un rez-de-chaussée confortable, auquel il ne manquait pas même un joli petit jardin lui rappelant celui de la rue Nollet.

Cham retrouva à Versailles plusieurs de ses amis, et notamment Ludovic Halévy, Gustave Doré et son frère, officier d'un régiment en garnison dans cette ville; on le rencontrait aussi fréquemment avec M. Ed. Turquet, qui fut plus tard sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, et M. Lavertujon, ancien rédacteur en chef de la *Gironde,* de Bordeaux.

Mais la principale occupation de Cham était de faire des démarches pour des personnes compromises dans les événements de la Commune. Beaucoup de jeunes gens se trouvaient parmi les prisonniers, et leurs parents venaient supplier le comte de Noé de parler en leur faveur, soit à M. Macé, soit à l'un des secrétaires de M. Thiers. Cham, toujours prêt à rendre service, multipliait ses visites auprès des personnages

officiels, et il put ainsi faire relâcher plus d'un malheureux égaré. Un jour, un jeune homme, dont il avait obtenu la mise en liberté, vint rue d'Angoulême pour lui exprimer sa reconnaissance. Le pauvre garçon était si ému qu'il s'évanouit en sortant de la maison où habitait le comte de Noé.

Inutile d'ajouter que l'esprit toujours alerte et fin de Cham ne l'abandonnait pas dans ce rôle de sauveteur. En traversant les jardins du palais, il rencontre un de ses amis venu également pour obtenir la grâce d'un prisonnier : — « Vous faites comme moi, lui dit Cham, vous venez cueillir une fleur à l'Orangerie. »

Mais un gros chagrin, disons mieux, une grande douleur, que ceux-là seuls qui aiment les animaux comprendront bien, était réservée à Cham pendant son séjour à Versailles. Bijou, son inséparable compagnon, avait beaucoup souffert pendant le siége et était arrivé à Versailles très-malade d'une inflammation d'intestins. Cham

FAC-SIMILE

D'UNE LETTRE DE CHAM A SA SŒUR MARIE-ANNE DE NOÉ

Ma chère Marianne

à moins qu'il ne pleuve
à torrents j'irai dîner chez
toi Dimanche. Seulement
Je crains que Bijou ne soit de
trop. dis le moi bien franchement.

Embrasse la chère Hélène
Malgré cette chaleur étouffante

Et toi aussi

Ouff! qu'il fait
donc chaud!

Amédée

- Bijou a bien chaud
aussi!

était désolé; il ne sortait plus, tenant toute la journée sur ses genoux son malheureux griffon et s'efforçant de le soulager.

Lorsqu'il fut reconnu que rien ne pourrait sauver Bijou, la comtesse de Noé, pensant qu'il valait peut-être mieux mettre fin aux souffrances du pauvre chien, s'adressa à un pharmacien de Versailles. Celui-ci déclara que quelques minutes suffiraient pour lui ôter la vie. Mais ayant eu connaissance de ce projet, Cham entra dans une grande colère. Il redoubla de soin auprès de son cher malade, sans parvenir à le guérir; car Bijou succombait quelques jours plus tard.

C'est ainsi que Cham perdit ce griffon pour lequel il avait une véritable affection, et qui jouissait d'une sorte de notoriété historique. Le célèbre caricaturiste, après l'avoir beaucoup pleuré, le fit enterrer dans le jardin même de la maison, près d'un bouquet d'arbustes.

CHAPITRE IX

LA DÉCORATION DE CHAM.

Les titres de Cham à la croix de la Légion d'honneur. — Lettre de M. Alexandre Dumas fils à M. Waddington, ministre de l'instruction publique. — Le décret par lequel le comte de Noé est promu chevalier de la Légion d'honneur, paraît au *Journal officiel.* — Cham apprend la démarche faite par M. Alexandre Dumas fils. — Sa lettre de remercîments à son ami. — Une croix de chevalier portée en rosette. — Toute la presse applaudit à l'acte de justice accompli par M. Waddington. — L'activité laborieuse de Cham. — La collection de ses dessins au château de l'Isle de Noé. — Cham à l'*Illustration,* au *Monde illustré,* à l'*Univers illustré.* — Le dîner du Canard aux navets.

Le 9 février 1877, le *Journal officiel* publia un décret ainsi conçu :

« Par décret en date du 8 février 1877, rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. le comte de Noé, dessinateur, est promu chevalier dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Services exceptionnels. »

Cet hommage officiel rendu à l'un des

hommes les plus universellement aimés et estimés, trouva dans la presse et dans le public le plus chaleureux accueil. La grande joie qui arrivait à Cham rendait heureux tous ses amis et tous ses admirateurs.

Déjà sous l'Empire, contre lequel le caricaturiste du *Charivari* décochait assez fréquemment quelques traits malicieux, il fut souvent question de le comprendre parmi les artistes honorés de la décoration de la Légion d'honneur; mais on ne pouvait lui accorder cette distinction sans être certain qu'il ne la refuserait pas, et certes le caractère si réservé et en même temps si fier de Cham ne pouvait se prêter à aucune démarche dans ce sens.

Les années se passaient donc, et Cham, qui signalait à l'attention du gouvernement les artistes et les écrivains dignes par leurs œuvres et leurs travaux de prendre place parmi les membres de la Légion d'honneur, n'avait pas à sa boutonnière ce ruban rouge toujours et si justement envié, et que

son père et ses frères avaient mérité et obtenu. Le comte de Noé, père de Cham, était même grand officier de la Légion d'honneur.

Sous la présidence de M. Thiers et sous celle du maréchal de Mac Mahon, les amis de Cham, à son insu, firent des démarches pour qu'on rendît enfin officiellement justice à ce talent si français et si original dans sa verve intarissable. M. Paul Dalloz, directeur du *Moniteur universel,* qui avait pour Cham une si sincère amitié; Alfred Arago, son ancien camarade d'atelier chez Paul Delaroche, resté avec lui dans les plus affectueuses relations; M. Charles Desmaze, l'ancien président à la Cour d'appel, dont l'érudition égale l'aménité, et pour lequel Cham avait une estime particulière; Philippe Gille, son collaborateur et son ami; son camarade Gustave Nadaud, le chansonnier couronné par l'Académie française, et bien d'autres, firent valoir auprès des ministres les titres du comte

de Noé à la croix de la Légion d'honneur.

Un autre de ses amis — et des plus dévoués — Alexandre Dumas fils, attristé de voir l'oubli dans lequel les représentants du pouvoir laissaient un homme de la valeur de Cham, saisit un jour — c'était le 19 janvier 1877 — cette plume avec laquelle il a écrit tant de chefs-d'œuvre, et il adressa au ministre de l'instruction publique de cette époque, M. Waddington, la lettre suivante, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, parce qu'elle renferme un remarquable portrait de Cham tracé par la main d'un maître. Voici cette lettre :

« Monsieur le ministre,

« Je fais aujourd'hui près de vous une
« démarche qui n'est guère dans mes habi-
« tudes; c'est vous dire quel prix j'attache-
« rais au succès de cette démarche. Per-
« sonne, d'ailleurs, pas même l'intéressé,
« ne se doute de l'initiative que je prends.

« Il s'agit de M. de Noé, connu dans le « monde des lettres sous le pseudonyme de « Cham.

« Il y a plus de trente ans que, la plume « ou le crayon à la main, Cham est, sinon « l'homme le plus spirituel de France, — « il ne faut décourager personne, — mais « certainement un des hommes les plus « spirituels que la France possède. L'esprit « a du bon, même au dire des sots qui sont « toujours convaincus qu'ils en ont plus que « les autres. L'esprit de Cham, toujours ori- « ginal, toujours fin, toujours juste, a été « depuis son premier dessin la satire de « tous les abus, de toutes les erreurs, de « toutes les utopies de ces derniers temps, « qui n'en ont pas manqué, comme il serait « facile de s'en convaincre, si on ne le « savait pas de reste, rien qu'en feuilletant « la collection des caricatures de Cham.

« Les gens soi-disant sérieux objecteront « peut-être que le genre de Cham n'appar- « tient pas au genre sérieux. Ce n'est pas à

« vous, Monsieur le ministre de l'instruc-
« tion publique, que je rappellerai la phrase
« de Voltaire :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux,

« sans compter que je crois qu'en France
« l'esprit sera toujours, sinon ce qu'il y
« aura de plus sérieux, du moins ce qu'il y
« aura de plus durable, et je sais tel héros,
« comme Henri IV, qui serait peut-être
« beaucoup moins populaire si on ne répé-
« tait pas de lui le mot : « Paris vaut bien
« une messe », que Sully lui a fait, et peut-
« être le comte d'Artois serait-il encore
« plus discrédité si M. Beugnot n'avait eu
« l'esprit de lui faire ce mot : « Il n'y a
« qu'un Français de plus. »

« Permettez-moi donc, Monsieur le mi-
« nistre, de vous donner le conseil d'ho-
« norer en Cham cet esprit français dont
« il est un des représentants à la fois le
« plus éclatant et le plus honorable. Quel
« esprit ne lui a-t-il pas fallu pour être tou-

« jours conservateur dans un journal qui « a toujours été de l'opposition, parce « qu'un journal satirique ne peut être autre « chose!

« Bref, Monsieur le ministre, j'ai l'hon- « neur, et, je le répète, sans que qui que ce « soit dans le monde sache que je vous ai « écrit cette lettre, de vous demander la « croix pour M. de Noé, dit en littérature « Cham. Si vous acquiescez à cette de- « mande, vous verrez une chose bien rare, « c'est toute la presse française unanime « pour applaudir à une décision ministé- « rielle.

« Veuillez agréer, Monsieur le ministre, « l'assurance de ma haute considération.

« A. Dumas fils.

« 98, avenue de Villiers.

« Le 19 janvier 1877. »

Comme on le voit, la lettre de M. A. Dumas au ministre est du 19 janvier, et vingt jours après, le 9 février, le décret

en vertu duquel Cham était promu à la Légion d'honneur paraissait au *Journal officiel.* Le plus étonné est le titulaire lui-même, qui s'empresse d'aller remercier le ministre auquel il devait cette haute distinction. Là il apprend l'initiative si promptement couronnée de succès de son ami Alexandre Dumas fils. Il ne fait qu'un saut du ministère à l'avenue de Villiers. Par malheur, l'auteur de la *Dame aux Camélias* est absent. Cham rentre chez lui et se hâte d'écrire à l'éminent académicien la lettre suivante, dans laquelle percent à chaque ligne et sa reconnaissance profonde et la vive satisfaction qu'il éprouve :

« Ce 11 février.

« Mon cher ami,

« C'est atroce! Me voilà décoré jusqu'à « la fin de mes jours! Et c'est votre faute.

« Par le plus grand des hasards, j'ai « appris que vous aviez écrit une lettre de

« quatre pages au ministre, le tout me con-
« cernant et appelant sur moi le ruban!
« Sans rien dire à personne et sans vous
« dénoncer, une fois le coup terminé et
« réussi! Où trouver assez de reconnais-
« sance pour vous remercier d'un pareil
« trait? Je forme immédiatement une So-
« ciété au capital d'une reconnaissance
« énorme qui puisse acquitter ma dette
« envers vous. Ce n'est pas une croix qui
« honore un homme, ce sont des amis
« comme vous.

« Vous devez comprendre ce que j'é-
« prouve pour vous, après un coup pa-
« reil.

« Bien affectueusement et merci. Je ne
« vous dis que ça.

« Cham.

« Mes respectueux hommages à ma-
« dame Dumas.

« Je porte mon ruban en rosette. Ça fait
« très-bien. »

Avons-nous besoin d'ajouter que la prédiction de M. Alexandre Dumas se réalisa pleinement? Il n'y eut pas une seule note discordante dans le concert des appréciations sympathiques de la presse et des félicitations dont le nouveau chevalier de la Légion d'honneur fut l'objet. M. Waddington, aujourd'hui ambassadeur de France en Angleterre, fut loué par les journaux de toutes nuances pour avoir accompli un acte de justice et réparé l'oubli de ses prédécesseurs. Notons qu'il y avait quelqu'un presque aussi heureux que Cham de cette nomination : c'était M. Alexandre Dumas fils, qui aimait et estimait profondément le comte de Noé, et qui s'applaudissait d'avoir réalisé un de ses vœux.



* * *

A l'inverse de la plupart des hommes de talent et des grands artistes, Cham était

aussi laborieux qu'il était spirituel, et l'on peut dire avec vérité qu'il n'a connu le repos que dans la tombe. Aussi son œuvre est immense. A la Bibliothèque Richelieu, au département des estampes, la collection des dessins et albums de Cham remplit d'énormes portefeuilles, et elle n'est peut-être pas au complet. Au château de l'Isle de Noé, où son frère aîné le marquis de Noé, chef actuel de la famille, a réuni et conserve avec sollicitude tous les croquis et dessins du célèbre caricaturiste, nous avons passé plusieurs semaines à parcourir l'œuvre de ce travailleur infatigable, qui faisait taire les malaises et les souffrances d'une santé déplorable pour multiplier autour de lui ces croquis d'une fantaisie si amusante et d'une originalité si spirituelle.

C'est que, en dehors du *Charivari* auquel il a collaboré pendant trente-sept ans, sans interruption et avec la fécondité que l'on sait, il menait de front cette production écrasante qui eût épuisé un cerveau

moins équilibré que le sien, avec une multitude d'autres travaux, et notamment sa collaboration à l'*Illustration*, au *Monde illustré*, à l'*Univers illustré*.

M. Philipon, ami intime de M. Paulin, directeur de l'*Illustration*, favorisa l'entrée de Cham dans ce recueil illustré presque à la même époque où il débutait au *Charivari*. C'est Cham, à son tour, qui présenta comme dessinateur, à M. Paulin, son ancien camarade de l'atelier Paul Delaroche, M. Auguste Marc, qui ne tarda pas à prendre la direction du journal, dont il a su faire une des plus importantes publications illustrées de notre époque.

En 1866, Cham entra au *Monde illustré*, fondé par MM. Jacottet et Bourdilliat, et qui, devenu plus tard la propriété de MM. Paul Dalloz et Pointel, fut compris dans les recueils exploités par la Société des Publications périodiques. Au *Monde illustré* comme partout où il a passé, Cham a su se faire des amis et des admirateurs.

M. Paul Dalloz particulièrement portait au spirituel caricaturiste la plus vive affection. Il le tenait pour un cœur d'or et le caractère le plus sympathique. « C'était, nous disait-il un jour, le gentilhomme dans la plus complète acception du mot, et pendant quinze ans qu'il a fréquenté les bureaux du journal, chacune de ses visites rendait tout le monde heureux. »

La collaboration de Cham à l'*Univers illustré* date de 1866, et ne fit que continuer les excellentes relations du célèbre caricaturiste avec la maison Michel Lévy (aujourd'hui Calmann Lévy), qui avait édité son remarquable volume : *l'Assemblée nationale comique*, et a publié en outre un très-grand nombre de ses albums. Là aussi, directeur, rédacteurs, employés, tout le monde avait pour Cham la plus cordiale sympathie. On admirait l'homme d'esprit et l'on recherchait le causeur dont la gaieté et l'humour amenaient le sourire sur tous les visages.

*
* *

Mais ceux qui ont eu la bonne fortune de voir Cham dans tout l'épanouissement de sa verve éclatante, dans toute l'expansion de sa fantaisie intarissable, ce sont les convives d'un dîner qui avait lieu tous les mois chez Brébant, sous la dénomination de *dîner du Canard aux navets*.

C'est, croyons-nous, M. Henri Meilhac qui avait eu l'idée de réunir dans un repas mensuel un groupe d'amis. Il communiqua son projet à l'aimable docteur Ricord, qui, en vertu du proverbe : « Qui se ressemble s'assemble », a toujours recherché la société des hommes d'esprit, et l'on choisit naturellement les salons de Brébant pour ces réunions gastronomiques et amicales, dont M. Ludovic Halévy fut élu secrétaire perpétuel.

Les convives étaient : MM. Eugène La-

biche, docteur Ricord, Sarcey, Cham, Gondinet, Henri Meilhac, Gérome, Edmond About, Ludovic Halévy, Chavette, le commandant Henri Rivière, Detaille, colonel Duhesme, Got, Bischoffsheim, Charles Garnier, Camille du Locle, Cléry et quelques autres. En tout vingt convives, vingt hommes d'esprit.

On s'était préoccupé tout d'abord de l'organisation du dîner, sauf à le baptiser plus tard. Mais le titre fut trouvé dès le premier dîner. Voici comment. On sait que M. Charles Garnier, l'habile architecte de l'Opéra, rime assez volontiers quelques couplets au dessert. A la première réunion qui eut lieu chez Brébant, il improvisa la fable suivante, intitulée : *les Deux Canards :*

Un canard, au bas d'une échelle,
Dans une mare barbotait.
Tout en haut, et battant de l'aile,
Un autre canard était.
Le canard d'en bas, le plus sage,
Se ferait moins mal s'il tombait.
Le canard bas avait donc l'avantage
Que le canard haut n'avait pas.

L'explosion de fou rire qui accueillait ce calembour monumental dicta le choix du titre. Le dîner s'appela le « dîner du Canard aux navets », et, séance tenante, Cham dessina le croquis du menu représentant un canard qui se sauve et que poursuit une bande de navets avec des physionomies expressives.

Ajoutons qu'à tour de rôle chacun des convives devait raconter une histoire, un conte si l'on aime mieux; lorsque le tour de Cham arrivait, on pense si l'on passait un joyeux quart d'heure autour de la table du dîner du Canard aux navets.

CHAPITRE X

CHAM CHEZ LUI.

Cham s'installe rue Vintimille. — Un canard en chambre. — Cham et la Société protectrice des animaux. — L'appartement de la rue Nollet. — Cham dans son jardin. — La journée de Cham. — Les exercices gymnastiques. — Un client précieux pour les pharmaciens. — Cham à son pupitre. — La gravure sur bois et la gravure par le procédé. — Le graveur Gilbert. — Les légendes de Cham. — Les dîners de Cham. — Ses amis. — Les plaisanteries de Cham. — Un lièvre trop faisandé. — Les inconvénients des courants d'air. — Soirées musicales. — Une fête dans le jardin. — Cham et son ami le général Hanrion.

Après la mort du comte de Noé, Cham quitta la rue du Bac pour s'établir dans un quartier plus rapproché de ses travaux, et s'installa rue Vintimille, 24, dans un appartement s'ouvrant sur le même palier que celui de Charles Lecocq. Ce voisinage permettait à Cham d'offrir à ses amis — et le nombre s'en augmentait de jour en jour — de petites fêtes musicales et même dansantes.

C'est dans cet appartement de la rue Vintimille que le spirituel caricaturiste se livra à un premier essai d'élevage en chambre. Sa cuisinière avait fait l'acquisition d'un fort beau canard. Cham décida qu'il aurait la vie sauve, et, ne pouvant lui offrir une mare pour ses ablutions, il lui faisait prendre des bains dans sa cuvette.

Ce volatile aquatique se prit d'affection pour un si bon maître et le suivait partout. Cham causait avec lui comme avec un camarade, et lui donnait de sages conseils. Enfin, comme il n'est guère possible de transformer longtemps un appartement en une basse-cour, Cham dut se séparer de son canard. Mais il voulut du moins assurer son sort, et il s'entendit avec son marchand de lait, qui, moyennant une petite redevance, consentit à prendre comme pensionnaire à la campagne le protégé de l'artiste. Ce dernier allait le voir de temps en temps, et lorsqu'il mourut de sa belle mort, Cham se rendit chez le marchand de

lait pour s'assurer que son trépas était naturel, et qu'il n'avait pas été mis à la broche.

Comment s'étonner après ce trait que le comte de Noé ait été proclamé lauréat de la Société protectrice des animaux? On sait, du reste, qu'il était un membre militant de cette Société, et rien n'était plus amusant que de lui entendre raconter ses querelles avec les cochers qui maltraitaient leurs chevaux.

Cependant, Cham n'avait pas renoncé au désir de posséder un véritable poulailler et d'entendre le chant de ses propres coqs. Il chercha donc un appartement avec jardin, et trouva la réalisation de son rêve, rue Nollet, n° 5, aux Batignolles, dans une maison possédant un jardin très-vaste pour Paris. Il s'y installa à la fin de l'année 1867, et, à partir de ce moment, les nombreux locataires des immeubles environnants dont les fenêtres plongeaient sur le jardin de Cham purent voir le célèbre caricatu-



CHAM DANS SON JARDIN.

D'APRÈS UNE AQUARELLE DE LA BARONNE E. LEBEL.

riste promener son chien plusieurs fois par jour et aller visiter ses poules et ses canards.

Cham, qui avait les bronches délicates, avait adopté pour se promener dans son jardin pendant l'hiver un costume fantaisiste dont il ne manquait jamais de s'excuser près des nouveaux visiteurs, en déclarant qu'il était « simple et de mauvais goût ». Il se composait d'une paire de bottes sur lesquelles retombait une robe de chambre rouge à carreaux. Par-dessus la robe de chambre il endossait un veston, en sorte qu'il avait l'air de porter une jupe. Un chapeau de campagne couvrait sa tête. On voit d'ici l'allure étrange de Cham vêtu de cette façon hétérogène. C'est à ce point que la baronne Lebel, dont l'appartement avait vue sur le jardin du caricaturiste, ne put résister à l'envie d'esquisser son portrait dans ce singulier accoutrement. Il nous a paru intéressant de reproduire aussi exactement que possible cette curieuse aquarelle.

Notez que dès qu'on ouvrait la porte de la grille du jardin, Bijou s'empressait de se sauver. Cham se lançait aussitôt à la poursuite de son griffon, et les habitants du quartier assistaient au réjouissant spectacle d'un personnage étrangement costumé courant à toutes jambes pour rattraper son chien.

*
* *

Rentrons maintenant dans l'appartement de la rue Nollet, situé au premier étage, et voyons comment cet infatigable travailleur distribuait l'emploi de sa journée.

Cham était très-matinal, et, aussitôt levé, il se livrait à des exercices de gymnastique dont il a certainement tiré grand profit pour sa santé. Mais un jour, en faisant un effort pour lever une de ces doubles boules de fonte qu'on nomme des haltères, il se rompit un vaisseau dans la poitrine. A partir de ce moment, il dut, sur les conseils

de son médecin, renoncer à cette récréation matinale qui entretenait ses forces physiques, et il en fut très-affecté. « La privation de gymnastique, écrivait-il à l'un de ses meilleurs amis, M. Louis Leroy, est pour moi ce que serait la privation du tabac pour un autre : une souffrance. »

Après un léger déjeuner à l'anglaise, c'est-à-dire avec une tasse de thé, Cham lisait deux ou trois journaux de nuances différentes, et cette lecture lui suggérait un certain nombre d'idées comiques et de légendes amusantes qu'il s'empressait de noter sur un petit album. Le comte de Noé, toujours préoccupé de sa santé, inscrivait sur ce même album les annonces de médicaments qu'il trouvait dans les journaux et qui paraissaient se rapporter aux malaises dont il souffrait. Aussi faisait-il une énorme consommation de produits pharmaceutiques. Il y a à Paris cinq ou six pharmaciens pour lesquels il était un client précieux.

Ainsi entraîné, Cham se mettait à son pupitre et exécutait avec une rapidité prodigieuse les croquis si fantaisistes qui ont fait sa réputation. Pendant longtemps il dessina sur bois, et ces bois servaient au tirage après avoir été gravés. Le système de reproduction directe par les nouveaux procédés, étant plus expéditif, fut préféré par les journaux qui exigent une grande rapidité d'exécution. Cham hésita un peu avant d'abandonner le crayon pour la plume; mais il ne tarda pas à reconnaître l'avantage du procédé, et il y acquit une facilité extraordinaire.

Quelqu'un qui n'eut guère à se louer de ce changement de moyen de reproduction, ce fut un excellent artiste, le graveur Gilbert, qui s'était consacré exclusivement à la gravure des bois dessinés par Cham. Tous les journaux qui publiaient les croquis du comte de Noé avaient recours au burin de Gilbert, et brusquement le pauvre artiste vit ses commandes disparaître. C'était d'au-

tant plus malheureux pour lui que, s'étant absolument identifié avec la manière du caricaturiste du *Charivari*, il lui était très-difficile de changer son genre. Empressons-nous d'ajouter que Cham s'efforça de lui venir en aide. La fille du graveur Gilbert a suivi la profession paternelle, et c'est elle qui, entre autres travaux, grave les rébus du *Monde illustré*.

Nous venons de dire avec quelle facilité le comte de Noé jetait sur le papier les dessins et les légendes dans lesquels il passait spirituellement en revue les événements contemporains, les mœurs du jour, les ridicules du moment. Ces légendes, qui resteront comme des trouvailles d'originalité, de verve et de bonne humeur, constituent donc un des côtés — et non pas le moins remarquable — du talent de Cham, comme de celui de Gavarni, du reste; mais il existe une différence entre les deux, c'est que Cham trouvait d'abord la légende et la traduisait ensuite dans son croquis, tandis que

l'auteur de *Masques et visages* dessinait d'abord, et c'étaient pour ainsi dire ses personnages qui lui dictaient la légende.

Quant à Daumier, on sait qu'il ne s'occupait jamais de la légende. Celles qu'on trouve au bas de ses dessins, d'un relief si saisissant, ont été écrites par Philipon ou Louis Huart.

La page de la revue comique se composait ordinairement de douze croquis. Cham en apportait vingt-quatre ou trente, laissant au rédacteur en chef le soin de choisir. Aussi modeste que spirituel, il acceptait de la façon la plus courtoise toutes les observations, et paraissait être seul à ignorer l'énorme succès de ses caricatures. Quant à sa conversation, c'était un feu roulant de plaisanteries. Le jour où il apportait ses dessins — c'était le samedi au *Charivari* — tous les rédacteurs venaient pour l'écouter et se divertir de ses boutades d'une drôlerie invraisemblable.

*
* *

Mais ce qu'on ne saurait passer sous silence, dans une étude sur la vie de Cham, ce sont les dîners qu'il offrait à ses amis, c'est-à-dire à tout le Paris artistique, littéraire, théâtral. Lié avec la plupart des notabilités parisiennes, le comte de Noé aimait à réunir à sa table les hommes d'esprit et de talent appartenant à tous les mondes, et chacun se faisait une fête d'assister à ces repas que sa gaieté communicative rendait attrayants et originaux.

Il nous est bien difficile, on le comprend, de désigner tous les amis de Cham ; voici du moins la liste — fort incomplète d'ailleurs — des convives qui s'asseyaient le plus fréquemment, dans ces dernières années, à sa table hospitalière : Alexandre Dumas fils, Eugène Labiche, Gustave Doré, le grand artiste enlevé en pleine jeunesse ;

Victor Massé, l'auteur des *Noces de Jeannette;* Charles Desmaze, qui représentait à la fois la magistrature et l'amitié dévouée; le professeur D[r] Potain, le marquis d'Hervey de Saint-Denys, de l'Institut; l'habile chirurgien Léon Labbé, Ludovic Halévy, Paul Dalloz, Pierre Véron, rédacteur en chef du *Charivari;* Castel, le sympathique secrétaire général de la Compagnie du Nord; Charles Lecocq, Albéric Second, Léo Delibes, Philippe Gille, le comte Vandal, Eugène Lami, qui avait donné à Cham d'excellentes leçons d'aquarelle; Yvon et Alfred Arago, ses deux anciens camarades de l'atelier Paul Delaroche; Robert Planquette, Louis Leroy, Altaroche, Albert de Lassalle, William Busnach, Hetzel, la vicomtesse de Renneville, Zabban (Castorine du *Charivari*), qui se faisait toujours précéder par une pièce montée qu'on savourait au dessert; l'abbé Roussel, le fondateur de l'Œuvre des apprentis orphelins d'Auteuil; Lafontaine, Charles Bridault, Jules Moineaux, Ed. Hu-

bert, administrateur du *Monde illustré;* Eugène Mouton, etc., etc.

On sait que Cham, loin de vanter le menu qu'on offrait aux convives ou les vins servis sur la table, inventait toujours quelque nouvelle plaisanterie pour donner à entendre qu'il fallait se défier de tel ou tel mets, et que la cuisine était détestable.

Servait-on un lièvre, il se penchait vers son voisin et lui disait confidentiellement : « Mon cher ami, je vous engage à ne pas toucher à ce gibier. Voici son histoire. Une personne à laquelle j'ai rendu autrefois un service nous a expédié, il y a quelques semaines, une bourriche; mais elle l'a adressée à mon ancienne résidence, rue du Bac. Par suite de cette erreur, la bourriche nous a été remise au bout de quinze jours, après avoir fait le tour de Paris. Elle contenait le lièvre que vous voyez sur la table; vous voilà prévenu. »

Une autre fois, il racontait sérieusement qu'une personne qui venait de dîner chez

lui avait été arrêtée au moment où elle volait un petit pain à la devanture d'un boulanger; mais le commissaire de police l'avait fait mettre en liberté dès qu'il avait appris qu'elle sortait de chez M. de Noé, où il n'y avait rien à manger, disait-il.

La salle à manger était assez froide, et un soir d'hiver, chaque fois que les domestiques ouvraient la porte, il entrait un courant d'air qui faisait tousser les convives. Cham se leva et rentra un instant après, ayant endossé par-dessus son habit sa robe de chambre rouge et recouvert le tout du manteau de fourrure de la comtesse de Noé, ce qui lui donnait l'air du doge de Venise. Plusieurs convives suivirent cet exemple, et notamment celui qui était le plus exposé au courant d'air. La comtesse de Noé ayant fait observer que d'autres convives qui avaient occupé la même place ne s'en étaient pas plaints, Cham répliqua : « Je le crois bien, ils sont tous au Père-Lachaise. »

Parfois le dîner était suivi d'une petite soirée musicale, à laquelle venaient assister quelques personnes. A chaque nouvel arrivant, Cham disait : « Vous venez bien tard, c'est une déplorable habitude. Vous avez dû rencontrer dans l'escalier Sarah Bernhardt, Adelina Patti, Faure. Ces grands artistes, qui se couchent de bonne heure, ont bien voulu venir dire un morceau en sortant de table. »

Un jour, le comte et la comtesse de Noé avaient organisé une fête dans le jardin pour entendre une œuvre lyrique d'une dame de leurs amis. Une famille de la campagne qui passait par là, entendant de la musique, se figura qu'il y avait là un café chantant. Cham se garda bien de détromper ces braves gens, et leur fit servir les rafraîchissements qu'ils demandèrent. Naturellement, on refusa de recevoir leur argent, ce qui les surprit beaucoup. Ils n'avaient jamais vu un pareil café chantant.

En outre des amis si nombreux que Cham

possédait dans la société parisienne, principalement parmi les artistes et les gens de lettres, il avait en province et à l'étranger des camarades qui l'aimaient cordialement, et avec lesquels il entretenait la correspondance la plus affectueuse. Nous citerons, par exemple, le général Hanrion, qui commande la 11[e] division du 6[e] corps d'armée, à Nancy. « Cham, nous écrivait l'honorable général, m'avait admis dans son intimité. Nul plus que lui ne se laissait vite connaître, et tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher n'ont plus oublié cet esprit si caustique et si fin, cette nature si loyale et si franche. Son souvenir est un des plus chers de ma vie. »

Voilà quelle amitié sincère et profonde a su inspirer le comte de Noé, et comment l'appréciaient des hommes bons juges en fait de loyauté et de droiture.

CHAPITRE XI

LA MORT DE CHAM.

Cham éprouve dès sa jeunesse les premières atteintes d'une affection de poitrine. — Violente crise d'hémoptysie lors de son voyage en Angleterre. — Brutale franchise d'un médecin anglais. — Cham se traite lui-même à sa façon. — Le goudron et l'huile de foie de morue. — Le *Charivari* attaqué par le *Tintamarre*. — Envoi de témoins. — Cham prend un refroidissement en sortant de la salle d'armes. — Recrudescence de la maladie. — Les docteurs Potain et Niderkorn. — Cham s'efforce de rassurer ses amis. — Les oppressions augmentent. — Impossibilité absolue de travailler. — Cham au lit de mort de Louis Huart. — Il se prépare à mourir en lisant l'*Histoire de la Révolution française*. — Cham reçoit les derniers sacrements. — Comment on meurt dans la famille des Noé. — La comtesse de Noé ne veut pas survivre à son mari. — Elle refuse de manger. — Transport au cerveau. — Ses conséquences. — La comtesse reçoit les soins du docteur Legrand du Saulle. — Elle est conduite à la maison de santé Esquirol. — Sa mort. — Un monument à élever sur la tombe de Cham.

La mort si soudaine de Cham causa autant de regrets que de surprise dans le monde des lettres et des arts, où l'on jugeait de la santé de l'infatigable caricaturiste d'a-

près son ardeur au travail et la virilité de son talent; mais ses amis intimes voyaient, surtout dans les dernières années, avec une grande appréhension sa santé s'affaiblir de plus en plus, et l'on suivait pour ainsi dire pas à pas les ravages intérieurs de la maladie sur ses traits fatigués et amaigris.

La vérité, c'est que, dès sa jeunesse, Cham avait éprouvé les premières atteintes d'une affection de poitrine, de la phthisie, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Le mal resta à l'état latent pendant de longues années, sauf les vomissements de sang à des intervalles éloignés, mais qui témoignaient que l'ennemi était toujours là.

C'est en Angleterre que le comte de Noé fut pris de la première ou du moins de la plus violente crise d'hémoptysie (vomissement de sang). Il s'empressa de consulter un médecin anglais, qui lui déclara brutalement qu'il était poitrinaire, et n'avait que quelques mois à vivre. Heureusement pour l'art satirique et l'esprit français, le sombre

diagnostic du praticien anglais ne s'est réalisé que quarante ans plus tard.

Nous ne savons si Cham avait gardé rancune à la médecine de la condamnation à mort prononcée contre lui par le docteur de Londres; ce qui est certain, c'est que pendant longtemps il s'abstint de recourir aux soins de la Faculté. Il se traitait lui-même d'une façon assez fantaisiste, expérimentant sur sa personne les nombreux spécifiques préconisés à la quatrième page des journaux, mais ne restant fidèle qu'au goudron et surtout à l'huile de foie de morue, dont il absorbait régulièrement deux cuillerées chaque matin. Qui aurait jamais pensé que l'auteur de ces croquis enlevés avec une fantaisie si gaie et une si joyeuse humeur commençait sa journée en ingurgitant un liquide huileux et nauséabond?

*
* *

Un incident survenu au printemps de 1877 eut pour la santé de Cham de déplorables conséquences. Un article paru dans le *Tintamarre* prenait vivement à parti le *Charivari* à propos de quelques caricatures de Cham, auquel on reprochait de ne pas donner à ses dessins une couleur assez républicaine. Le comte de Noé, qui aurait pu se montrer indifférent à des critiques dirigées contre lui seul, fut très-affecté que ses croquis servissent de prétexte à des attaques contre le journal auquel il collaborait depuis si longtemps. Il pria donc deux de ses amis, MM. Altaroche et Louis Leroy, de demander réparation au rédacteur en chef du *Tintamarre*, M. Léon Bienvenu. Ce dernier choisit à son tour des témoins, qui se mirent en rapport avec ceux de Cham, et les pourparlers commencèrent.



LAFONTAINE

ARTISTE DRAMATIQUE.

On sait que les préliminaires de ces sortes d'affaires exigent souvent plusieurs jours employés en démarches et en visites réciproques. Cham en profita pour aller se refaire la main à la salle d'armes, qu'il ne fréquentait plus depuis assez longtemps.

Le comte de Noé était en escrime d'une certaine force. Son premier professeur avait été un maître d'armes de la caserne Babylone, nommé Dutreit, chez lequel il faisait assaut avec Lafontaine, le comédien de grand talent, qui était resté un de ses meilleurs amis[1]. Dutreit, qui était Méridional, avait un grand enthousiasme pour les heureuses dispositions de Cham, et surtout sa manière élégante de tomber en garde.

[1] C'est dans une maison de campagne que Lafontaine possédait dans Seine-et-Marne, près de Meaux, et qui s'appelait *Saint-Fiacre*, que Cham se rencontra pour la première fois avec Alexandre Dumas père. A l'occasion de la représentation du *Misanthrope*, dans lequel il avait obtenu un éclatant succès, Lafontaine réunit dans sa propriété quelques excellents amis, et entre autres Alexandre Dumas père, Cham, le comte de Lezey-Marnezia, le général de Prémonville et plusieurs autres aimables convives. A son entrée dans la maison, Lafontaine présenta d'abord à Alexandre Dumas son père, un grand et superbe vieillard solide comme un chêne : « Ah ! mon bon

« Monsieur le vicomte, lui disait-il parfois, vous avez la garde d'un prince. »

Plus tard, Cham devint un des habitués de la salle dans laquelle Pons a formé de si excellents élèves, et il acquit une assez grande habileté pour que le célèbre Grisier manifestât un jour le désir de faire assaut avec le spirituel caricaturiste. Après l'assaut, Grisier dit à Cham :

« Monsieur le comte, on m'avait dit merveille de votre poignet. On ne m'avait pas trompé. »

Mais, nous le répétons, à l'époque où survint la querelle entre le *Charivari* et le *Tintamarre,* Cham n'avait pas touché un fleuret depuis plusieurs années, et il pria un maître d'armes de lui donner la riposte.

ami, s'écria Dumas en tendant les bras au vieillard, que tu es beau! Viens m'embrasser. Tu sais que j'adore ton fils. » Puis vint le tour de Cham, auquel le grand écrivain fit le plus cordial accueil, et l'on se mit à table. Au dessert, Cham, se servant d'une allumette avec laquelle il venait d'allumer son cigare, esquissa le portrait de l'amphitryon, campé comme un mousquetaire et portant avec la fierté d'un grand seigneur son léger costume de campagne. Nous reproduisons ce croquis offert par Cham « *à son excellent ami Lafontaine* ».

Bien que n'ayant plus sa vigueur de vingt ans, il mettait tant de vivacité et d'ardeur dans son jeu qu'il finissait par fatiguer le professeur, et lui-même sortait de la salle d'armes trempé de sueur. Le troisième jour, par une soirée très-fraîche, Cham, qui ne s'était pas muni d'un pardessus, prit froid et rentra chez lui avec des frissons.

Pendant ce temps, les pourparlers continuaient, et les deux adversaires, ainsi que leurs témoins, s'apprêtaient à partir pour la Belgique, où le duel devait avoir lieu, lorsque l'affaire se dénoua pacifiquement. Une note donna satisfaction aux susceptibilités de Cham, et les épées rentrèrent au fourreau.

Ces émotions chez une nature nerveuse et impressionnable, et surtout le refroidissement contracté à la sortie de la salle d'armes, provoquèrent une recrudescence dans l'état si maladif de Cham. Il eut coup sur coup des vomissements de sang très-graves, et l'on dut faire appeler le docteur Potain, le savant professeur de la Faculté

de médecine de Paris, qui lui donna des soins éclairés, mais ne put que constater les progrès de la maladie de poitrine dont il était atteint. Détail singulier, le maître d'armes dont il avait fréquenté la salle pendant les préliminaires du duel mourut quelques semaines après, et Cham se reprochait de l'avoir peut-être fatigué outre mesure en faisant assaut avec lui.

Cependant les hémoptysies se renouvelaient à de fréquents intervalles. Il les cachait à la comtesse de Noé, comme il les dissimulait autrefois à ses parents, pour ne point les alarmer, et c'était une domestique très-dévouée, restée dix-sept ans à son service, Joséphine Lémon (aujourd'hui madame Dunand), qui accourait à son secours, lorsque, après avoir rendu des flots de sang, il restait pour ainsi dire inanimé.

C'est dans une de ces crises effroyables qu'il fit appeler, en 1878, son voisin le docteur Niderkorn, qui habite au nº 26 de la rue des Dames. Le docteur Niderkorn, qui

est Lorrain, était très-sympathique à Cham, et c'est lui qui lui a donné des soins jusqu'à la dernière heure. A chacune de ses visites, Cham demandait au docteur, lauréat de la Faculté de médecine de Paris, la liste de ses travaux scientifiques, afin de le faire décorer. C'était, on le sait, la manie de ce cœur généreux de vouloir toujours obtenir la décoration pour ses amis.

*
* *

Vers la fin d'avril 1879, les forces de Cham diminuèrent rapidement. Il travaillait encore comme par le passé, mais le travail lui était pénible, et souvent il était contraint par la fatigue de quitter son pupitre et de prendre un peu de repos. C'est à cette époque qu'il s'efforçait de rassurer ses amis sur son état par des lettres pleines de cœur et de délicatesse affectueuse. A M. Alexandre Dumas fils il écrivait : « Fran-

chement, on ne peut pas se plaindre d'être malade quand cela vous vaut une lettre si aimable et si affectueuse. J'en ai été profondément touché. Aussi ai-je tenu à vous répondre moi-même pour vous remercier de cette nouvelle preuve d'une affection bien partagée, je vous assure. »

Cet état d'affaiblissement progressif se prolongea jusqu'au milieu du mois d'août. A ce moment, aucune illusion ne fut plus possible. Le mal se traduisit par des oppressions auxquelles vint se joindre la difficulté de marcher. Ç'en était fait, le spirituel et joyeux caricaturiste était perdu. La plume lui tomba des mains.

Comme la respiration était difficile, on transporta son lit de son cabinet de travail dans le salon, afin qu'il pût avoir plus d'air, et c'est là qu'assis dans son fauteuil, le front appuyé sur la main droite, il a passé les derniers jours de sa vie. Cependant, chaque fois que le temps le permettait, la comtesse de Noé le conduisait en voiture au bois de

Boulogne, le grand air ne pouvant que lui être très-favorable; mais un jour il ne fut même plus possible de le transporter jusqu'à la voiture, tant il était faible et épuisé.

Ses amis venaient, comme on le pense bien, le voir le plus souvent possible et lui porter le témoignage de leur affection. Un grand nombre se trouvaient malheureusement éloignés de Paris pendant cette saison de villégiature. Mais il voyait fréquemment Pierre Véron, son ami et son rédacteur en chef; Altaroche, Louis Leroy, Philippe Gille, Albéric Second, Osiris, Albert de Lasalle, Zabban, l'abbé Roussel, le fondateur de l'Œuvre des apprentis orphelins d'Auteuil, à laquelle il portait beaucoup d'intérêt, et plusieurs autres qui s'efforçaient de lui cacher leur douleur, tandis que lui savait encore trouver des paroles empreintes d'une spirituelle mélancolie. Montrant à l'abbé Roussel une petite médaille que la comtesse de Noé lui avait mise au col, il lui dit avec un faible sourire : « C'est

encore plus facile à porter que mon vésicatoire[1]. »

Pour dégager un peu les bronches, le docteur Niderkorn lui avait fait appliquer des ventouses. Il demanda au ventouseur ce qui lui était dû, et, trouvant la somme trop minime, il voulut qu'on lui donnât le double, et remercia cet homme de la façon la plus affectueuse.

Constatons, du reste, que Cham ne redoutait pas la mort. On l'avait bien vu, lorsque son ami Louis Huart fut atteint, en 1865, de la petite vérole noire. Tandis que les plus courageux n'osaient approcher le malade, près de rendre le dernier soupir, Cham le prit dans ses bras, le changea de linge et ne quitta pas le lit du mourant.

A ce propos, rappelons un mot bien caractéristique que Cham prononça sur la fin

[1] L'abbé Roussel mérite une mention à part pour le souvenir affectueux qu'il a conservé à la mémoire de Cham. Entre autres témoignages de sympathie, il a publié, sous le titre d'*Album-Cham*, un recueil illustré qui a obtenu un grand succès.

de sa vie. Le docteur Niderkorn, lui faisant sa visite quotidienne, le trouva occupé à lire :

« Quel livre lisez-vous? lui dit le docteur.

— Je lis, répondit Cham, l'*Histoire de la Révolution française,* et, en voyant avec quel calme les gentilshommes montaient à l'échafaud, je me dis qu'il ne doit pas être bien difficile de mourir. »

Le vendredi soir, veille de sa mort, il se coucha fort tard. Il voulut revoir son cabinet de travail, et y resta assez longtemps. Cependant, vers minuit, il se sentait très-fatigué, et il dit en se couchant :

« Je crois bien que je ne pourrai pas me lever demain. »

Néanmoins, il dormit toute la nuit, et le lendemain, vers neuf heures, il essaya de se lever ; mais les forces lui manquèrent, et il dut se recoucher.

Il avait instamment prié le docteur Niderkorn de le prévenir lorsque l'heure de remplir ses devoirs religieux serait venue.

Le docteur s'acquitta fidèlement de cette mission, et le digne curé de Sainte-Marie des Batignolles fut appelé pour lui administrer les derniers sacrements.

Le samedi, à trois heures, le comte de Noé rendit le dernier soupir. En réalité, il ne s'était alité que quelques heures, et comme, la veille, le médecin insistait pour qu'il se mît au lit : « Mon cher docteur, lui dit-il, dans notre famille, on ne se couche que pour mourir. »

Ainsi s'éteignit pour ainsi dire debout ce grand travailleur, cet artiste d'élite par le cœur et par le talent. Un mal implacable, sournoisement caché, poursuivait lentement, mais sûrement, son œuvre destructive. Il est mort à soixante et un ans, laissant des regrets profonds à tous ceux qui avaient pu apprécier sa nature si loyale et si affectueuse, et ayant trouvé le secret de flageller pendant quarante ans les travers et les ridicules de son époque, sans se faire un seul ennemi personnel.

Toute la presse, par la plume des écrivains les plus autorisés et les plus estimés, rendit hommage à sa mémoire. Son cercueil fut suivi au cimetière Montparnasse par une très-nombreuse assistance, composée de tout le Paris artistique et littéraire, et des amis qu'il comptait dans tous les rangs de la société. Des milliers de personnes auxquelles il avait rendu service l'accompagnaient à sa dernière demeure. Le curé de Sainte-Marie des Batignolles avait tenu, la veille des obsèques, à passer la nuit en prières dans la chambre mortuaire.

Avant de mourir, Cham avait fait ses recommandations à la comtesse de Noé pour qu'aucun de ses serviteurs ne fût omis dans la répartition de ses libéralités. Son concierge de la rue Nollet, un ancien sergent-major du 27e de ligne, nommé Klingler, auquel il portait beaucoup d'intérêt, et qui était chargé de l'entretien de son jardin, reçut, ainsi que sa femme, une marque par-

ticulière de sa confiance. Par une lettre testamentaire, il leur confia la garde, en cas de mort de la comtesse, de son petit chien Joko, moyennant une rente de 1,200 francs pendant toute la vie de Joko, et de 600 francs après la mort de son cher griffon.

*
* *

Le comte de Noé mourut le 6 septembre 1879. Quelques mois après, le 3 juin 1880, le caveau où son corps avait été déposé recevait un autre cercueil, celui de la comtesse sa femme, dont la santé n'avait pu résister à une aussi effroyable secousse.

Sous le paroxysme de la douleur, la comtesse de Noé en vint à refuser de prendre aucun aliment, et cette diète prolongée amena un transport au cerveau qui la poussa un soir à se précipiter par la fenêtre de sa chambre donnant sur la rue Nollet.

Relevée par un jeune homme qui passait au moment de la chute, et par un voisin, la comtesse de Noé fut rapportée dans son appartement, où le docteur Niderkorn, appelé en toute hâte, ne constata aucune fracture; mais certains désordres intérieurs survinrent, qui aggravèrent l'exaltation cérébrale.

Comme la malade persistait à refuser toute nourriture, le savant docteur Legrand du Saulle fut appelé, et, sur ses conseils, autant pour prévenir de nouveaux accidents que pour vaincre cette résistance fatalement mortelle, la comtesse fut transportée à la maison de santé Esquirol, à Ivry-sur-Seine, dirigée par plusieurs médecins spécialistes, et entre autres le docteur Luys, médecin de l'hôpital de la Salpêtrière.

C'est là que la comtesse a succombé, ne voulant pas survivre à son mari, et estimant que sans lui, malgré l'importante fortune qu'il lui laissait, l'existence était un fardeau. C'est ainsi que la mort qui nous a

ravi cet artiste éminent que l'on nommait Cham a fait deux victimes.

Quant à nous, qui avons pu réaliser un vœu qui nous tenait au cœur, celui de retracer la vie du comte de Noé et de le faire estimer et aimer davantage encore, s'il était possible, en le faisant mieux connaître, nous tenons à remercier ici tous ceux—parents, amis ou simples admirateurs de Cham — qui nous ont aidé de leurs souvenirs ou de leurs communications. C'est grâce à eux que nous avons pu écrire ces pages si favorablement accueillies.

Il nous reste un désideratum à formuler comme conclusion.

Un sentiment respectable, mais excessif de délicatesse, avait arrêté l'élan spontané des amis de Cham désireux de rendre un hommage bien mérité à sa mémoire en élevant un monument sur sa tombe. L'obstacle qui nous liait les bras à nous tous, amis et admirateurs de Cham, a disparu, et nous pouvons affirmer que la famille du comte

de Noé serait heureuse de s'associer à cette manifestation sympathique pour l'illustre et regretté caricaturiste.

A l'œuvre donc; ce ne sont pas les adhésions qui manqueront, et encore moins les statuaires!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

—

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE CHAM.

CHAPITRE II

UN ASPIRANT CARICATURISTE.

CHAPITRE III

LES DÉBUTS DE CHAM.

CHAPITRE IV

CHAM ET LA RÉVOLUTION DE 1848.

CHAPITRE V

CHAM AUTEUR DRAMATIQUE.

CHAPITRE VI

LES VOYAGES DE CHAM.

CHAPITRE IX

LA DÉCORATION DE CHAM.

CHAPITRE X

CHAM CHEZ LUI.

CHAPITRE XI

LA MORT DE CHAM.

TABLE DES GRAVURES

PARIS. — TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

En vente à la même Librairie :

LA COMÉDIE DE NOTRE TEMPS, études au crayon et à la plume, par BERTALL.

— *Première série :* La Civilité, les Habitudes, les Mœurs, les Coutumes, les Manières et les Manies de notre époque. Un vol. grand in-8°, enrichi de nombreuses vignettes dans le texte et hors texte. 2e *édition*. Prix. . . . . 20 fr.

— *Deuxième série :* L'Enfance, la Jeunesse, l'Age mûr, la Vieillesse. Un vol. grand in-8°, enrichi d'un grand nombre de vignettes dans le texte et hors texte. Prix. . . . 20 fr.

LA VIE HORS DE CHEZ SOI (Comédie de notre temps). Troisième partie : l'Hiver, le Printemps, l'Été, l'Automne. Un vol. grand in-8°, enrichi de nombreuses vignettes dans le texte et hors texte. 2e *édition*. Prix. . . . . 20 fr.

LA VIGNE. *Voyage autour des vins de France.* Étude physiologique, anecdotique, historique, humoristique, et même scientifique, par BERTALL. Un vol. in-8°, enrichi de plus de 400 gravures. Prix. . . . . 20 fr.

LES COMMUNEUX. — 1871. — Types, caractères, costumes, par BERTALL. Un bel album in-4°, avec planches coloriées. 3e *édition*. Prix. . . . . 10 fr.

BÊTES ET GENS, fables et contes humoristiques, à la plume et au crayon, par STOP. *Première série*. Un vol. in-8° illustré de nombreuses gravures. 2e *édition*. . 8 fr.

BÊTES ET GENS, fables et contes humoristiques, à la plume et au crayon, par STOP. *Deuxième série*. Un vol. in-8°, enrichi de nombreuses gravures. Prix. . . . . 8 fr.

LEURS EXCELLENCES, par BRADA. Un vol. in-18. 3 fr. 50

GAVARNI. L'HOMME ET L'ŒUVRE, par Edmond et Jules DE GONCOURT. Un vol. in-8°, enrichi d'un portrait et d'un *fac-simile* d'autographes. Prix. . . . . 8 fr.

LES MAITRES D'AUTREFOIS : Belgique-Hollande, par Eugène FROMENTIN. Un vol. in-18. 4e *édition*. Prix. 4 fr.

GOYA, par Ch. YRIARTE. Sa biographie, les fresques, les toiles, les tapisseries, les eaux-fortes et le catalogue de l'œuvre, avec 50 planches inédites. Un vol. in-4°. . 30 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.